

Marc-Philippe NANQUETTE



9 KAKENE (comment ça va)

A Bamako

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? ».

Voici une question existentielle que nous ne nous posons que rarement, pour ne pas dire jamais. D'ailleurs, je ne suis pas certain que nous ne nous la posions un jour.

Mais oui nous avons une âme ! C'est l'évidence même. Nous avons une âme et un cœur ! Un cœur énorme !

Un cœur qui aime, qui pleure, qui souffre, qui s'émeut, qui s'exalte, un cœur d'objet. Mais qui est très souvent plus sensible qu'un cœur d'homme.

Un cœur en forme de : « Bonjour Monsieur, asseyez-vous sur moi »

Un cœur en forme de : « Bonjour Madame, ma fourrure va vous tenir chaud »

Un cœur en forme de : « Bonjour mon petit, mets-moi dans ton dos et je porterai tes livres »

Un cœur en forme de : « Alors, Madame, alors Monsieur, alors les petits, fatigués ? Allongez-vous sur moi et dormez. Je veille sur vous, je suis épais et confortable, chaud l'hiver et frais l'été.

Je suis le matelas et j'ai un cœur. Un cœur qui vous aime.

Objets inanimés, avez vous donc une âme ?

Objets inanimés, avez-vous donc un cœur ?

Objets inanimés, avez-vous donc une vie ?

Oui, nous avons tout cela et j'ai décidé aujourd'hui de vous raconter cette vie car j'ai été le témoin de tellement de choses.

Je veux vous faire partager ce que j'ai vécu de passions, d'angoisses, d'amours, de fantasmes, de peines, de joies, d'envies.

Aujourd'hui que je suis vieux et que je le sens, je ne vais pas tarder à aller au paradis des matelas, aujourd'hui je veux vous faire partager cette vie que j'ai eue près de vous, avec vous.

Cette vie de luxe, de luxure, d'éphémère, mais aussi de tendresse, d'amitié, de valeurs partagées et d'aventures.

Si je fais le bilan, cette vie aura été très proche de la vôtre, vous les hommes.

Très proche, tout d'abord parce que vous m'avez utilisé, mais aussi très proche parce que si je vous ai servi, je vous ai aussi compris. Je vous ai aimé et je vous ai reçu comme un cadeau. Comme un cadeau du grand architecte. Il a voulu que nous soyons unis, que nous soyons complices.

Laissez-moi-vous raconter :

Je suis né un 25 Octobre 1999, il faisait un froid à congeler un esquimau.

Mais avant d'apparaître à la vie, j'ai été conçu et fabriqué.

Ah ! l'ingénieur qui m'a pensé avait reçu des ordres précis. Il obéissait à un cahier des charges, comme ils disent !

Je devais être un matelas de qualité, un matelas de classe, un matelas de caste, bref, si vous me permettez l'image, je devais être la « Rolls » des matelas.

Il a réussi le bougre. Il est vrai que l'avantage qu'il avait sur vous les humains, c'est que si, lorsque vous concevez un petit être, vous ne vous en remettez qu'aux lois de la nature, à l'ADN, aux gènes qui sont déjà en vous. Lui, il avait le choix des matériaux pour me concevoir.

Et comme il avait carte blanche et que le coût de revient n'avait que peu d'importance, il s'en est donné à cœur joie l'animal.

Il m'a pensé, réfléchi jusque dans le moindre détail.

Je vous laisse imaginer :

Tout d'abord l'épaisseur. Il décide qu'elle sera de 22 cm.

Important l'épaisseur lorsque l'on sait que certains de mes frères ne font que 18 cm, voir beaucoup moins. Pour quelques-uns à peine 14 cm, les pauvres !

Mon âme, car nous avons une âme nous les matelas, je vous le disais bien au début, mais vous ne sembliez pas me croire.

Mon âme disais-je, et bien, 100 % latex bi performance (je vous expliquerai plus tard).

Et ma densité ! Terrible ma densité !

85 kilos au mètre cube. Vous vous rendez compte ! 85 kilos au mètre cube. Tout ça avec une face été et une face hiver en microfibre polaire, un garnissage anallergique, le tout en tissu piqué.

Je vous l'avais bien dit, une « Rolls ».

Quant à ma taille, n'en parlons que pour mémoire. 140 par 190 cm. Une bête ! Trapue, ramassée, consistante, mais aussi, accueillante et conviviale.

« The » matelas, quoi !

Vous voyez, lorsque je suis sorti de fabrication j'étais prêt, j'étais armé pour affronter la vie. Ma vie, ma vie de matelas de luxe.

Mais avant toute chose, laissez-moi vous parler de nous, les matelas, en règle générale.

D'abord savez-vous, vous les humains, que vous passez en moyenne un tiers de votre vie couchés ou vautrés sur nous ?

Alors vous imaginez la place que nous prenons dans votre vie et c'est la raison pour laquelle vous devez nous choisir de qualité et ensuite nous choyer, nous soigner, j'irai jusqu'à oser dire, nous dorloter.

Nous choisir de qualité : C'est-à-dire, pas trop mou, mais pas trop dur non plus. C'est un mythe de croire qu'un bon matelas doit être dur.

En effet, sur un matelas trop dur que se passe-t-il ? Et bien, c'est simple, les points saillants du corps sont comprimés, la circulation sanguine est perturbée.

Et sur un matelas trop mou ?

Alors là, le corps n'est pas assez soutenu, donc les muscles et la colonne vertébrale se contractent et ne peuvent se reposer.

Cette dernière ne peut donc se régénérer pendant les nuits, d'où ce mal de dos latent.

Donc, un bon matelas doit céder davantage là où la pression est forte, c'est-à-dire au bassin et aux épaules. Par contre il doit plutôt supporter le corps à hauteur du cou.

Mais d'où venons-nous, quelle est notre origine?

Pour beaucoup, nous sommes originaires du monde arabe. L'étymologie de notre nom est d'ailleurs « matrach » qui signifie « chose posée à terre ». Pour d'autres ce seraient les Gaulois qui nous auraient inventés. Il est bon de rappeler que ces derniers connaissaient l'usage du savon, ignoré des Romains.

Toujours est-il qu'Arabe ou Gaulois, l'utilisation du matelas se vulgarise à partir du moyen-âge.

Oh bien sûr, on est encore loin des supers « puciers » que nous affectionnons de nos jours, loin s'en faut !

Non, dans les petites fermes où vivaient des familles assez nombreuses, l'architecture était simple et se résumait souvent en une grande pièce où un foyer occupait le centre.

Autour étaient disposés des sièges, le métier à tisser et des espaces ateliers, plus un grand lit pour toute la famille.

On y vient. Ce lit en forme de caisse et rempli de paille pouvait accepter bon nombre de personnes, jusqu'à six.

On se couchait sans se dévêtir en hiver, et nu l'été. On se couvrait d'un drap de serge.

Pour les enfants, les berceaux étaient réalisés soit en vannerie, soit à partir d'une pièce de bois prise dans un demi-tronc d'arbre.

Le haut clergé, ainsi que l'aristocratie, se construisaient des demeures et fermes en moellons, les recouvrant d'ardoises, de dalles, de schistes, ou de tuiles, matériaux souvent récupérés à partir d'anciennes villas ou même de chaussées romaines.

On y trouvait plusieurs étages et les chambres étaient à l'étage. La literie en était plus confortable et les nantis dormaient sur des couettes de plumes et couverts de fourrures.

On le voit, il y a eu pas mal de chemin de fait du treizième siècle à nos jours. Et en parlant de nos jours, laissez-moi vous faire sourire.

Savez-vous que le règlement de police concernant le nettoyage de la voirie et la propreté de la voie publique stipule encore à l'article trois, alinéa 4 :

« Il est interdit de battre ou de secouer des tapis, matelas, literie ou autres objets analogues, de laver ou de faire sécher du linge sur la voie publique ou aux fenêtres et balcons ouvrant sur celle-ci »

Vous avez bien lu, il est interdit de nous battre. A bon entendeur... Donc, avec nous, de la douceur, de la douceur, que de la douceur.

Mais, laissez-moi continuer à vous parler de moi en particulier. C'est un sujet que j'adore, sans être « cabot » bien sûr, puisque je suis matelas.

Vous ai-je dit que mon prénom est Bill, non?

Et bien oui, je suis Bill et mon nom de famille est TEX. Vous comprenez maintenant qu'avec un patronyme comme celui là, mon papa, mon concepteur, est d'origine américaine. De l'Arkansas pour être précis, mais il avait épousé une petite française originaire de Normandie, juste après la guerre et mon dieu, il est resté. Il paraît qu'il est un ingénieur de haut niveau. Tant mieux pour moi.

Ah ! Encore une chose, comme je suis né un 25 Octobre 1999 à 10 heures et 15 minutes, je suis du signe du Scorpion.

Mon élément c'est l'eau, mes planètes sont Mars et Pluton, ma couleur fétiche est le noir, ma pierre l'améthyste et la lame de tarot correspondant à mon signe : La mort, broooooouuu, j'en frémis. J'ai tort paraît-il. D'ailleurs, à ma naissance lorsque j'étais encore à l'usine et que j'attendais que ma famille d'adoption vienne me chercher, mon papa m'a expliqué qu'il ne fallait pas que je m'inquiète, que dans la symbolique du tarot, la mort symbolise « ce qui meurt pour mieux renaître ». En positif, elle évoque le renouveau, le renouvellement, un nouveau départ et de ce côté là j'ai été gâté, vous allez voir.

Je suis un signe d'eau, donc très profond, mystérieux, insondable. Mon inconscient est si fort et si riche que la psychanalyse semble avoir été inventée pour moi. Mon imagination est puissante et fertile. J'ai le goût de l'absolu.

En amour, j'ai des exigences et parfois des états d'âme.

Le chiffre de mon prénom est le 8 et c'est un bon chiffre, il dit que la sérénité est en moi, que j'ai l'âme d'un mage.

En astrologie chinoise, je suis coq, ce qui est un signe flamboyant et cultivé. Je dois être une personnalité haute en couleurs et je possède un grand sens de l'humour; j'ai un tempérament communicatif et je suis un orateur né.

C'est vrai j'ai toujours été un bavard redoutable et c'est pour cette raison aussi, qu'aujourd'hui, j'ai envie de vous raconter.

Dès que j'ai vu le jour, j'ai été scotché dans une sorte de « pouponnière à matelas ». Avec mes frères, nous avons attendu notre famille d'accueil.

Pour ce qui me concerne, et pour peu qu'il m'en souvienne, cela n'a pas duré très longtemps. Une quinzaine de jours, je crois.

Et puis ils sont venus me chercher. Ils m'ont d'abord emballé. Je ne risquais pas d'attraper froid. Ils m'ont

mis dans une housse en plastique, un peu comme celles que vous portez mesdames, pour essayer de faire disparaître ce que vous appelez la « culotte de cheval ». J'avais chaud là dedans. Je transpirais à grosses gouttes. Un vrai linceul.

Puis ils m'ont introduit dans un grand carton, non sans m'avoir préalablement plaqué des planchettes de bois sur mes quatre côtés. Quand j'y repense cela ressemblait plus à un cercueil qu'à un habit de soirée, mais enfin, j'ai dû prendre mon mal en patience.

Puis ils m'ont sanglé et calé dans un grand camion blanc et nous avons roulé, roulé, roulé.

L'autoroute. En fin de matinée nous sommes arrivés dans une grande ville. La capitale ils ont dit. Paris. J'entendais les bruits à l'extérieur du camion. Vraiment il y avait beaucoup de bruits, des bruits de toutes sortes. J'ai tendu l'oreille, c'était des bruits nouveaux pour moi. Des coups de freins, des crissements de pneus, des coups de klaxon, des vrombissements de moteurs, et puis aussi des voix d'hommes, des jurons, des verbes hauts, des altercations, et des sifflets, des bruits de vie, de vie de grande ville.

J'en ai été tout retourné. Vous me direz que pour un matelas, retourné cela vous paraît normal. Retourné, que dis-je, chaviré oui !

Et puis, enfin, le camion s'est arrêté. Ils m'en ont sorti et ils m'ont transporté dans un bâtiment. Mon Dieu, quel bâtiment, un vrai château, dans un parc, un parc énorme, splendide.

Et là ! j'ai attendu dans une pièce carrée, très claire, sans décoration, stricte. Et j'ai vu mes frères, mes cousins, d'autres matelas qui attendaient. Super, me suis-je dit, je ne vais pas être seul. Nous sommes combien ? Je nous ai compté, nous étions quarante, quarante matelas de qualité, nouvellement nés. J'ai pensé que j'allais me plaire ici, et que j'allais me faire des copains.

Marcel est là, devant moi, il vient de me libérer de mon sarcophage de bois, de carton, de plastique. Je respire à pleins poumons.

- Dis Marcel ! où sommes-nous ? »

Il est surpris le Marcel. Il se dit que c'est la première fois qu'un matelas lui adresse la parole. Il se dit même que si ça continue il va arrêter le pastis.

Je le rassure et je lui explique que moi si je parle c'est parce que je suis un matelas doté d'un cerveau, que mon papa il est génial et qu'il a voulu que je sois intelligent.

Marcel il dit que c'est bien et qu'il l'accepte, mais qu'on aurait pu le prévenir, que c'est un coup à lui flanquer un infarctus.

Il a l'air sympa Marcel. Un bon mètre quatre vingt. Pas mal enrobé, certainement le quintal, une grosse cinquantaine d'années. Il porte une salopette bleue sur une chemise à carreaux verts et bleus, c'est d'un chic. Il est coiffé en brosse. Il sent un peu la transpiration et il a de drôles de chaussures jaunes aux pieds. Comment il dit ? Des pataugas. Il dit qu'avec son métier c'est plus pratique.

Il est quoi Marcel ? Homme d'entretien qu'il dit.

- C'est quoi Marcel un homme d'entretien?
- Dans un hôtel c'est
- Ah ! Parce-que nous sommes dans un hôtel?

- Et oui mon grand et pas n'importe quel hôtel, nous sommes dans un palace, un des plus beaux palaces parisien, le « Royal Monceau ».
- Dis Marcel, je veux bien que tu m'appelles mon grand, mais mon vrai nom c'est Bill, Bill TEX. Alors raconte-moi, raconte-moi vite le Palace, que je rêve »
- OK Bill, je vais te raconter le palace, je vais te raconter le Royal Monceau, mais avant laisse-moi t'expliquer où il est situé. Tu vas voir c'est une magnifique histoire.

Tu sais, c'était il y a très longtemps, à l'époque à laquelle les matelas n'étaient encore que des couettes de plumes. A l'époque à laquelle les matelas ne parlaient pas. C'était il y a un peu plus de 250 ans.

En décembre 1769, le Duc de Chartres, tu sais Bill, le Duc de Chartres c'était un grand seigneur, un noble, bien né. Un peu comme toi dans ton genre. Plus tard devenu Duc d'Orléans, on l'appellera Philippe Egalité. Il sera le père de Louis Philippe.

Donc il achète un terrain à quelques lieues du centre de Paris. Au début ce n'est pas très grand, un petit hectare et puis très vite le Duc de Chartres achète encore du terrain et en fait un parc de treize hectares. Et comme il aime la fête, il fait créer des décors propices à l'amusement. Et les hommes qui ont créé tous ces décors, ce sont deux dessinateurs, ils

s'appelaient Carmonelle et Blaikie. Et ils en font des choses, parce qu'ils vivent dans leurs rêves Carmonelle et Blaikie.

Alors ils y vont de tous leurs fantasmes. Une véritable curiosité de plein air, alliant les attraits de la nature et de la civilisation. Tu vois, par exemple, la nature est représentée par des rivières, des petits bois, des rochers, des grottes.

Et la civilisation, elle, elle est incarnée par une pagode ici, une tente tartare un peu plus loin, et puis un minaret, un moulin hollandais, une pyramide égyptienne ou la colonnade de la Naumachie, et un superbe bassin ovale entouré de colonnades en ruines. Ce dernier ouvrage subsiste encore aujourd'hui, parce que pour le reste tout a pratiquement disparu.

Puis en 1793, de nouveaux aménagements sont organisés, en tenant compte du mur d'enceinte construit par les fermiers généraux, dont on peut encore admirer à ce jour la rotonde néo-antique entourée d'un péristyle construit par Ledoux, et qui servait à l'époque à percevoir les taxes des marchandises qui entraient dans Paris.

En 1837, le passage du chemin de fer sous la colline Monceau est concédé aux frères Pereire et c'est

l'occasion d'une gigantesque opération d'urbanisme sur la plaine Monceau.

Puis en 1860, lors du rattachement du village de Monceau à Paris, la moitié de la « folie » de Chartres est vendue par Haussmann aux frères Pereire qui y construisent des hôtels particuliers, que l'on peut encore voir aujourd'hui.

Le mur d'enceinte des fermiers généraux disparaît, le reste du parc devient la propriété de la ville de Paris.

Il est ceinturé de magnifiques grilles dorées et portes, et il est réaménagé en parc à l'anglaise par Alphand qui y ajoute un pont à l'italienne et des essences rares comme les « arbres aux pochettes ».

Il est inauguré dans sa configuration actuelle par Napoléon III en août 1861.

Aujourd'hui, on y trouve encore de nombreuses statues, notamment en hommage à Guy de Maupassant, Frédéric Chopin, des arbres remarquables de 130 et 140 ans, ainsi que des hôtels particuliers comme le musée Nissim de Camondo et le musée Cernuschi.

Et sais-tu Bill, que le 22 octobre, Garnerin y effectue le premier saut en parachute depuis une montgolfière ? Et sais-tu aussi, qu'on a référencé dix métiers pour l'entretien du parc ? :

Il y a des ingénieurs des espaces verts, une vingtaine de jardiniers, des agents de surveillance, des cantonniers, des serruriers, des peintres, des plombiers, des menuisiers, des bûcherons, des élagueurs. Et tu vois, rien que pour l'entretien du parc, sans les salaires, j'ai bien dit sans les salaires Bill, et bien ça coûte 250 000 millions d'euros. Tu as bien entendu, 250 000 millions d'euros par an.

Tu vois mon grand, tu es dans un lieu de vie chargé d'histoire et encore je ne t'ai pas tout dit. Attend, je vais te parler de ta maison maintenant, de ton palace. Tu vas en tomber sur le cul, sur ton séant de matelas.

- Oui Marcel, parle moi, parle-moi encore.

- Bill, il faut d'abord que tu saches que si je t'ai parlé du Parc Monceau c'est parce que, même si l'hôtel n'y est pas exactement situé, puisqu'il est Avenue Hoche, ce parc a influencé l'époque à laquelle il a été construit.

Des tas de personnes célèbres l'ont fréquenté lorsqu'ils étaient à l'hôtel. Et puis sais-tu comment on les appelle ces années aujourd'hui ?

Et bien on les appelle les « années folles ». Alors je te laisse imaginer la vie que cela pouvait être pendant ces années là.

Et puis non, je ne te laisse pas imaginer, écoute :

L'homme qui l'a créé, qui l'a voulu cet hôtel, il s'appelait Bremond, Pierre Bremond.

Oh ! Au départ ce n'était pas un hôtelier, loin s'en faut. Il naît à Nice un 31 janvier en 1885. Après de brillantes études à Aix en Provence (docteur en droit) il devient avocat.

Ensuite, après la guerre de 14-18, il se tourne vers l'hôtellerie.

En 1924, il crée la société de l'hôtel Royal Monceau. Son capital est de 10 millions de francs, ce qui est très important pour l'époque, il les répartit en 20 000 actions de 500 francs chacune. Ce sont surtout des aristocrates financiers qui investissent, la plupart originaires de la région de Tourcoing. Quatre ans de travaux, et il ouvre ses portes le 1er août 1928.

A l'époque il compte 265 chambres, toutes avec salle de bain, et de luxueux salons particuliers. Il y a un jardin magnifique, le seul de son genre à Paris, tant à cause de ses dimensions que de la beauté et de la richesse du coloris bleu et or qui est adopté pour sa réalisation. Il y a aussi un salon de coiffure de 40 fauteuils, une salle de bridge, une autre de ping-pong, une grande salle de billard qui communique avec un immense bar, et un salon de thé.

C'est Louis Duhayon, le célèbre architecte, qui fait les plans de l'hôtel. Avant, à l'emplacement de l'hôtel, il y avait une maison de retraite qui appartenait aux

religieuses Augustines de la congrégation de Notre-Dame.

Le quartier est tranquille, c'est le plus élégant de Paris, et l'hôtel constitue la réalisation la plus moderne et luxueuse parmi les nombreuses conceptions de l'industrie hôtelière de l'époque.

L'époque ? Je t'ai dit, on l'appelle la « Belle époque » les « années folles ». Tu aurais aimé être matelas en ce temps là.

1928, cela fait tout juste dix ans que la guerre la plus meurtrière que les peuples n'ait jamais connue vient de se terminer. Les Français ont envie de rire, de s'amuser, de danser.

C'est en 1928 que la mode révolutionne les coutumes. Les femmes portent les cheveux courts « à la garçonne » ou encore à la « Jeanne d'Arc » avec de légères ondulations, elles se libèrent du chignon, mais aussi du corset, des froufrous, elles coupent leurs jupes aux dessous du genou pour l'après midi. Elles fument et sortent sans chaperon, elles deviennent indépendantes, et se libèrent aussi du séculaire « joug masculin ». Aujourd'hui on dirait « elles s'encanaillent ».

C'est aussi en 1928 que Coco Chanel lance la mode du hâle solaire, des bijoux fantaisie en cristal et verreries de couleur, mais elle lance aussi la mode

des colliers de vraies perles portés sur de simple pull over.

Les hommes, eux, arborent des vestons droits où la taille n'est plus marquée, ils portent des pantalons appelés « pattes d'éléphants » qui doivent dissimuler la chaussure et avoir au moins 30 cm de largeur au pied. C'est en 1928 que commencent à apparaître les célèbres imperméables « trench coats ».

C'est aussi à cette date que l'automobile prend son essor, avec les C4 et C6 d'André Citroën, la Bugatti royale, la Talbot 4 cylindres. Delahaye et De Dion Bouton exposent des 14 chevaux au 22^{ème} "salon de l'Auto". Les Hispano-Suiza, Panhard-Levassor, Voisin et autre Delage ont les faveurs des riches aristocrates et industriels de l'époque.

Le 1er Mars, l'Aéropostale ouvre le premier service postal aérien France-Amérique du sud et six semaines après Jean Mermoz réalise l'exploit de faire un vol de nuit sans TSF et hors tout terrain balisé.

Mais la France est aussi sportive, c'est l'année de la consécration du tennis français avec Suzanne Lenglen et les 4 mousquetaires : Borotra, Cochet, Brugnon et Lacoste, tu sais Bill ? celui du petit crocodile sur les pulls.

C'est aussi en 1928 que le célèbre boxeur Georges Carpentier abandonne la boxe pour se consacrer au Music-Hall.

Marcel Pagnol écrit Topaze ; Georges Braque, Marc Chagall, Matisse, Dufy entrent dans le siècle. Dali monte à Paris pour rencontrer les surréalistes et surtout Pablo Picasso. La peinture ne sera jamais plus pareille.

Et puis il y a aussi les fêtes ; tout est prétexte à la fête. Solidarité au profit des gueules cassées, des veuves ou orphelins de guerre, ballets russes, visites de personnalités, expositions, carnivals, défilés de mode, concours d'élégance automobile. Qu'importe le prétexte, l'important étant de faire la fête, d'être de la fête, d'être vu.

C'est deux ans avant que le mot « cocktail » apparaisse dans le vocabulaire, et que la mode s'en impose dans certains cabarets en pointe.

Cocktail, c'est un mot anglais Bill, et il veut dire bâtard. Cela vient de queue, tail et de cock qui signifie mélange, « en slang cockney », l'argot des bas-fonds londoniens. Et sur les champs de courses, cela s'appliquait aux chevaux qui étaient croisés, qui n'étaient pas de pure race. Plus tard Bill, lorsque tu seras bien installé, je te donnerai des recettes de « cocktail » de cette époque. Tu verras c'est pas mal, dommage que ça se soit perdu.

Mais 1928, c'est surtout l'époque des grands Music-Hall : le Moulin Rouge, l'Empire, le Bataclan, Bobino, les Folies Bergères et le Casino de Paris présentent des revues fastueuses.

C'est le triomphe de Mistinguett, de Maurice Chevalier, de Joséphine Baker. C'est Paris by night. Les étrangers affluent, les hôtels affichent complet. Sur les Champs Elysées on parle toutes les langues, toutes les nationalités, toutes les races se mêlent, des noirs, des jaunes, des anglo-saxons, des argentins, des scandinaves. Une foule cosmopolite d'étudiants, d'artistes, d'hommes d'état, de touristes se pressent dans les salons, les facultés, les théâtres, les cabarets.

Enfin, c'est cette année là que Montparnasse connaît son apogée. Le tout Paris se retrouve à la brasserie « Le Dôme », les surréalistes, Cocteau, Foujita, Braque, Matisse, Picasso, Hemingway, Scott Fitzgerald, Henry Miller.

Le Lido ouvre le 15 février. Au « Bœuf sur le toit », baptisé ainsi par Cocteau, on rencontre Coco Chanel, Max Jacob, Blaise Cendrars, Gallimard, Claudel, André Gide et bien d'autres encore. On danse partout, le fox trot, le paso-doble, la java, le tango, le charleston.

Les tea-rooms, les dancings, les « five o'clock-tea » regorgent de monde, une nouvelle corporation apparaît, celle des danseurs professionnels. La France a souffert de la guerre, la France veut oublier, la France s'amuse. Ce sont vraiment les « années folles », Bill.

- Je n'en reviens pas, je n'en reviens pas Marcel de ce que tu me racontes. Ça devait être bien cette époque, et maintenant, maintenant, est-ce que l'on s'amuse encore comme en 1928 ?

- Ah, c'est pas pareil. L'insouciance a disparu. Le siècle de la vitesse a tout compromis. Tu comprends Bill, il y a eu plus d'avancées technologiques en un siècle que depuis le début de l'humanité jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle.

On est passé de la lampe à pétrole à la monnaie magnétique, de la faux à l'ordinateur. On est allé dans la lune, on a découvert l'ADN et le nombre de gènes dont notre corps est constitué. On a fait trop de progrès technologiques en un siècle. La vitesse a tué l'insouciance, a créé l'hyper-choix et l'hyper-choix engendre le doute.

L'homme doute, il cherche des refuges, mais il ne les cherche pas dans la décontraction, dans la légèreté, dans le ludique. Il ne les cherche pas non plus dans la musique ou la peinture ou l'écriture. Il les recherche

via l'informatique. Il ne communique que par internet, par fax, par téléphone. Il ne se rencontre plus, il est pressé, un train, un avion, un rendez-vous.

Les familles sont éclatées. Les longues amitiés n'existent plus. Il se prend au sérieux, trop au sérieux et ne prend plus le temps de vivre. Il ne prend plus le temps de regarder un oiseau, un coucher de soleil, de regarder sa femme ou ses enfants.

Il vit le stress du boulot-méto-dodo. Il vit le stress de l'insécurité professionnelle, du divorce, de l'infarctus, du mal être.

Alors, tu comprends Bill, les « années folles » c'est bien fini. Mais ne soyons pas pessimistes, il reste tout de même quelques strates de la société actuelle qui peuvent et ont les moyens de fréquenter les palaces.

- Dis Marcel, il y a une chose qui m'étonne tout de même, c'est que tu n'as jamais connu les « années folles » toi, et pourtant tu en parles comme si tu les avais vécues. Comment tu sais toutes ces choses là, Marcel ?

- Et bien vois-tu Bill, j'ai 58 ans, mais je n'ai pas toujours été l'homme d'entretien d'hôtel que tu vois. J'ai pas mal vécu et pas mal bourlingué avant d'être ici. J'ai même été riche un jour. Alors je les ai fréquentés les palaces. Veux-tu que je te raconte?

- Oh oui ! Marcel, oui, je veux.

*

C'était en 1945, il y a longtemps, je suis né juste après la guerre, l'autre, pas celle dont je t'ai parlé pour 1928. Celle que l'on a appelée la « drôle de guerre » comme si c'était drôle, une guerre.

Mes parents n'étaient pas riches, mais mon père était un intellectuel, et en plus il possédait un solide sens de l'humour. Il pratiquait la tolérance, et fréquentait tout ce que Paris avait d'esprits fins.

Tout jeune j'ai été élevé au contact des grands journalistes de l'époque, des critiques d'art, de théâtres, de cinémas, des chroniqueurs comme on disait.

Et puis jeune homme, mes études terminées, moi aussi j'ai fait du journalisme, des reportages. J'ai voyagé. Les Etats Unis, l'Angleterre, l'Espagne, l'Océan indien, le Moyen Orient. J'ai appris des langues.

Et puis un jour j'ai rencontré une jeune femme. Elle était belle, une Irlandaise, rousse, laiteuse, un bonbon acidulé, j'avais trente deux ans. J'ai arrêté le grand reportage, j'ai revendu la Porche et nous nous

sommes installés dans un splendide appartement dans le quinzième arrondissement. Rien n'était trop beau pour elle, je la choyais, l'adulais, l'adorais.

Elle était ma muse, mais aussi ma poupée. J'avais dix ans de plus qu'elle. J'étais adulte, elle n'était qu'une enfant. Enfin, c'est ce que je croyais.

Pour elle, j'ai changé de vie. Je suis devenu ce qu'il convient d'appeler un « homme d'affaires ».

Des affaires j'en ai fait. D'abord en France, dans l'immobilier. Ensuite dans les départements d'outre-mer. J'achetais, je revendais.

Dans ces années là, l'économie battait son plein.

Pour mes affaires, je me suis remis à voyager. Martinique, Guadeloupe, Saint Martin, Saint Barth, la Réunion aussi.

Et puis un jour, le coup classique.

Je rentre 24 heures trop tôt. Je veux lui faire une surprise, c'est son anniversaire.

Ils sont là, tous les deux. Dans notre chambre.

Toi qui es un matelas Bill, tu comprends ça ?

Tu comprends ? Tu comprends Bill ?

Ils copulent. Ils copulent dans notre chambre, dans notre lit, dans notre vie !

Un océan s'ouvre devant moi.

J'ai envie de hurler, je ne peux pas.

J'ai envie de frapper, je ne veux pas.

A quoi bon ? Un cocu est toujours un cocu, un perdant, un loser.

Quelques vagues explications. Je n'entends rien. Je fonce au parking.

Les pneus hurlent, la voiture s'arrache.

Porte de Versailles. Le périphérique. L'autoroute de l'Ouest. 160, 200 ; ça roule un bolide de quarante briques.

Je vais mourir, je veux mourir, je dois mourir. Je ne meurs pas. Pourquoi ?

Pourquoi est-ce que je tiens le volant ?

Pourquoi suis-je aussi bon pilote ?

Pourquoi est-ce que les automatismes font qu'avant d'arriver à Rouen je suis toujours là, vivant, épuisé, vidé, lobotomisé ?

Je suis revenu à Paris au petit matin. Je suis allé chez un copain. Le pauvre, dans le genre « assistance à personne en danger », il n'a pas été bon. Mais il est resté et restera toujours mon copain, mon ami. Je n'en ai plus beaucoup aujourd'hui.

Ensuite ça s'est enchaîné : confrontation, vente des biens, partage, juge, divorce...

*

J'ai traîné mes galoches un peu partout en Europe, sans illusion. Je suis retourné au moyen-orient.

J'ai usé mes yeux dans tous les bas fonds. J'ai picolé, beaucoup picolé, trop picolé. Je n'avais plus rien, je ne voulais plus rien.

Et puis le copain qui m'avait recueilli le soir du rodéo suicide, je l'ai retrouvé. Un jour, à Istanbul. Il y a près de cinq ans maintenant.

Par hasard. Je dessoulais d'une over dose de « raki ». Je tombe sur lui. Il était là, devant moi. Nous nous sommes reconnus tout de suite, même après quinze années.

Ils sortaient du musée Topkapi. Mon Dieu, qu'elle était belle sa femme. Ça m'a donné envie de chialer. J'ai repensé à Elisabeth.

Et pendant trois jours nous ne nous sommes plus quittés. Il a voulu tout savoir. Alors j'ai raconté.

Les petits boulots, les magouilles, les bouges, les bordels, les beuveries.

Ça l'a rendu triste. Il m'a dit que ce n'était pas possible, que je n'aurais jamais du tomber si bas. Il n'a pas dit : pas toi. Il n'a pas dit, pas toi, à cause d'une femme, car il y avait la sienne, mais j'ai compris.

On s'est pas mal baladé dans la ville, tous les trois, parce que Myriam m'avait adopté. Je leur servais de guide.

La Mosquée Bleue, entourée de six minarets, dont seules se parent les mosquées les plus sacrées. On dit même que le sultan Amet 1^{er}, qui la fit construire de 1610 à 1616, voulait six minarets pour concurrencer La Mecque.

Il paraît que les autorités religieuses, effarées par cette prétention, adjoignirent immédiatement un septième minaret à la mosquée de la ville sacrée.

Sainte Sophie, pour laquelle 10 000 ouvriers travaillèrent sous les ordres d'une centaine de chefs d'équipes, et dont la coupole s'élève à 55 mètres de hauteur.

L'Hippodrome, dont il ne reste aujourd'hui que deux obélisques et la colonne serpentine de Delphes ; L'hippodrome qui était le cœur de Constantinople.

A l'époque de Constantin, il mesurait 400 mètres de long sur 150 mètres de largeur.

Et Yétébatan Sarayi, la citerne basilique avec ses 140 mètres de long sur 70 mètres de largeur. Un vrai carré long Elle pouvait contenir plus de 80 000 mètres cubes d'eau, alimentant le palais de Topkapi.

Cette citerne, à elle seule, vaut le voyage à Istanbul, avec ses 12 rangées de 28 colonnes de 8 mètres de

haut qui se reflètent dans l'eau. Il y a même des poissons dans cette eau. Magnifique, unique, splendide.

On a visité, on a visité.

On a visité la mosquée de Mehmud Pasa, et puis le grand bazar aussi avec ses 4000 échoppes sur quelques 200 000 mètres carrés.

Et le marché Egyptien, en face du pont Karaköy. On a même trouvé des ceintures Versace, des chemises Ralph Lauren et des pulls Lacoste. Ils en ont acheté. Le soir on terminait à Taksim.

On se perdait dans les méandres des ruelles où pullulent les restaurants typiques.

Où les odeurs des échoppes de poissonniers se mêlent jusqu'à une heure avancée de la nuit à celles des maraîchers.

Où l'on peut grignoter sur le pouce ces merveilleux karacik izgara, mixed grill, arrosés de doluca glacé. Qu'il est gouleyant le doluca rosé ! Et puis, enchaîner sur un künéfé sirupeux.

C'est un pur moment de bonheur, surtout avec un çay (thé turque). Et finir sur un Yeni raki.

Nous sommes même allés aux Iles aux Princes, paradis d'entre les paradis.

Neuf îlots de rêve dans le bleu de la mer Marmara, à l'entrée du Bosphore. A 20 kilomètres d'Istanbul.

A l'époque Byzantine, ils servaient de refuges aux princes. Mais ce n'était pas leur seule vocation. Ils servaient aussi de lieu de réclusion à ceux qui avaient déplu à la cour. Aujourd'hui il fait bon se balader en vélo, en fiacre ou à dos d'ânes à Büyük Ada. La pinède en bordure de mer y est sublime.

Et puis le dimanche soir est arrivé. Nous nous sommes quittés après un dernier pot au bar de leur hôtel, l'Ibrahim Pasa, à quelques mètres de l'hippodrome.

Paul et Myriam sont repartis pour Paris.

Je n'ai pas voulu les accompagner à l'aéroport.

Je suis reparti vers ma vie de vagabond, de laissé-pour-compte, de raté, de pauvre type. Sans espoir, sans avenir, sans projet, sans soleil, sans vie.

Et puis, et puis, quelques jours après, 20, 25 peut-être, lorsque j'ai ouvert la lettre de France, j'ai pleuré. J'ai pleuré. J'ai pleuré sans retenue, à pleines larmes, à pleines larmes d'homme. Sans honte.

Il y avait un billet Air France, classe club, et un mot. Un simple mot : « viens, on t'attend ». C'était signé Paul et Myriam. En fait c'était trois mots, les plus beaux mots du monde, « viens, on t'attend ».

Tu vois Bill, j'aimerais qu'ils soient gravés sur ma tombe ces mots magnifiques, ces mots magiques, ces mots qui font qu'un homme reprend espoir : « viens, on t'attend ».

Je n'ai pas réfléchi, j'ai fait mon baluchon. Il n'était pas lourd. Pas d'adieu, personne à saluer. A Istanbul, à l'aéroport, j'ai eu le vertige. Et si ce n'était pas vrai ? Si je rêvais?

*

Charles de Gaulle, Myriam m'embrasse, Paul aussi. Ils voient que j'ai les yeux embués. Ils se taisent. Ils me serrent les épaules.

Tant qu'il y aura l'amitié, nous n'en finirons pas d'exister.

Ça y est j'ai compris, j'ai tout compris. Je vais revivre, je le sais. Je suis enfin guéri.

Tout s'est enchaîné très vite. Monsieur Bianchini m'a reçu : une pure formalité, Paul avait déjà balisé la route.

Voilà, cela fait cinq ans que je suis ici. J'ai appris beaucoup de choses. Parce qu'au début, le bricolage et moi... Je suis bien ici, je me sens indispensable.

- Marcel, tu as eu une chouette vie, et elle n'est pas finie, je le sais.

Je veux que tu deviennes mon copain, je veux que tu deviennes mon ami.

Toi, tu peux te déplacer dans cet hôtel. Tes fonctions, non seulement le permettent, mais ces déplacements sont la source même de ton métier.

Tu changes une ampoule ici, un joint de robinet dans une salle de bain, tu règles un thermostat, tu refais un peu de peinture au sous-sol.

Tu es celui qui connaît certainement le mieux cet hôtel. Alors, tu m'expliqueras, tu me diras, et même tu verras pour moi. Veux-tu être mon ami Marcel ?

- Ok Bill, tu as raison, il m'arrive de me sentir un peu seul parfois. Je viendrai te voir.

Allez, maintenant il faut que je te porte dans tes appartements. Tu as eu de la chance, tu vas occuper une suite, et une suite de luxe encore.

- Mais Marcel, c'est quoi une suite?

- Ah non ! arrête, je vais être en retard sur mon programme.

- Marcel, s'il te plaît, Marcel tu ne peux pas me laisser tomber dès le départ. Je ne sais pas comment il fonctionne cet hôtel. Qui est qui? Qui fait quoi?

- Bon alors cinq minutes Bill, pas plus.

- D'accord Marcel, cinq minutes.

- Vois-tu Bill, un hôtel c'est une petite bourgade. Tu imagines qu'il y a presque 250 chambres.

Si l'on admet un taux d'occupation pondéré à l'année de 94 %, avec un indice de fréquentation de 1,8, cela fait une moyenne d'environ 420 clients qui fréquentent l'hôtel chaque jour.

Pour ta gouverne, sache que l'indice de fréquentation c'est le nombre de clients que tu mets dans une chambre.

Des fois ils sont trois, voir quatre, d'autres fois ils sont deux et quelques fois ce sont des hommes ou des femmes d'affaires, seuls.

Alors tu prends le nombre de clients et tu le divises par le nombre de chambres louables, cela te donne l'indice de fréquentation.

- Pigé Bill ?
- Bof !
- Bon d'accord, on continue.

Alors, tu imagines environ 400 clients plus une centaine de personnes à l'équipage. Comme je te le disais c'est une petite ville. Avec les mêmes problèmes que ceux qui peuvent exister dans une petite ville.

C'est un microcosme avec tout ce que génère un microcosme, c'est-à-dire un océan de jalousies, de méchancetés, de bassesses, d'angoisses, de rires, de pleurs, de coups de cœur, de coups de griffes, d'abandons, mais aussi d'espoirs et de joies, de futur et d'avenir, de vécus et d'à vivre.

Et tu sais Bill, ce n'est peut-être pas les portraits des clients qui seraient le plus intéressant à dévider, mais certainement ceux de certains membres du personnel.

- Marcel, explique-moi qui est qui. Je t'en supplie, j'arrive au monde moi, et le monde j'ai besoin de le connaître.

- OK Bill tu as gagné. Alors écoute, car tu ne vas pas en croire tes oreilles.

Monsieur Luciano

Tu te souviens, Bill ?

Monsieur Bianchini, le « Big Boss ».

Monsieur Luciano.

Et bien écoute, c'est un seigneur, un vrai. Comme il n'en reste presque plus.

Et si « *la gentillesse est la noblesse de l'intelligence* », crois-moi cet homme, assurément il les possède ses douze quartiers de noblesse.

Tu vois, nous avons une relation hiérarchique officielle.

Mais nous avons aussi une autre relation depuis maintenant un peu plus de trois ans.

Il m'a fait le plus beau cadeau qu'un homme puisse faire à un autre homme. La confiance. Un soir de mai, un vendredi, il est devenu mon parrain pour le reste de l'éternité. Mon parrain dans une société que beaucoup croient secrète, mais qui en fait n'est que discrète.

Alors j'ai appris à le connaître.

Luciano !

Quel âge a-t-il d'après toi ? 60 ? 65 ans ?

Et bien non. Il aura 71 ans dans trois ans.

Tu vois le seigneur !

Déjà physiquement, il l'est. Tu as vu ces cheveux argentés, cette crinière léonine, ce regard d'acier. Cette stature d'athlète.

Imagine que cet homme est un autodidacte. Il a démarré dans la vie il y a presque 55 ans. A cette époque, juste après la guerre, ce n'était pas facile de s'imposer. Il a démarré par la serpillière et le balai brosse, le grésil et la javel.

Puis il est monté à Paris, parce qu'en Italie, c'était la misère.

Là, il a travaillé. Bagagiste à l'hôtel Ambassador, boulevard Haussmann.

Mais il s'est bien vite rendu compte que s'il maîtrisait correctement la langue française, ce n'était pas suffisant pour faire carrière dans l'hôtellerie.

Non, il lui fallait l'anglais.

Alors il a quitté « l'Ambassador » et il s'est engagé comme steward sur la Cunard Line. Il s'est toujours demandé comment il avait été pris ! Peut-être l'italien et le français. Toujours est-il qu'il a pas mal bourlingué.

Le Queen Mary, le Queen Elisabeth, la Caronia, le Mauritania. Au bout de 3 ans il maîtrisait parfaitement la langue de la fière Albion.

Il avait sillonné toutes les mers, fait un tour du monde et appris la vie.

Puis il est parti au Canada, aux Etat Unis, en Argentine.

Quant il est revenu en France au bout d'une quinzaine d'années, il connaissait toutes les ficelles du métier : barman, sommelier, cuisinier, Maître d'Hôtel, il parlait couramment quatre langues.

Alors il a vraiment commencé sa vie d'homme. Il a ouvert un restaurant en Province. Ça a tout de suite très bien marché, il ne pouvait en être autrement, avec le passé qu'il avait. Il était dans tous les guides, il était même dans le Michelin.

Et puis au bout d'une dizaine d'années il a vendu. Son épouse, la deuxième, demandait le divorce. Elle travaillait dans une banque. Elle était à cent lieux de la restauration. Dans le système bancaire on a une approche de ce que peut être le commerce uniquement basé sur la lecture des bilans annuels.

Alors, comment voulais-tu que ça marche ? Lui ses horaires, c'étaient six heures le matin : le marché ; le soir : fermeture à minuit. Quant à elle, des horaires de fonctionnaire.

Il a vendu, il a accepté le divorce et il a même vécu le contrôle fiscal avec philosophie.

- Comme tu vois Bill, M. Bianchini la vie ne l'a pas vraiment épargné et ce n'était pas fini.

Il s'est ensuite remarié, avec une anglaise. A nouveau l'échec. Trop de différences culturelles.

Il a repris son bâton de pèlerin. Directeur de grands restaurants. D'abord en Espagne, puis au Maroc, un complexe hôtelier de luxe.

Retour en France.

Un jour, il prend la direction de ce Palace et à partir de ce moment sa vie se stabilise.

Il rencontre Françoise. C'est l'amour fou. Pas l'amour passion, fusionnel, coup de foudre. Non c'est l'amour tendresse, l'amour complice, l'amour confiance. Ils sont heureux.

Dans cet état d'esprit M. Bianchini instaure un mode de management participatif.

Les tensions s'effacent, les conflits avortent. Il dynamise le commercial. Des travaux de rénovation importants sont engagés.

Les réservations s'envolent. L'affaire recommence à dégager des bénéfices.

Et puis un jour le drame. Mme Bianchini est malade.

Le « crabe ».

Elle se bat. Ils se battent. Chimio. Maison de repos. Rayons. Rien n'y fait.

Par une belle journée d'Août, tout le personnel est au crématorium, au Père Lachaise.

Il y a un monde fou. Des hommes politiques connus, des gens du showbiz, du cinéma, des affaires. Nous sommes tous stupéfaits de voir comme M. Bianchini

est connu, et comme ses amis ont voulu l'accompagner dans sa douleur.

Il est digne. Il souffre.

Le lendemain il quitte l'hôtel. Personne ne sait où il est parti. Personne n'a posé de question.

Et puis, quelques mois plus tard, juste un peu avant Noël, il est revenu, il a repris sa place dans son bureau. Personne ne l'avait remplacé. Nous avons tous fait comme si rien ne s'était passé. Mais depuis, le personnel l'appelle M. Luciano. C'est notre façon à nous de lui montrer notre amitié.

Ernest !

Voici encore un personnage. Ernest !

Tu vois Bill, je t'ai parlé de M. Luciano et je t'ai dit que c'était un Monsieur avec un grand M.

Ernest, lui, c'est un Personnage, avec un grand P.

D'abord ses origines : Alsacien ! Ses grands parents étaient allemands.

Et vois-tu Bill, cette origine, Ernest ne l'a jamais assumée.

Il en est toujours resté aux schémas de l'après guerre.
Le schleu, le Bosch, le teuton, l'intrus, l'envahisseur !!

Alors il vit mal.

Depuis tout petit, il vit mal.

Il est né en 45, juste après cette foutue guerre qui lui gangrène toujours l'esprit.

A l'école déjà.

Tu imagines, dans les années 1954/1955, s'appeler Ernest ! Et de Sutter en plus ! Un comble ! Un teuton.

Alors qu'en fait, sa véritable origine est Suisse.

Il est de fait qu'il existe de nombreux de Sutter incontournables aux U.S.A.

L'un d'entre eux a même donné son nom à une ville américaine.

Toujours est-il qu'Ernest n'assume pas son passé.

Ni son présent d'ailleurs !

Quant à son avenir ! S'il continue, il se limite à dix ans maximums.

Et pourtant.

Et pourtant, professionnellement, c'est un Maître.

Reconnu !

De nombreuses coupes. De nombreux trophées. De nombreux challenges. Et enfin, il y a 3 ans, Meilleur Ouvrier de France. M.O.F.

Avec le droit de porter le col de veste, bleue, blanc rouge et puis la fameuse décoration. Celle à laquelle

tous les grands professionnels, dignes de cette reconnaissance, ont toujours rêvé.

M.O.F

Ernest, c'est cet homme.

Fragile, et si fort.

Si fort et si fragile.

Un Seigneur. Un Clochard. Un Clochard-Seigneur.

Un Seigneur-Clochard. Un Homme !

Avec ses faiblesses, ses forces, ses angoisses, ses fous rires, ses pleurs, ses rancunes, ses doutes.

Car il a des doutes Ernest.

Et c'est pour cela qu'il boit.

Il doute. Il doute de lui. Il doute de l'homme.

Car il se pose des questions.

Mais surtout une question.

Depuis de nombreuses années il se pose une question Ernest.

Ernest le cuisinier. Ernest le soudard. Ernest le philosophe

L'homme est-il perfectible ?

Et là, il coince, alors il boit.

Non pas qu'il n'ait jamais trouvé de réponses.

Mais il se trouve que son honnêteté l'empêche de valider les réponses qu'il a trouvées.

A l'inverse de nombre d'individus qui valident. Qui valident parce que ça les arrange. Parce que ça les arrange de valider leur vérité.

Ernest, lui, il doute.

L'homme est-il perfectible ?

Il se pose la question, lui, Ernest. Ernest, le philosophe alcoolique.

Et il essaie d'apporter des réponses.

Ses réponses.

Il se dit qu'il existe une sorte de perfectibilité. Celle imposée par les règles de vie.

Mais qu'il y en a certainement une autre. Une perfectibilité qui découle de la volonté.

Il n'oublie pas que la peur de la mort est un moteur de la volonté.

L'homme cherche à passer par des seuils de conscience par rapport au Divin.

Aller vers une meilleure connaissance de Dieu à force de volonté et de travail.

Il faut aller vers des états de conscience supérieure en se remettant constamment en question.

Ernest, il l'a fait tout au long de sa vie professionnelle.

L'homme, cet animal, ce bipède est donc perfectible par lui-même à force de volonté se dit-il.

La bête est parfaite, car elle n'a pas de conscience et c'est la raison pour laquelle elle est parfaite.
Celui qui sait, entre dans une volute de volonté.

La technologie a fait progresser l'homme, mais l'a-t-elle fait évoluer dans le sens de la perfectibilité ?

Les civilisations anciennes : Egyptienne, Grecque, à travers leurs philosophes, développaient déjà la notion de perfectibilité.

On peut se poser la question de savoir : où en sommes-nous par rapport à eux ?

N'étaient-ils pas aussi avancés, idéologiquement, philosophiquement, que nous le sommes aujourd'hui ?

Si la réponse est oui, et Ernest pense que la réponse est oui, cela signifierait que dans le domaine de la perfectibilité, comme dans de nombreux domaines d'ailleurs, nous atteignons tous, à un certain moment, ce que l'on pourrait appeler,
« *Le seuil d'incompétence* ».

Nous deviendrions incompétents dans la recherche de la perfection.

Pourtant la seule manière d'agir sur les événements c'est de se perfectionner et de devenir parfait.

Mais voilà, Ernest sait qu'il ne sera jamais parfait.
Alors il déprime, le teuton, le Bosch, le schleu, l'alsacien.

Alors, Il boit, car il sait que « la conscience est la seule partie de l'homme soluble dans l'alcool », donc il boit. Il boit pour oublier.

Et c'est ainsi que Marcel me brossa le portrait de presque tous les cadres ou agents de maîtrise de l'hôtel. C'était passionnant, je découvrais une galerie de personnages hauts en couleurs, atypiques, informatables.

Des hommes, des femmes de toutes origines, de tous milieux, de tous âges. Un microcosme, reflet de notre macrocosme. Ils avaient tous un point en commun : ils adoraient leurs métiers. Je découvrirai plus tard qu'ils avaient un deuxième point en commun, ils étaient tous des humanistes.

*

Le temps passait et je m'intégrais de mieux en mieux dans mon environnement.

J'étais le matelas de la suite 312.

J'aimais ce troisième étage. Par la fenêtre je commençais à voir les arbres du Parc Monceau en bourgeons. L'hiver finissait et la végétation s'éveillait, doucement, harmonieusement, en s'étirant, presque en baillant, telle une jolie femme au lever.

Les oiseaux aussi étaient de la partie. Bientôt je reconnaîtrai leurs piailllements.

J'entendais aussi le chahut des enfants rentrant de l'école vers 16h30.

Jusqu'à présent j'avais été très occupé à découvrir le fonctionnement de l'hôtel. Maintenant j'apprenais la vie extérieure.

IL y a plusieurs suites dans l'hôtel, mais il semblerait que la 312 soit la plus recherchée. Justement pour son exposition, pour sa vue et aussi pour le balcon qui donne sur le Parc, et où l'été, il est possible de prendre son petit déjeuner. La suite dont je suis l'élément principal est très grande, environ quatre vingt mètres carrés. Elle se compose d'une grande chambre, d'un petit salon, d'un dressing-room et d'une salle de bain.

Mon Dieu ! la salle de bain. Je ne vous dis que ça.

Baignoire à remous, jacuzzi, douche avec des tas de jets qui montent, qui descendent, qui vous chatouillent, qui vous gratouillent. Parfois j'entends des clientes pousser des petits cris. Mais que peuvent-elles bien faire là dedans pour y rester si longtemps. D'habitude une douche, c'est rapide. Mais là, elles s'éternisent. Et encore la douche, ce n'est rien. Je ne vous parle pas de la baignoire à remous ou du jacuzzi. Il y en a qui passent carrément la matinée dans la salle bain. Et ensuite, je les entends tempêter qu'elles sont en retard. On le serait à moins. Toujours est-il qu'après votre serviteur, il semblerait que la salle de bain (et ses nombreux gadgets) soit l'élément principal de cette suite. Et les hommes ne sont pas en reste.

La chambre est en bois de rose style Louis XV. Votre serviteur est entouré de Louis XV. Il ne manquerait plus que l'on me rebaptise avec un nom à particule. Bill de Tex. J'aurais l'air malin. Les lourdes tentures sont gris perle et le tissu tendu sur les murs est rose cramoisie. Une très belle copie des danseuses de Sisley est accrochée juste au dessus de moi, et je me dois de reconnaître que je ne me lasse pas de l'admirer. Le reste de la décoration murale consiste en des « Modes Parisiennes 1900 ». Tout cela est du plus bel effet. Riche, confortable, douillet même, irais-je jusqu'à dire.

Le salon par lequel on pénètre dans la suite est d'un style tout à fait différent. Napoléon III. J'aime pas trop, mais il paraît que ça se fait. Tout du moins c'est ce que m'a affirmé Marcel, et il semblerait qu'il s'y connaisse le Marcel, il a tellement bourlingué, alors je lui fais confiance. Admettons que cela se fasse, mais je n'aime pas quand même !

Quant au dressing-room, il sépare la chambre de salle de bain et c'est une merveille d'organisation au niveau des meubles de rangement. Des armoires avec des ranges pantalons, des tas de tiroirs avec pans inclinés pour accéder plus facilement aux vêtements, et plein de merveilles de la technologie, ce n'est pas mon papa qui a inventé tout ça, mais le « designer » chapeau, il est bon celui là aussi.

Ajouterai-je qu'il y a une moquette gris perle partout, assortie aux rideaux de la chambre. Que cette moquette doit faire au moins cinq centimètres d'épaisseur. D'ailleurs, tout le monde marche pieds nus, il doit y avoir une raison.

Voilà, vous savez tout ou presque sur le petit cocon où je vis. Chouette n'est-ce-pas ? ça vous change d'un HLM à Sarcelles. D'un pavillon aux Minguettes. D'un T3 à Mantes la jolie.

Mais attention je n'en profite pas, je ne deviens pas snob, je reste moi-même. Bill TEX le matelas doué des cinq sens.

Mais justement parlons-en de ces sens. Vous allez voir qu'ils m'ont joué quelques tours, car en plus je suis sensible, très sensible. J'ai un cœur, et tous les sentiments m'assaillent sans vergogne. J'ai tendance à être sentimental. Dans le genre latin-lover.

Et en ce moment, il se trouve que justement, je suis amoureux.

C'est venu comme ça, d'un seul coup. Le coup de foudre. C'est la nouvelle gouvernante générale de l'hôtel.

Elle est arrivée un matin, je n'étais même pas au courant que la vieille Marguerite prenait sa retraite.

Il y a des jours où je me demande ce que je fais dans cet hôtel. On ne me dit rien !

Je l'aimais bien moi, la vieille Marguerite. Avec son chignon-catogan, son nez à triller les lentilles, celles du Puy bien sur.

Elle portait un tailleur bleu marine avec des boutons argent sur un chemisier blanc col Claudine, on aurait dit un officier de la « Royale ». Elle sentait toujours la savonnette au citron. Pas de bijou, pas de parfum, des chaussures noires à talons plats. C'était pas un sex-symbol, mais toujours aimable.

Personne ne savait rien de sa vie privée. Avait-elle des enfants ? Un mari ? Vieille fille peut-être ? Je ne crois pas, car souvent dans ces yeux, j'apercevais une petite lumière. Les vieilles filles ont toujours des regards éteints et si les yeux sont le miroir de l'âme... Distante mais aimable. Elle dirigeait sa brigade avec maestria. Une main de fer dans un gant de velours.

Elle est partie, sans bruit, sans pot de départ, sans me dire au revoir.
Ca m'a rendu triste.

Et puis Marie Mathilde est arrivée, et là j'ai tout oublié ma rancœur vis à vis de Marguerite. Je crois même que j'ai oublié qu'elle avait existé avant ma princesse.

Avant Marie-Mathilde, je vivais une vie de matelas, somme toute enviable. Choyé, entouré, dorloté par les femmes de chambre. Accepté par l'ensemble du personnel. Complice avec Marcel qui me tenait informé de tous les petits potins de la boutique. Les clients qui me sollicitaient étaient tous issus du « beau monde » et parfois j'avais des clientes ravissantes. Il faudra que je vous en décrive quelques unes, vous verrez. Je suis certain que vous me jalousez. Donc j'étais un matelas heureux. Avec l'arrivée de Marie-Mathilde ma vie a changé. Que dis-je changé, elle a été bouleversée.

Je ne dormais plus, je devenais moite. J'étais incapable de réfléchir, de suivre une pensée. Je l'attendais !

Marie-Mathilde doit avoir une trentaine d'années. Elle est brune, des cheveux longs qu'elle attache au gré de sa fantaisie, des yeux bleus en amande. Elle doit mesurer un mètre soixante dix environ. Et alors mes enfants, faite au moule. Un petit quarante. Et sa poitrine, sa poitrine mon Dieu ! Je ne vous dis que ça. C'est certainement un 95 C et je m'y connais. Bien sur que je m'y connais, j'en vois tous les jours des femmes nues. Même que je pensais que ça ne me faisait plus d'effet. D'ailleurs, Marie-Mathilde je ne l'ai jamais vu nue ? Il n'y a aucune raison pour qu'elle se déshabille dans la chambre. Il n'empêche qu'habillée elle me fait déjà un effet terrible. Alors, vous imaginez si elle se dévêtait un jour... comme ça, rien que pour moi. Je crois que je pourrais faire une attaque d'apoplexie.

A l'inverse de Marguerite, elle ne porte jamais deux fois de suite les mêmes vêtements. Bien évidemment, compte tenu de ses fonctions, elle s'oblige à une certaine réserve vestimentaire. Mais malgré cette contrainte elle est toujours élégante, désirable. Elle a des jambes qui n'en finissent pas, qu'elle met en valeur par des escarpins à talons hauts, presque des

talons aiguilles. C'est affolant. Je suis positivement affolé.

Avant qu'elle ne vienne je sais qu'elle arrive. Elle est toujours précédée des effluves de son parfum fétiche. Air du Temps de Nina Ricci. Je suis certain que maintenant je le reconnaitrai entre mille autres.

Ça y est, elle entre.

Ce matin elle porte un tailleur beige foncé, presque marron, avec des revers blancs sur un chemiser saumon. Une grande écharpe beige à pois blancs sur l'épaule gauche. Ses escarpins sont assortis au chemisier. Elle est belle, ma reine. Je l'aime.

Elle s'approche de moi.

Elle vérifie que les draps sont bien tirés, lisse le dessus de lit de sa main d'albâtre. Encore une caresse de ce genre et je ne répons plus de moi.

Non, elle s'éloigne, se dirige vers la salle de bains, puis vers le salon et enfin le dressing. Elle s'assure que tout est en ordre. En se déplaçant elle laisse des senteurs qui stagneront dans la chambre encore une paire d'heures.

Mais déjà elle repart. D'autres suites, d'autres chambres l'attendent. Elle n'a passé que quelques minutes, mais pour moi c'est une journée de bonheur. Je suis amoureux, follement amoureux. Vivement demain que ma Princesse revienne.

Aujourd'hui, je suis particulièrement heureux. Cette nuit j'ai eu un client étonnant. Un homme d'une quarantaine d'années. Grand, très grand, peut-être 1 mètre 90. Svelte, distingué, élégant. Mais en même temps surprenant, surprenant parce que cet homme dégageait une sorte de force contenue, animale, presque agressive. Je me suis demandé quel métier il pratiquait. IL faudra que je demande à Marcel.

Mais trêve de bavardage, je l'entends, elle arrive. J'entends son pas. Décidé. Assourdi par la moquette. Avec un appui particulier sur le talon. Impatient. Enthousiaste. Maintenant hésitant. Légèrement. Pas comme d'habitude.

Comme si elle perdait l'équilibre. Je ne suis qu'attente. Elle tourne la poignée. Pas comme d'habitude.

Sa main, doucement, enveloppe le bouton de la porte. Le geste est sensuel. Puis le tourne. A présent le geste est assuré. Elle entrouvre la porte. Pas comme d'habitude.

On dirait qu'elle ne veut pas entrer. Ou que quelque chose l'empêche d'entrer.

J'écoute, j'écoute...

Je ne la vois pas encore. L'attente est insupportable, presque douloureuse. Enfin elle referme la porte, doucement. Comme à regret.
Pas comme d'habitude.

Ça y est, je la vois. Tellement belle ! Grande, mince, liane. Ses cheveux lisses, longs, noirs. Ramenés sur la nuque. A l'aide d'une barrette.

Ciselée, blanche, fleur. Les traits sont bien dessinés. Les yeux bleus, immenses, on se perd dans leur profondeur. Les cils sont longs et recourbés. Les sourcils sont rapprochés. La ligne est nette. On a envie d'en suivre le tracé avec les doigts.

La bouche est grande, bien dessinée. Faite pour être embrassée. Le sourire est franc. Il creuse deux fossettes sur les joues.

Aujourd'hui, elle ne sourit pas. Le teint est pâle.

Pas comme d'habitude.

Ses longues jambes semblent ne pas pouvoir la porter. Elle est, à présent, au milieu de la chambre. Immobile.

Pas comme d'habitude.

Les bras pendent le long du corps, comme inutiles, encombrants.

Les mains sont fines, faites pour les caresses. Je le sais. Le lissage du drap tantôt avec la paume, tantôt avec le dos. Doucement, lentement, presque

tendrement. Tous les matins. J'en perçois les sensations.

Le bonheur, l'extase, sauf... Je hais les vacances. Je ne vois qu'elle, je n'entends qu'elle, je ne respire qu'elle, je ne veux qu'elle. Je la connais. Bien. Très bien. Elle prend soin de moi, me dorlote, m'habille, nous sommes complices. Je l'aime.

Le changement s'est amorcé il y a trois mois. Gaie. Euphorique même.

Elle chantait. Virevoltait. Semblait sur un nuage. Amoureuse cela s'appelle. Plus belle encore.

Elle sentait le jasmin.

Les yeux brillaient.

Les lèvres gonflées : embrassées toute la nuit.

Ses mains passaient sur moi. Douces, curieuses, enveloppantes, sensuelles.

Nous ne faisons qu'un.

Le bonheur.

L'adjectif qui la définit le mieux ? Passionnée.

Une légère tristesse l'envahit le vendredi.

Un voile. Imperceptible.

Toujours à l'écoute, je l'aime tant.

Le lundi ramène des étoiles dans ses yeux, des trous sur ces joues. Aujourd'hui lundi.

Pas comme d'habitude.

Des cernes sous les yeux. Des larmes sur les joues.
Abondantes, silencieuses.

L'homme ? Je ne l'ai jamais vu. Entendu parler
seulement. Excellente situation en vue. Très
médiatique.

Elle bouge.

Avance lentement.

S'assoit sur moi.

Bascule sur le côté.

Se recroqueville. Sanglote. Que faire ?

Cette détresse ! Je voudrais l'envelopper, l'absorber.

Quelle ne souffre pas.

Elle se relève. Titube.

Prend un flacon dans sa poche. Ouvre le capuchon.

Verse quelque chose dans sa main. La porte à sa
bouche. Une carafe d'eau sur la table de nuit. Un
verre. Rempli. Avale, avale, avale...

S'allonge sur moi. Cesse de pleurer. Paraît décidée,
sereine, détendue, en paix. Elle ferme les yeux.

Ses mains, machinalement, me caressent.

Elle s'endort. Elle est si légère.

Elle ne se réveillera pas.

Jamais.

Elle s'appelait Marie-Mathilde.

Lorsqu'ils sont venus, pour l'emporter, pauvre belle
fée inanimée, ils ont trouvé une lettre.

Une lettre d'homme.

Elle disait ceci :

Mon amour,

Tes yeux ont changé.

Tu m'avais habitué à tes yeux Champagne, constellés d'une pluie d'étoiles. Les yeux du bonheur.

Cette fois, le peu de fois où j'ai pu capter ton regard, je n'ai rencontré que des yeux vides, sans cette complicité qui jusqu'à maintenant nous unissait.

Sans t'en rendre compte ton subconscient agissait.

Jeudi soir, pour la première fois, au restaurant, tu n'as pas souhaité être assise en face de moi. Mais à côté.

Nos regards ne risquaient plus de se croiser.

De toute façon, tu étais plus motivée par la nostalgie « Preslienne » du concert Rock qui se déroulait sur l'estrade à 100 mètres, que par ma conversation.

A mon arrivé, déjà à l'aéroport, je n'avais pu capter ton regard.

Ensuite en arrivant à la maison, mais dois-je encore dire « à la maison » ou bien « chez toi » ? l'avalanche de reproches a commencé : Mes chaussures blanches ne te plaisaient pas, ma ceinture non plus. Mon pantalon me serrait trop. Je m'étais assis sur un sandwich. Je m'étais trompé dans la taille de tes strings.

Vraiment c'était ma fête.

J'ai du mal à imaginer quelle aurait été ta réaction, si en tombant de l'avion à ton arrivée, j'avais eu le même comportement à ton égard.

Toute la journée, vendredi, seul, j'ai repensé à tout cela et je me suis demandé ce qui avait changé ? Je n'ai compris que le lendemain.

Quand tu as cru devoir me faire part de l'état de santé de ton ex-amant, le fameux lieutenant colonel de gendarmerie ou lorsque tu as cru devoir me signaler que la « Rover » était une excellente voiture, l'ayant essayée dernièrement en bonne compagnie, « un copain ». Tu ne connais pas, alors qu'elle importance son nom ! »

Tu aurais voulu me rendre jaloux que tu ne t'y serais pas pris autrement, d'ailleurs ce but était atteint.

Tu as bien vu que j'étais contrarié, et le midi au restaurant il a fallu que je te dise ce que j'avais sur le cœur.

Bien entendu je me faisais des idées, tu m'aimais, je n'avais aucune raison de m'inquiéter.

Alors j'ai pensé : et si cela se passait de façon inverse, si c'était moi qui depuis 48 heures avait ce comportement vis-à-vis d'elle ? Que penserait-elle ?

Et puis j'ai décidé d'essayer d'oublier pour sauver les 24 heures qui nous restaient à passer ensemble. Mais quelque chose était cassé.

Dans l'avion au retour j'ai à nouveau pensé à ce grand week-end que j'avais tellement attendu, que j'avais souhaité fusionnel, complice, en amoureux. J'ai pensé aux projets que nous avions faits.

Vivre ensemble, ne faire qu'un.

Je me suis dit que peut être n'étais-tu pas prête ?

Ce que je peux comprendre !

Dix ans mariée, puis huit ans de vie commune et d'un seul coup la liberté. La liberté complète. Celle que tu n'avais jamais eue, car mariée trop jeune, passant du carcan parental au carcan matrimonial.

Cette liberté dont tu t'enivres, et qui fait que tu ne rentres jamais chez toi avant 23 heures.

Non d'ailleurs, il est évident que tu n'es pas prête.

Des clignotants se sont allumés : « je ne repasserai plus jamais une chemise pour un homme ». Ce type de phrase est annonciateur d'un blocage psychologique.

Bien sur, je suis trop sentimental, il faut dire que jusqu'à maintenant je n'ai pas vraiment réussi ma vie affective.

Peut être trop exigeant aussi. Quoique, est-ce être trop exigeant que de vouloir accéder au bonheur ? Certainement trop sensible aussi. Sous l'écorce du chêne.

Je te l'ai dit, je t'aime, je t'aime trop ! Je comprends que tu ais peur d'avoir le sentiment d'être étouffée. Alors je vais essayer de moins t'aimer. Ça va être dur et certainement très long.

Quel dommage et quel gâchis peut-être ! Car à jouer à l'apprenti sorcier on risque de perdre son âme, et en perdant son âme que devient l'amour ? Espérons que nous en sauverons suffisamment pour réussir l'avenir.

Adieu. Love.

Moi aussi je vais mourir. Marie-Mathilde, mon premier amour.

Si j'étais un homme et non pas un matelas, je lui aurais chanté Brel : « *Moi je t'offrirais, des perles de pluie.* »

Je l'aurais emmenée en vacances au Mexique ou en Patagonie, en Chine ou en Lituanie.

Je l'aurais couverte de fourrures, je l'aurais couverte de guêpières.

Je lui aurais fait connaître les aurores boréales. Nous aurions fait un safari-photos au Kenya. Je lui aurais

fait un enfant. Je l'aurais aimé comme on aime un enfant.

Elle est morte. Et moi je vis. Mais que vais-je devenir sans mon ange, sans ma déesse, sans ma vie. Je ne peux même pas me saouler.

Marcel est venu me voir.

Nous avons parlé d'elle. Nous nous sommes dit que nous ne comprenions pas son geste. Elle n'avait que 32 ans.

Marcel m'a chantonné un texte de Reggiani.

*« Il suffirait de presque rien,
peut-être dix années de moins,
pour que je te dise je t'aime... »*

Il a pleuré.

Lui, Marcel. Marcel le baroudeur. Marcel l'aventurier. Marcel qui a connu toutes les misères. Il a pleuré. J'ai compris. Il l'aimait lui aussi notre fée.

Progressivement la vie a repris.

Le personnel est choqué. Il n'y a plus la même ambiance. Même Françoise ma femme de chambre attitrée n'est plus le petit pinçon virevoltant, primesautier, aérien qu'elle était.

Elle rit moins. Elle ne me parle presque plus.

Et pourtant, moi, j'ai besoin que l'on me parle, que l'on me console, que l'on prenne ma peine en

considération. Mais est-ce important la peine d'un objet, d'un matelas ?

Il paraît qu'il y a aussi des hommes comme moi, auxquels on ne fait plus attention.

Ils ont la faiblesse de vieillir. Alors on les met dans des maisons spécialisées. Des maisons de retraite qu'ils appellent ça.

Marcel m'a expliqué qu'en termes de retraite, c'était plutôt des maisons de début de mort. Pour qu'ils s'habituent.

Alors, on les parque là dedans.

C'est presque toujours les enfants qui font cela.

Ils n'imaginent pas qu'eux aussi un jour ils vieilliront. Ils ne se projettent pas. Ils les mettent à la consigne et ils les oublient.

Les pauvres, ils sont comme moi. Ils n'ont plus d'affection, plus de tendresse, plus d'espoir, plus de projet, plus d'avenir si ce n'est l'orient éternel.

Vous savez, l'orient éternel, ce truc que les hommes ont inventé. Qu'ils ont divisé en trois parties inégales : un tout petit paradis, un purgatoire pas très grand et un énorme enfer.

Et puis alors en bas, sur la terre, parce que j'ai oublié de vous dire, ce truc, l'orient éternel, ça ne se trouve pas sur la terre. Non, il paraît que c'est là haut dans le ciel. On ne sait pas où exactement, car ils sont incapables de le dire, mais c'est là-haut ! Débrouille-toi avec ça.

Donc, sur la terre il y a des représentants de commerce. Ils les appellent des curés, des rabbins, des Imams et d'autres noms de gourous que j'ai oubliés. C'est en fonction de la marque qu'ils représentent.

Chaque firme a un patron ou un grand chef auxquels ils en réfèrent.

Par exemple pour la marque « catholique », ils l'appellent le Pape.

Tu parles d'un nom, le Pape. Pourquoi pas « La Pipe » ?

Je me demande d'ailleurs pourquoi, dans toutes ces marques, le patron c'est un homme. Si c'était une femme, peut-être que j'irais voir ce qu'ils fabriquent dans ces usines.

Toujours est-il que les représentants de commerce, ils sillonnent le monde entier en essayant de vendre leur camelote.

Elle porte des noms différents, mais c'est toujours la même camelote. Ce fameux Orient Eternel ce paradis que personne n'a jamais vu.

Et en plus personne n'en est jamais revenu pour dire si cela existe vraiment, et comment c'est.

Mais ils sont drôlement forts les « gugus », ils arrivent à vendre du vent.

De l'espoir qu'ils disent. Il me semblait que l'espoir c'était toujours matériel. Par exemple : j'ai l'espoir de changer de voiture ou de maison.

Mais non ! pas moi. Moi, mon seul espoir c'est de faire revenir Marie-Mathilde. On va voir s'ils vont y arriver, les représentants de commerce !

Mais ça m'étonnerait.

Je fais partie des gens qui n'y croient pas trop à leurs saltimbanques. Une vie après la mort qu'ils disent.

Moi je crois que chez les hommes la seule vie après la mort, c'est la transmission de la vie par l'homme. C'est comme cela qu'ils perdurent. Qu'ils revivent. A travers leur descendance.

Un peu comme un feu de cheminée. Une bûche se consume, mais avant de s'éteindre, elle a transmis sa flamme à une autre bûche.

Mais il paraît que les hommes qui croient comme moi, il ne faut pas qu'ils le disent trop fort. Ca fait désordre.

On les traite comme des parias. Athées qu'ils sont.

Que l'opprobre des humains leur tombe sur la tête. Les vilains ils ne pensent pas comme tout le monde. Ils iront en enfer.

Moi, si je dois aller en enfer, que ce soit dans l'enfer des matelas, je suis certain que j'y retrouverai tous mes copains.

Qu'est-ce qu'on va se marrer !

Ce matin, il fait beau, je commence à oublier un peu Marie-Mathilde.

En fait, je ne l'oublie pas vraiment, mais c'est un peu comme une photo qui s'éloigne progressivement, en

rapetissant pour aller vers la ligne d'horizon où elle ne sera bientôt plus qu'un point.

C'est ça le souvenir, qu'ils disent les hommes. Un point c'est tout.

Il fait beau, la vie reprend ses droits.

Marcel sort de la chambre, on a même réussi à rigoler un peu.

Il paraît que cette nuit dans la 514, il y a avait une Baronne anglaise over dosée au Champagne.

Il a fallu que les serveurs du « room service » interviennent. Elle avait décidé d'organiser un Karaoke dans la chambre avec quelques connaissances rencontrées dans sa soirée de tournée des Grands Ducs.

Lorsqu'ils ont entonné la Traviata en anglais ou ce qu'elle prétendait être la Traviata, les voisins ont craqués. Plaintes à la réception, menaces, etc.

Intervention de Charly, le responsable de nuit, ainsi que de trois serveurs : négociations, diplomatie, fermeté.

Les noctambules sont raccompagnés. Le portier hèle les taxis et Mme la Baronne est gentiment couchée. D'après Marcel elle n'est toujours pas réveillée et pourtant il est bientôt midi. Elle va avoir une sacrée gueule de bois, la Baronne.

Ça y est, nous partons, nous partons dans trois jours. Jeudi. Marcel m'emmène. Nous partons en Afrique à Bamako au Mali. Je ne sais pas où c'est le Mali, mais Marcel m'a dit que c'était très beau, mais qu'il y faisait très chaud aussi. Qu'il n'y avait pas la mer. Que c'était grand comme quatre fois la France. Qu'au Nord c'était le désert du Sahara, le même qu'en Algérie, mais qu'au sud c'était très vert. Des manguiers, du coton et de l'eau.

Nous partons dans trois jours parce que Marcel prend sa retraite.

Hier, Monsieur Bianchini a organisé une fête pour Marcel.

Dans le salon bleu ; tout le personnel, enfin presque tout le personnel était présent, parce qu'il fallait qu'il reste quelqu'un à la réception. Ils ont rejoint les autres plus tard en se faisant remplacer.

Monsieur Bianchini avait organisé un buffet dinatoire. Ernest s'était surpassé, comme s'il avait accueilli un Prince. Tous étaient là, Charly, Françoise, même Marguerite était revenue pour l'occasion.

Elle n'a pas changé Marguerite. Toujours son petit col Claudine, son tailleur bleu marine, son chemisier blanc, ses ballerines vernies.

Mais hier elle était souriante. Il paraît même qu'elle a chanté.

Monsieur Bianchini a demandé à certains de se prendre par la main et de faire une ronde. Ils ont chanté : *"Ce n'est qu'un au revoir mon frère"*.

Ils ont dit que c'était un chant d'espoir. Espoir peut-être, toujours est-il que beaucoup avaient des larmes dans les yeux. Même Ernest.

Ensuite ils ont levé leur verre, du champagne, le meilleur, du Gosset millésimé. Il avait bien fait les choses Monsieur Bianchini.

Et puis il a y eu les cadeaux, une avalanche, un déluge de cadeaux.

Même que Monsieur Bianchini lui a offert une montre. Il me l'a montré Marcel. Une Rolex. Il dit que c'est la Rolls des montres. Et qu'un homme qui porte une Rolex n'est plus jamais regardé comme étant un homme ordinaire.

La fête s'est terminée très tard, mais avant de partir, Françoise, ma Françoise, a pris la parole.

*Au caravanier du grand sud,
Au globe trotter des savanes,
Au découvreur des plaisirs sensuels des fleurs du
mal, ou celles évanescentes, parfumées et violentes
des femmes de l'Orient et d'ailleurs...
A l'esthète des plaisirs charnels et épicuriens.
Que ton verre se brise en un éclat de rire !
Nous avons aimé partager tes rêves.*

Tout le monde était debout. Il y a eu un tonnerre d'applaudissements.

Marcel était très ému, je crois bien qu'il est rentré avec une légère "griserie", doux euphémisme !

Nous partons dans trois jours. Il m'emmène.

Ça y est, je suis dans la chambre de Marcel.

En fait il y a deux chambres, la sienne et une autre qu'il transforme en bureau, car il n'a pas l'intention de rester inactif mon Marcel, il dit que "*l'art de vieillir c'est de conserver quelques espérances*"

Il y a aussi un grand salon salle à manger sur lequel donne une belle cuisine ouverte, un couloir dessert ces pièces et mène à la salle d'eau et aux toilettes. C'est entièrement carrelé et climatisé. Une belle terrasse entoure la maison.

C'est superbement décoré. Dans des tons bleu Sidi Bousaïd, orange et blanc. Les meubles sont locaux, du rotin, des bois exotiques.

Nous sommes Cité FARAKO, au bout de Bamako sur la route de Kati et de Kayes.

C'est une cité qui s'est implantée sur une ancienne mangrovia. Elle était plus petite que celle de Sébéninkoro qui s'étend sur plus de 10 hectares à dix minutes du nouveau quartier des affaires, mais malgré l'urbanisation elle a gardé son caractère sauvage.

Cette implantation amène une certaine fraîcheur et les voisins disent qu'il y a une différence de quatre à cinq degrés en moins, comparativement au centre ville. C'est appréciable.

D'ailleurs, le promoteur a été obligé de remplacer tous les manguiers qu'il coupait pour implanter les maisons, si bien que les voies d'accès et les ruelles du lotissement sont toutes bordées de jeunes manguiers, c'est magnifique.

Au fond du lotissement une cascade naturelle descend de la colline qui nous jouxte et rajoute encore une impression de fraîcheur...

Rare dans ce pays, les caniveaux existent, ils sont assez profonds, environ 60 cm sur 40 de large, ils sont à ciel ouvert, mais ils existent.

Les maisons sont magnifiques, crépies blanches ou ocre, on sent que c'est la haute bourgeoisie qui s'est implantée.

La notre est petite mais très bien placée, avec une petite cour, un jardinet, et un local pour le gardien. Marcel a fait planter des bougainvilliers couleur lilas en pourtour de la propriété, c'est magnifique

Ici au Mali, c'est une tradition lorsque l'on est bourgeois d'avoir un gardien et aussi ce qu'ils appellent une "petite bonne".

C'est une sorte de devoir que d'employer des jeunes lorsqu'on le peut.

Marcel a fait construire cette maison il y a un an, car il avait toujours prévu de prendre sa retraite en Afrique.

Il n'a pas voulu être en Centre ville dans les quartiers des blancs, des expats, comme on dit ici, des toubabs.

Ah oui ! c'est comme cela que les autochtones appellent les blancs, "Toubab". Cela vient de l'époque où les premiers médecins sont arrivés. Les africains avaient du mal à prononcer Toubib, ils disaient "toubab" et c'est resté.

Un jeune blanc on l'appelle un "Toubabou", petit blanc. Un jeune noir c'est "Farafine"

Il aurait pu s'installer au quartier de l'hippodrome, du fleuve, de Niaréla ou de Quinzanbougou, là où l'on retrouve la densité de blancs la plus importante. Non, il a préféré les faubourgs de la ville, à l'abri de la circulation, du bruit et de la pollution. En tout état de cause on atteint le centre ville en dix minutes de voiture.

Au fait, je ne vous ai pas expliqué d'où viennent tous ces noms de quartiers. Et bien c'est simple : Niaréla, c'est parce qu'au début de l'expansion de Bamako, dans les 1970, la riche famille Niaré avait acheté une concession importante dans ce quartier du centre ville et que cette concession abritait toute la famille.

Quinzanbougou, c'est parce que les militaires français qui avaient fait leur 15 années de service et qui

restaient à Bamako, s'installaient dans ce quartier où ils formaient une communauté. "Bougou" en Bambara, le dialecte le plus parlé au Mali, veut dire quartier, donc c'est le quartier des militaires qui ont fait leurs 15 ans.

Quinzanbougou.

L'hippodrome et le fleuve c'est facile à comprendre mais si le temple hippique a disparu, par contre le Djoliba, c'est-à-dire le Niger, traverse toujours Bamako de part en part.

Le Djoliba, c'est le Nil du Mali, c'est sa colonne vertébrale, son arbre de vie, C'est grâce à lui que le maraîchage existe.

Comme en Egypte ; Le Nil sort de son lit et dépose ses alluvions salvatrices de l'économie agraire. Le Djoliba suit le même processus et permet aux maraîchers de produire les légumes du pays qui alimentent les marchés bamakois. Ils ont ainsi une qualité de vie que peu d'africains possèdent. De plus le Djoliba se répand en delta vers Gao et permet de cultiver le riz. Ce riz qui, valorisé par les coloniaux dans les années 1920, a sauvé l'Afrique de la famine.

Mais le Djoliba, orthographié de différentes manières, c'est aussi la source d'embouteillages effroyables. En effet, la ville est coupée en deux par son milieu et seuls deux ponts, bientôt un troisième, permettent

d'accéder d'un côté à l'autre. Je ne vous dis pas le "*border*" aux heures de bureau.

D'un côté, le rendez-vous des hommes d'affaires, dans les quartiers dont je vous ai déjà parlé : le quartier du Fleuve, de l'hippodrome, ACI 2000, Bozola, ainsi que les quartiers des bars, des restaurants et des boîtes de nuit.

De l'autre, les quartiers plus populaires à part, peut-être, Badalabougou, où l'on trouve certaines ambassades,; dont celle d'Allemagne et de belles propriétés bâties avec vue sur le fleuve...

Bref, vous l'avez compris c'est le Niger qui régule, non seulement la vie de Bamako, mais aussi celle de tout le pays.

Deux mois que nous sommes installés ; moi ça va, je suis bien, j'ai la clim, et même la télé, mais je vois bien que Marcel n'est pas bien. Il n'est pas comme avant. Je le sens triste. Est-ce le dépaysement ? Est-ce le climat ? Est-ce ses copains qui lui manquent, ou l'ambiance de l'hôtel ? Quand même, il faut le dire, il était considéré à l'hôtel. Il avait la confiance de Monsieur Bianchini, et de tout le monde d'ailleurs. Il était l'homme clé.

Marcel, une ampoule claquée à la 208. Marcel, une fuite au lavabo de la 612. Marcel, la porte de 515 grince.

Marcel, Marcel. Marcel omniprésent, Marcel utile, Marcel incontournable, Marcel l'âme de l'hôtel.

Et là, maintenant il tourne, il n'a plus d'activité. Il n'entend plus son prénom résonner avec ce besoin de lui que tout l'hôtel avait.

Il déprime mon Marcel.

Il avait pensé que le Mali serait son Eldorado. Il m'en avait tellement parlé.

Tu verras Bill, le Mali, s'il n'a pas d'accès à la mer, est un pays de toutes les traditions, de toutes les histoires.

Dans les années 1880, lorsque la France développe son empire colonial, le Mali en 1892 est baptisé Soudan français. Mais avant ces dates, il a une histoire riche. Jusqu'à cette colonisation plusieurs empires et royaumes s'y sont succédés.

L'empire du Ghana, puis celui du Mali, l'empire Songhaï, le royaume Bambara et l'empire Peul.

Je t'expliquerai tout cela lorsque nous serons sur place, disait-il avec des étoiles dans les yeux.

Il n'a plus d'étoile dans les yeux. Ils deviennent vitreux.

Et puis le soir il force un peu sur le pastis.

Il va falloir que nous ayons une conversation, il ne peut pas finir comme ça mon Marcel ; Comme tous ces vieux coloniaux, imbibés de whisky, de bière et de pastis qui ressassent leurs exploits passés. Ils n'ont plus d'espoirs, plus d'avenir, plus de projets. Ils

ont provoqué leurs vies en duel en abusant de tous les plaisirs qui l'abrègent.

Non Marcel, tu vas nous lâcher avec tes histoires d'hôtel de luxe, de Palace, de maîtres d'hôtel trilingues, de chef de cuisine meilleur ouvrier de France...

Tu es venu ici pour changer de vie.

Pourtant tu connais ça, changer de vie; ça t'es arrivé souvent.

Alors secoue-toi Marcel, bouge, invente, crée, souris à la vie, tu n'as que 60 ans et tu es en pleine forme physique.

Tu ne peux pas rester là, à trainer entre ton verre de pastis, ta télé, ta chaise longue et tes CD nostalgiques.

*



Cité Farako La cascade



La maison

- Bill, Bill écoute. C'est Marcel.

Il est tard, peut-être 23 heures. Mais qu'a-t-il à hurler comme ça ?

- Bill, il faut que je te raconte.

Figure-toi que j'ai rencontré un vieux copain, tu sais Jean-François, je t'en avais parlé, nous avons fait les 400 coups ensemble dans notre jeunesse.

C'est tout de même incroyable de tomber sur un ami de plus de 35 ans ici à Bamako, à 5500 kms de Paris.

Nous ne nous étions pas revus depuis les années 1965, 1970.

J'étais en train de boire un pot à la Terrasse, tu sais la Terrasse ? rue Princesse, quartier de l'hippodrome. Le bar est très fréquenté par les blancs. Tout à coup je sens une main sur mon épaule et quelqu'un qui m'appelle. Marcel !

Je me retourne et qui je vois ? Jean-François ! Il n'a pas changé, un peu de rides, des rides de personnalité, le visage buriné et hâlé. Il n'a pas pris un gramme, toujours un immense échalas très distingué. Costume de lin blanc, chemise bleue pétrole ouverte, chaussures en crocodile. Très chic le bougre.

Nous tombons dans les bras l'un de l'autre.

Nous nous racontons nos vies. Trois heures de parlotés, nous avons tellement de choses à nous dire. C'est long une vie surtout lorsqu'elle est bien remplie.

Je ne parle pas de la vie du fonctionnaire de la CAF ou du Conseil Général. Tu sais ce pauvre type qui se réalise entre ses formulaires, ses procédures administratives, ses week-ends barbecues avec les collègues, et ses vacances au camping du Dauphin Bleu à Argelès-sur-Mer, avec Madame, encombré de gosses boutonneux et de la belle mère, mais où il retrouve ses congénères entre la pétanque et les tournées de pastis.

Pour lui, c'est naïtre qu'il n'aurait pas fallu.

Non, je parle d'une vie d'homme.

D'une vie qui donne un sens à la vie. Jean-François l'a eu cette vie.

Il vient de prendre sa retraite lui aussi. Il a fait presque toute sa carrière dans le groupe ACCOR : Novotel, Mercure, Sofitel.

Jusqu'à il y a six mois il était justement Directeur Général du Sofitel Bamako. L'hôtel est maintenant fermé pour travaux de rénovation.

Il va rentrer en France. Son épouse ne se plaît pas ici. Il n'est pas trop emballé de rentrer dans le Gers, mais la reine Christine comme il l'appelle, l'a exigé, alors.... Il pense faire un peu de politique.

Nous avons beaucoup discuté et sais-tu ce qu'il m'a dit ? Qu'il y a un boulevard dans le domaine de la Formation professionnelle. Particulièrement pour tout ce qui concerne la restauration, l'hôtellerie, le commerce, l'événementiel.

Il avait eu l'idée de la faire, mais comme je te l'ai dit la reine Christine...

Il m'a dit qu'il m'ouvrira des portes avant de partir.

Nous allons nous revoir demain à la Résidence Konaté, un petit hôtel de 45 chambres en plein cœur du nouveau quartier des affaires ACI 2000.

Il ya ses entrées parce qu'il donne un coup de main au patron en termes de management et de gestion de l'hôtel. En effet, le sieur Konaté est surtout importateur, il vit essentiellement à Abidjan en Côte d'Ivoire et ne revient que pour des investissements.

Il a démarré de rien. Gamin, il vendait des petits produits d'hygiène à la "bababana", c'est-à-dire aux fenêtres des voitures : des mouchoirs en papier, des brosses à dents, des peignes, etc...

Et puis, bien qu'illettré, c'est un homme supérieurement intelligent. Il a fait fortune.

Aujourd'hui il possède un bon quart des terrains de ce fameux ACI 2000

C'est un visionnaire cet homme là. Il les a achetés il y a dix ans. C'était un ancien aéroport, ça ne valait rien. Et puis un jour, l'état a décidé d'y installer la cité administrative, les ministères. Le reste à suivre. Aujourd'hui le mètre carré s'arrache à prix d'or. Konaté doit arriver demain, il va me le présenter. Il paraît qu'il peut tout à Bamako. Il monte chez le Président ATT sans rendez-vous et il est reçu. Tu imagines.

Mon pauvre Bill. Quelle journée ! Konaté nous a invités à déjeuner. Pas prétentieux le Monsieur, très simple. Jamais tu ne pourrais imaginer qu'il est riche à millions. Il a d'ailleurs un autre projet. Le terrain à côté de la résidence Komé lui appartient. Il va faire construire un hôtel de 120 chambres. Du quatre étoiles. Il est en train de signer un partenariat avec la chaîne Radisson. L'hôtel ouvrira dans un an.

Ensuite Jean-François m'a présenté un autre de ses amis, Sambou.

Sambou Fané. C'est le président de la fédération de la haute couture du Mali et il possède un centre de formation pour adultes, spécialisé dans la couture et la création artistique.

Je l'ai visité. 150 d'élèves sur trois ans de formation. Financé par un organisme d'état dédié à la formation. Je commence à me faire des relations. Jean-François ne repart que dans un mois. Il va continuer à m'aider.

J'ai compris qu'être blanc, être français est un plus, un avantage ici. Nous sommes considérés, tout du moins en apparence, car il faut toujours se méfier. Jean-Pierre m'a prévenu, au Mali l'hypocrisie est un sport national, bien avant le football.

Toujours souriants, affables, polis les maliens, mais m'a-t-il dit aussi " *la promesse d'un malien n'engage que celui qui l'entend*" Je m'en souviendrai. Il faut entrer dans leur jeu. Surtout ne jamais les contrer, ne jamais leur faire entendre que tu as compris la supercherie, le dialogue serait à jamais rompu. Ne pas oublier que c'est un pays de palabres. Important la palabre. Respecter les coutumes, ainsi que les salutations. Toujours demander des nouvelles de la famille. Il faudra que j'apprenne quelques mots de Bambara.

I ka Kéné, comment ça va ? etc.

*

Ça y est Bill, je crée une société. Une SARL. L'Institut Français de Formation. Ce titre est important car il y a le mot Français et le mot Formation.

La France, comme le Canada ou les USA, a une très bonne image en termes d'études et de formations.

Beaucoup d'étudiants en médecine font leurs études à Montpellier, ainsi que les notaires. D'autres vont à Caen, ville avec laquelle Bamako a un partenariat très fort.

Comme me l'a suggéré Jean-François je vais me spécialiser dans le domaine de la restauration, de l'hôtellerie et du management hôtelier. Ces vecteurs sont en pleine expansion. D'ici trois ans il doit s'ouvrir environ un millier de chambres rien qu'à Bamako. De plus, Sambou est à « tu et à toi » avec le ministre du Tourisme.

Pour un expatrié, créer une société est beaucoup moins contraignant qu'en France.

Chez nous il faut courir les administrations.

D'abord créer les statuts, ouvrir un compte bancaire, déposer le capital.

Puis, avec l'attestation bancaire, aller faire enregistrer les statuts aux impôts, ensuite demander le Kbis au greffe de la chambre de commerce, enfin faire paraître la création de cette société dans un journal d'annonces légales du siège de la société.

Vois-tu Bill, non seulement cela a un coût non négligeable car à chaque étape tu payes, mais dans le meilleur des cas ça te prend deux bons mois.

Ici, ils ont une sorte de guichet unique et c'est un notaire qui s'occupe de tout. En 48 heures tout est réglé. Bien entendu, tu règles les honoraires du notaire, et ensuite tu ouvres ton compte bancaire. Ils souhaitent que les étrangers investissent, créent de la richesse. Ils ont tout compris.

Demain, je dois rencontrer Salia, un homme qui possède un bâtiment qu'il est en train de transformer en école, elle aussi spécialisée dans l'enseignement hôtelier. Je pense que nous pourrions déboucher sur un partenariat.

Nous devons aussi déjeuner avec un certain N'Diaye Ibrahima, il est député et très influent. C'est fou comme en 48 heures j'ai pu avancer et commencer à me faire des relations. Tout cela grâce à une rencontre, à des retrouvailles.

Tu vois Bill, je te l'ai toujours dit, le hasard n'existe pas, seul le destin et la providence conduisent l'homme.

Je commence à revivre. Ca bouge. J'ai des projets. Le chemin n'existe pas mais on le fait en marchant. Tiens, il va falloir que j'achète une voiture.

J'ai déjeuné avec Salia, un Traoré, c'est important les noms de famille car, comme en Inde, il existe des castes, une hiérarchie. En haut les nobles, puis les corporations, enfin les roturiers, la plèbe. De plus il existe des liens de suzerains à vassaux entre les familles. On appelle ça le cousinage. Il faut y faire très attention et surtout en connaître les codes. Il va falloir que j'apprenne, de façon à ne jamais faire d'impair.

Salia occupe une grande maison qui, en fait, appartient à sa tante. Il lui paye un loyer et va la décliner en école hôtelière avec restaurant et cuisine pédagogiques. Trois salles de cours et des dépendances.

Ce ne sera pas fonctionnel comme peuvent être les écoles françaises, mais elle aura le mérite d'être actuellement la seule existante et, de plus, elle est très bien placée à ACI 2000.

Nous avons conclu un accord. Je garde mon siège social à la maison, Cité Farako, et j'utilise une partie de ses locaux au grès des formations contre une location à définir en fonction des besoins.

Ce partenariat m'arrange car il m'évite les investissements de la location et de la transformation de locaux. De plus, en concrétisant au coup par coup, je n'ai de frais que si je travaille.

Nous signons demain et faisons enregistrer le protocole d'accord devant notaire.

- Ca y est Bill je suis parti, cette fois c'est bon. Je vais revivre.

Que me reste-t-il à faire ? A mettre en place des référentiels de formation, à trouver des enseignants vacataires payés à l'heure de formation et surtout à trouver des clients.

Ca va m'occuper tout cela !

- Bill, Bill, j'ai acheté une voiture !

C'est pas une voiture, c'est un vrai camion. Sambou m'a présenté un mécano, son mécano, il s'appelle Raffa ; en fait c'est le diminutif de Raphaël, un Chrétien, et oui, il y en a au Mali, d'ailleurs il y a une très belle cathédrale en centre ville.

Raffa doit bien mesurer deux mètres, il est épais comme un feuille de papier, mais il a l'air solide, noueux, nerveux, efficace.

Il a passé deux ou trois coups de téléphone et j'ai vu arriver des vendeurs.

Raffa savait qu'il aurait la voiture que j'achetais à l'entretien alors il a eu intérêt à me faire faire une bonne affaire.

Une Toyota Land Cruiser huit cylindres, pas trop de kilomètres, vert anglais.

Elle a l'air de tourner comme une montre, Raffa me l'a garantie. Pas cadeau la bête, mais enfin avec les activités que je vais avoir, je ne peux plus me déplacer en taxi, il me faut mon autonomie.

Sur la recommandation de Michel, le Président de l'UMP locale, que Sambou m'a présenté, je rencontre Patrice, homme jeune, environ la trentaine, il travaille à mi-temps au service formation du Consulat Général de France. Tiens ! J'ignorais qu'il y avait une antenne formation dans un consulat. Il m'explique que c'est relativement exceptionnel et qu'elles n'existent que lorsque les consulats sont implantés dans d'anciennes colonies françaises, comme ici, au Sénégal, en Côte d'Ivoire etc.

Il m'explique aussi que cette antenne est là pour aider les binationaux ; des maliens qui ont hérité de la nationalité française de leurs grands-parents de l'époque coloniale lorsque le Soudan était français et que, cette nationalité se transmettant de père en fils, ils ont un passeport français.

Mon projet a l'air de l'interpeller et il s'engage à m'obtenir un rendez-vous avec le Consul Général.

Le surlendemain, coup de téléphone du Consulat. J'ai rendez-vous à 11 heures avec le Consul en personne. Je m'habille en dimanche, saharienne beige, pantalon bleu pétrole, mocassins blancs, rasé de frais, peigné, parfumé, fin prêt.

Le parking en face du Consulat réserve quelques places aux visiteurs. J'en réfère au gardien qui me laisse passer en me donnant de l'Excellence. Je n'en reviens pas, voilà qu'ils m'appellent Excellence maintenant.

Je satisfais aux formalités d'entrée dans le consulat. C'est pire que d'entrer à Fort Knox.

Enfin me voilà dans les murs, je retrouve Patrice qui me conduit au bureau du Consul, je suis dans mes petits souliers.

En fait ce grand bonhomme d'une cinquantaine d'années bien tassées est parfaitement courtois, il me fait assoir, m'offre même un café. Patrice assiste à l'entretien.

Je déballe ma marchandise. Il écoute et pose de temps en temps des questions, fort pertinentes du reste. J'explique, j'essaie d'être le plus précis possible. L'entretien a duré une bonne heure.

J'apprends qu'ils ont un réel problème avec les binationaux, car comme ces derniers possèdent un passeport français, à tout moment ils peuvent prendre un billet d'avion et arriver à Charles de Gaulle, sans un sou, avec juste un contact dans la famille, et surtout venir grossir les rangs de pôle emploi, sans formation, sans emploi, mais bénéficiant de toute la panoplie des aides sociales accordées à tout français lorsqu'il réside dans l'hexagone.

Le gouvernement pense qu'il serait préférable de leur donner une formation qui leur permettrait de les fixer professionnellement sur place. Ils sont très attachés à la famille et de ce fait n'auront plus l'envie de s'expatrier dans l'objectif de subvenir au besoin du clan.

Et pour ceux qui auraient encore des velléités de partir, au moins ils seraient formés et pourraient assez facilement s'insérer sur le sol français. On réclame ce genre de personnel, et puis il y a les saisons. Quoique, un black dans la neige en saison d'hiver, je n'y crois pas trop.

En quittant le Consul je lui promets de lui fournir sous huitaine un document complet avec résumé du référentiel de formation Garçons, Serveuses de restaurant, CV des formateurs et budget prévisionnel ; Une étude de faisabilité avec aussi le budget prévisionnel.

En partant il me fait passer par un service où je me fais inscrire en tant que français "résident à l'étranger", ce qui me met juridiquement sous la coupe du consulat. Cela peut servir en cas de catastrophes ou autres gâteries africaines,

Ainsi ils sont informés et, en cas de rapatriement en urgence, savent où me joindre.

Ça me servira plus tard lors du décès de ma maman. J'ai été prévenu, quatre heures après j'ai pu sauter

dans un avion pour m'occuper des obsèques à Aix-les-Bains. Elle n'est pas partie complètement seule.

Mais c'est pas le tout, maintenant que je me suis engagé, il va falloir que je bosse.

En fait, je n'ai rien de ce que j'ai promis et je n'ai que huit jours pour monter le dossier.

Jean-François vient encore à mon secours, il me passe des bouquins de technologie sur le travail en salle de restaurant. Internet m'est aussi d'un grand secours.

Je contacte BPI, l'éditeur de livres professionnels à Paris, et commande tout ce qui concerne mon projet. Il me fait aussi rencontrer un de ses collègues ancien directeur de la restauration, qui lui aussi a longtemps travaillé dans l'hôtellerie internationale.

Il s'enquiquine à la retraite et le fait de reprendre un peu d'activité a l'air de l'enthousiasmer. Il me faut aussi un professeur d'anglais.

Nous travaillons d'arrache pieds jour et nuit, et la veille de mon rendez-vous avec le consul, le dossier est ficelé. Jean-François l'a vu et me dit qu'il tient la route.

Trente minutes avant l'heure de mon rendez-vous, je saute dans le 4 x 4 et me fraie un chemin dans les embouteillages de la ville. Si les affaires marchent bien, il faudra que je me trouve un chauffeur, car

conduire ici relève de l'exploit. Les Bamakois ont une vision du code de la route assez surréaliste. En fait, ils conduisent au bruit. Ça passe ou ça ne passe pas. Je me dis que quelqu'un qui a conduit à Bamako, peut ensuite conduire n'importe où dans le monde.

Le gardien du Parking, qui m'a reconnu, m'accueille avec un large sourire et me redonne de l'Excellence, il faudra que je m'y fasse.

Hourra ! j'ai gagné ! Enfin presque. Aval du Consul, le dossier sera présenté en commission la semaine prochaine et je suis invité à le défendre.

La commission est paritaire, il y a des chefs d'entreprises et aussi des employés de la restauration ; pour ce qui me concerne, des chefs d'entreprises et d'autres personnalités de la société civile.

Je vais profiter de ce temps qui m'est imparti pour peaufiner mon projet.

Je contacte Salia pour lui annoncer la nouvelle tout en lui faisant comprendre qu'à ce jour rien n'est définitivement concrétisé, mais que cela pourrait peut-être se faire.

La commission s'est super bien passée... Jean-François en faisait partie en tant qu'ancien Directeur du Sofitel, il ne me l'avait pas dit, le cachotier. Il y avait

tout ce que la société du business Bamakois compte de personnalités.

Heureusement que j'ai eu la présence d'esprit de me faire faire des cartes de visites. Institut Français de Formation avec un discret liseré bleu blanc rouge. Ça jette. Dossier accepté.

Nous démarrons première semaine de juillet. Cinq mois de formation en alternance : Centre de formation / entreprises.

Ce principe de l'alternance a énormément plu, je crois même que c'est ce qui a emporté la décision.

Il nous reste un mois pour finaliser l'affaire et surtout sélectionner les quatorze stagiaires.

Je fonce chez Salia.

- Bill, je t'ai dit : « il faut que je me trouve un chauffeur ».

D'abord les embouteillages sont un véritable cauchemar et de plus pour trouver une place pour se garer en centre ville, cela relève de l'exploit. Avec un chauffeur qui me déposerait sur mes lieux de rendez-vous et reviendrait me rechercher, je pourrais gagner un temps fou.

De plus, j'envisage de lui faire porter deux casquettes. Chauffeur et gardien, il logera ici, je vais faire

aménager le local gardien avec douche, toilettes, carrelage et tout ce qu'il faut pour qu'il puisse y vivre décentement.

Salia m'a fait rencontrer 4 ou 5 jeunes hommes.

L'un a particulièrement retenu mon attention. Il a été chauffeur de Sotramas.

Les Sotramas sont les mini-bus qui sillonnent la ville et même les banlieues. De 15 à 20 personnes s'entassent en permanence les unes sur les autres. Le transport n'est pas cher, et pour être rentable ils doivent charger un maximum. Avec la chaleur, je ne te dis pas l'odeur.

Ils sont trois pour l'exploitation de chaque bus. Le chauffeur, l'américain qui hèle, racole et encaisse les clients et l'apprenti qui s'occupe de l'entretien et des ennuis mécaniques de l'engin.

Compte tenu de l'âge, du peu d'entretien et de l'exploitation outrancière des véhicules, les crevaisons et autres désagrément mécaniques sont courants.

Folklores, ces bus sont souvent décorés de graffitis traduisant l'état d'esprit de l'équipage." *Midou la science, toujours présent*" ou " *Mamadou cœur courage et volonté*" ou encore " *Joseph à la grâce de Dieu*", Celui-là, ce n'est pas un musulman, il est chrétien.

Je vais retenir Kassim, c'est un Keïta, famille noble et fière.

Il est grand, assez beau garçon, a l'air très dégourdi, l'expérience Sotrama lui aura servi. Je vais le payer au dessus du tarif habituel. Je pense que de ce fait il sera sérieux.

Il démarrera Lundi.

*

Aujourd'hui, retour au Consulat pour la sélection des stagiaires. Patrice en a convoqué environ 80, tous franco-maliens, chômeurs et affichant un niveau scolaire équivalent à une troisième de chez nous. Nous ne pouvons pas être exigeants.

Le consul a fait venir une psychologue du travail, elle s'occupe de l'antenne formation du Consulat français à Dakar. Elle travaillait pour un centre de formation national français avant d'épouser un Sénégalais.

Elle nous sera d'une grande utilité. D'abord une petite batterie de tests, puis un entretien individuel et ensuite un passage devant un jury d'admission réunissant des professionnels, les formateurs et moi-même.

Les tests passés, nous avons déjà 51 recalés. Ils affichaient tous un niveau troisième et je suis surpris de découvrir que certains ne savent pas faire une soustraction ou une division. D'autres sont incapables de conjuguer les verbes être et avoir au futur, au conditionnel ou au passé composé. C'est quoi ce niveau troisième.

Sandrine et Patrice m'apprennent qu'en Afrique, il y a le déclaratif et la réalité des choses. Il faudra que je m'y fasse.

Les entretiens avec la psycho commencent, il reste 29 postulants à raison d'un quart d'heure par entretien, cela va lui prendre deux jours. Je décide de rentrer.

Le lendemain je me présente à 17 heures. Sandrine vient de terminer, elle a l'air crevé ; Je la comprends.

- Alors Sandrine?

- Ecoute j'en ai gardé dix neuf. Ils me paraissent avoir la moelle, maintenant il faut voir ce que le jury va en penser. Moi j'ai surtout essayé de sonder les réelles motivations, le jury lui, devra appréhender s'ils

correspondent à une progression de carrière et s'ils ne vont pas lâcher en fin de formation, car les chasseurs de formations ça existe.

Il nous reste à voir les 19 pour n'en retenir que 14. Nous verrons ça demain.

Nous les recevons à partir de 8 heures, il faut qu'ils apprennent à se lever tôt.

Nous établissons quelques critères de sélections : présentation, élocution, disponibilité, ponctualité, situation familiale, aptitudes physiques, projection dans le temps.

16 heures, je suis sur les genoux, les collègues aussi. C'est un boulot ces entretiens.

Nous avons nos 14 stagiaires potentiels plus une, la dernière à être passée. Nous avons déjà les quatorze, mais elle nous a unanimement tapé dans l'œil la minette. Jolie, avenante, présentation excellente, une certaine faconde, pas bête la petite Bintou. On la garde, tant pis, ils seront 15. Le financement n'est que pour 14, mais peut être l'un d'entre-eux ne se présentera pas à l'ouverture de la formation ; Ou bien aurons-nous de la perte en cours formation. L'abandon de stage ça existe.

Je suis crevé, la formation a débuté depuis dix jours et je cours les restaurants et hôtels de la ville dignes

de ce nom, afin de trouver un stage en entreprise pour chacun de mes 15 "pinpins".

Pas évident. Pour les responsables d'exploitation, c'est tout nouveau.

Là encore il faut faire de la pédagogie : expliquer, rassurer, conforter, créer un climat de confiance. Avec certains ça passe très bien, malheureusement avec d'autres c'est beaucoup plus difficile. Surtout lorsque l'on développe le côté formatif de ce stage. Les convaincre qu'il ne peuvent pas utiliser ces stagiaires comme des "*bonnes à tout faire*" mais qu'ils doivent intervenir en tant qu'entreprise citoyenne, qu'ils doivent eux aussi s'investir dans la formation, qu'ils n'en retireront que du bénéfice, eux qui se plaignent à longueur d'entretien ne n'avoir pas de personnel formé, les écoles hôtelières n'existant pas. Seulement voilà, la résistance au changement ça existe, surtout lorsque l'on développe des idées nouvelles.

A part cela, tout va bien, mes profs sont bons, compétents, quoique pas trop habitués aux méthodes pédagogiques modernes.

Ils sont plus axés sur les cours magistraux, que sur la pédagogie participative, modulaire, séquentielle, auto-évaluative, en travail de sous groupe et en jeux de rôle.

Le soir après les cours c'est moi qui me transforme en professeur pour faire passer les messages. Mais ça vient, ils vont s'y mettre.

Dans trois semaines les stages en entreprises vont démarrer et entre deux visites aux stagiaires sur le lieu de travail, nous améliorerons la technique.

Trois semaines dans les meilleurs restaurants et hôtels de Bamako : Le Salam, le Grand hôtel, le Mandé, le Monté Cristo, Chez Thierry, le Loft, enfin tout ce que la ville compte de valable sur le plan structure hôtelière et restauration. Les stagiaires sont enchantés. Certains n'étaient jamais entrés dans ce genre d'établissement. Ça été un choc pour tous. Le luxe, la clientèle, les prix des menus, les techniques de travail en salle. Ils sont prêts pour pratiquer au restaurant pédagogique.

Là, les formateurs peaufineront les gestes et la tenue, la prise de commande au client.

Si nous continuons sur cette lancée je pense que fin novembre nous aurons des futurs professionnels présentables et prêts à l'embauche. Ce qui est le but.

Nous sommes dans les Jardins de l'Ambassade de France. L'ambassadeur a bien fait les choses.

Le staff a installé un chapiteau sous lequel ils ont dressé un buffet digne de "Lucullus".

Tout ce que compte Bamako de personnalités est présent, ainsi que les journalistes de la presse écrite et de la télé.

Mes stagiaires sont beaux comme des astres :

. Pantalons et chaussures noires, chemises et vestes blanches pour les garçons.

. Jupes bleu-marine et chemisiers blancs pour les filles. Elles sont coquettes, coiffées et maquillées à la perfection. Certaines sont très belles.

Nous ne sommes pas peu fiers, moi, Salia et les formateurs, de cette première promotion.

A 13 heures Monsieur l'Ambassadeur et le Consul Général de France remettent les certificats siglés de L'institut Français de Formation et du drapeau bleu blanc rouge. Le Consul et moi-même les avons cosignés.

L'Ambassadeur fait un petit discours dans lequel il salut cette initiative de formation professionnelle permettant de professionnaliser des jeunes et de les insérer sur le marché professionnel.

Certains stagiaires sont tellement émus que je vois perler quelques larmes. Ils ont tous un emploi derrière. C'est gagné.

Si l'on m'avait dit cela il y a quelques mois, lorsque de cette conversation avec Jean-François est née cette

idée de centre de formation, bien entendu je n'y aurais pas cru.

Evidemment, ça ne s'est pas fait tout seul, mais je ne garderai que les bons souvenirs.

Nous sommes maintenant sous le chapiteau et faisons honneur au banquet.

Les journalistes m'interrogent, font des photos. J'ai l'impression que demain je serai le "toubab" le plus célèbre de Bamako.

Kassim, mon fidèle chauffeur, majordome, homme de confiance est fier de son patron, il ne me lâche plus d'une semelle, espérant certainement être sur les photos.

En rentrant il me faudra raconter tout cela à mon Bill adoré.

*

Cela fait dix jours que la formation est terminée et je dois penser à l'avenir, mais en attendant, je suis à l'aéroport de Sénou, situé à quelques 30 kilomètres du centre de Bamako.

J'attends mon vieux copain Bernard. Il y a quinze jours il m'a passé un coup de fil :

- As-tu une chambre, j'ai besoin de décompressé, je viens passer une huitaine.

Je n'ai pas posé de question. J'étais au comble de la joie. Nous ne nous sommes pas revus depuis des années, mais nous étions très complices, dans une autre vie.

Et voilà, je l'aperçois dans la cohue de la queue, à la réception des bagages. Il doit mesurer un 1,85 mètre et il n'a pas trop changé, peut-être un peu épaissi, toujours cette coupe de cheveux léonine, ils ont blanchi, les miens aussi. Il doit avoir 10 ou 15 ans de moins que moi.

Grace à un sésame que m'a procuré le Consulat de France j'arrive à l'extirper de la foule. Kassim s'occupe des bagages.

Dans la voiture, sur le chemin du retour, nous commençons une conversation qui se terminera tard dans la nuit. La bouteille de whisky en prend un sérieux coup.

J'apprendrai qu'avec son épouse, que j'ai rencontrée au début de leur mariage, ça ne marche pas trop. Que son métier d'avocat d'affaires est particulièrement prenant. Qu'il n'a pas de temps pour lui. En fait, je le trouve assez mal dans sa peau.

Nous partons sur Kati, il est dix heures. C'est le jour du marché et il va y avoir un monde phénoménal. En effet, ce marché est l'un des plus importants de la région et draine une clientèle monstre, venue de toutes les bourgades avoisinantes.

Kati n'est pas loin de la Cité Farako, nous y sommes en une demi-heure. Kassim nous laisse à l'entrée du marché. Nous nous retrouverons dans deux heures, il prend la voiture en charge. Heureusement, car les places pour se garer sont plus que rares.

Kati est une ville importante dont l'essor est surtout basé sur son aura militaire. En effet, le camp militaire "Soudiata" abrite le Prytanée militaire qui forme environ 300 militaires et officiers.

On y trouve aussi l'école des enfants de troupe et jusqu'en 1980 l'école militaire inter-armée qui, ensuite, a été décentralisée à Koulikoro.

Le lycée Mamby Sidibé accueille aussi environ 1100 étudiants. On le voit, cette ville est d'une importance considérable sur le plan économique.

Avant de pénétrer dans le marché, nous faisons un tour de ville. Bernard est stupéfait de voir les enseignes en général et plus particulièrement celles des gens de sa profession : avocats, notaires, huissiers. Il mitraille de photos. L'ancien cinéma à ciel ouvert, "drive in" avant l'heure, est particulièrement exotique.

Nous voici au marché, les échoppes regorgent des produits les plus incroyables : des légumes, l'igname, la patate douce, le manioc, des piments de toutes sortes et particulièrement traitres, des herbes fraîches

embaumantes, du beurre de karité que les femmes utilisent en produit cosmétique pour la peau et les cheveux, du beurre de cacahuètes qui, lui, est utilisé en cuisine pour confectionner des sauces spéciales en accompagnement de riz, du bissap, fleurs séchées d'ibiscus avec laquelle on confectonne une boisson très agréable.

Les boucheries hallal regorgent de morceaux de viandes, taillés à la machette, au dessus desquelles des escadres de grosses mouches bleues tournent jusqu'à se gorger de sang.

Des poissonneries avec le capitaine, le poisson roi du fleuve Niger, du tilapia et d'autres encore dont les noms sont inconnus en Europe.

Toutes ces échoppes feraient se dresser les cheveux sur la tête à n'importe quel inspecteur des services d'hygiène français. Ici, ça ne choque personne. A priori tous les consommateurs se portent bien.

On trouve aussi des tissus bayadères aux couleurs chatoyantes, des bogolans, des pagnes, des perles de pacotille, des bijoux fantaisies, des colifichets de toutes sortes.

Ce marché est superbement coloré et il s'en dégage des odeurs qu'on ne retrouve que dans les marchés africains.

Rien ne peut préparer au grouillement des sens, des couleurs, des odeurs.

Au début on est subjugué et on tombe à la renverse. Mais on plonge dedans, on prend la dimension de l'absolu. C'est un monde différent. Le défi est de s'épanouir. On se rend compte que la lumière, les couleurs et la manière qu'ont les yeux de voir la vie devient un privilège. Nous ne sommes plus dans un décor.

Bernard est subjugué. Il photographie, discute avec tous les vendeurs et vendeuses, papillonne, virevolte. Au bout de deux heures il commence à fatiguer. Nous rentrons. Vite la clim et surtout un grand pastis glaçons, peut être deux.

Zoubida, je l'ai surnommée Zoubida, la petite cuisinière, bonne, que j'ai embauchée, nous a préparé un riz au gras avec du capitaine. Superbe. Je décrète une sieste obligatoire. Ce soir ce sera Bamako by night.

Nous arrivons rue Princesse vers 23 heures. Première halte à la Terrasse au premier étage, un immense bar central en fer à cheval, derrière lequel se regroupe un essaim de serveuses toutes plus jolies, souriantes et accortes les unes que les autres.

Je n'arrive plus à tenir mon Bernard, il me fait penser à une gosse dans un magasin de jouets à Noël.

Je lui explique la stratégie que j'ai mise au point. Discuter avec les "Mangalanies" sans démarchage sérieux, les faire rire, surtout les faire rire, simplement pour qu'elles se souviennent de nous. Vers une heure du matin, retourner se coucher, et revenir, s'installer au bar le Relax à l'ouverture vers six heures trente. Les boîtes ferment vers cinq heures, le temps de ranger, nettoyer et de se changer les filles sortent vers cette heure là. Elles sont parfois accompagnées par des copines clientes qui ne se sont pas fait embarquer. Elles viennent prendre un petit déjeuner avant de rentrer.

C'est le moment de ferrer la proie. Reposé, de frais rasé, parfumé, elles reconnaissent le client qu'elles avaient déjà remarqué en début de soirée. La conversation s'engage.

Il est bien rare de rentrer bredouille.

Nous allons appâter et poser nos hameçons. Après la Terrasse, le Blabla, puis le Star Night et nous terminons par le Byblos.

Ce serait bien surprenant qu'avec toutes ces prises de contact nous rentrions bredouille demain matin.

Le surlendemain, car il a fallu se reposer de notre journée de chasse, nous mettons un planning en route. Visite de Bamako et de ses environs :

Koulikoro, Ségou et Djenné si nous avons le temps. Une semaine c'est court.

Nous partons à 9 heures, sachant que même si les 240 kilomètres qui nous séparent de Ségou ne sont pas une distance très longue, en fonction de l'état du bitume, cela peut prendre... un certain temps.

Ségou est en direction de l'Est soit vers l'Algérie, soit vers le Niger. C'est une ville située sur le fleuve Niger, d'environ 130 000 habitants.

En janvier, tous les ans, le "Festival sur le Niger" attire des dizaines de milliers de visiteurs et injecte ainsi de 1 milliard et demi à 2 milliards de FCFA dans l'économie locale.

Les premiers habitants étaient des "Bozo", une ethnie de pêcheurs, puis arrivèrent les "Soninkés", puis les "Malinkés" et enfin les "Bambaras".

A une petite dizaine de kilomètres de Ségou, sur la gauche nous nous arrêtons au village de Sékoro.

J'ai une recommandation d'une stagiaire qui prétend être la petite fille du Dougoutiki, le Chef de village, qui est l'arrière, arrière, arrière, je ne sais combien de fois, petit fils de Biton Coulibaly, roi du royaume Bambara de 1712 à 1755 année de sa mort.

Mamary Coulibaly naît vers 1689 à Sékoro.

Il prend le titre de Biton, en peul fils du Ton. Le Ton étant une association égalitaire de jeunes chasseurs

de mêmes âges. Il les professionnalise et en fait une armée.

Il étend ainsi progressivement les limites du Royaume Bambara de Bamako à Tombouctou.

A son décès, vient la dynastie des Diaras avec Monzon Diara qui portera le royaume de Ségou à son apogée.

A l'arrivée, devant le village, nous sommes arrêtés et on nous fait comprendre que nous devons laisser le 4 x 4 et continuer à pieds.

Kassim palabre et miracle nous sommes invités à remonter dans la voiture et à suivre notre guide qui nous ouvre le chemin sur des pistes qui nécessitent toute la virtuosité de conducteur de Kassim. Le sésame de ma stagiaire a fonctionné.

Nous sommes accueillis devant la case du Chef par une de ses nombreuses épouses.

Elle nous invite à entrer. Le chef a déjà été prévenu, il nous attend drapé dans sa dignité et dans un boubou qui n'a jamais du voir la lessive de toute sa vie de boubou.

Nous nous asseyons, Bernard à ma droite et Kassim à ma gauche, et j'attaque la litanie des remerciements, salutations et autres interrogations sur la santé de sa famille. Kassim traduit.

Le Dougoutiki répond avec tellement de courtoisie que cela lui prend environ un bon quart d'heure. Comme je ne comprends rien, je me demande ce

qu'ils peuvent se raconter Kassim et lui, du fait qu'ils ne se connaissent pas.

Enfin les salamalecs prennent fin. Le Chef a délégué le rôle de guide pour la visite du village à sa deuxième épouse. Il paraît que c'est un grand honneur qu'il nous fait.

Nous déambulons à travers des ruelles tortueuses, en pentes, semées d'embûches. Je défie toute européenne de visiter avec des escarpins, surtout s'ils sont à talons aiguilles.

Nous avons droit à la tombe de Biton, à la mosquée des hommes, à la mosquée de la mère de Biton, au palais de Biton, à l'arbre à palabres. Enfin tout ce qui fait la fierté de ce village. Pas mal, mais on est loin de Versailles, très loin même.

Nous revenons à la case du Chef, qui reprend ces palabres avec Kassim,

Je fais signe à ce dernier que nous commençons à fatiguer, il me dit à l'oreille de glisser quelques billets au Chef, je me disais aussi... Je m'exécute et comme par enchantement les conciliabules cessent. Ouf, je crève de faim, et de soif !

Nous filons sur Ségou, il est presque 14 heures, espérons que nous trouverons une cantine.

Dans un guide ils recommandent l'hôtel Djoliba. Nous y sommes. Une vénérable allemande nous accueille, j'apprendrai que c'est la patronne. Pas de problème nous pouvons encore déjeuner. Nous sommes sous

la pailotte dans la cour intérieure de l'hôtel. Sympa, il y règne une certaine fraîcheur.

Capitaine grillé. Une chair ferme. La bête peut faire jusqu'à trois ou quatre kilos, en sachant que dans ces cas là on en tire des filets, qui poêlés avec des bananes et des tomates grillés sont absolument délicieux.

Nous dégustons aussi d'excellentes brochettes de bœuf. A 16 heures, repus et sur la recommandation de la patronne, nous traversons le Niger sur une pinasse et dix minutes après nous nous retrouvons de l'autre côté du fleuve, au Jacana.

C'est un camp de chasse. Le patron, Jean-Claude, un vieux crabe-tambour, nous accueille verre de pastis à la main. A cette époque de l'année, nous sommes ses seuls clients. Une énorme pailotte sur pilotis, avancée sur le fleuve fait office de restaurant. Nous sommes accoudés au bar, et entamons un apéritif qui se prolongera suffisamment tard, pour que nous décidions de diner là et aussi d'y passer la nuit. Kassim reprend une pinasse et rejoint la voiture sur l'autre berge, dans laquelle il dormira, siège en couchette.

La soirée est mémorable, Jean-Claude, le patron, est d'autant plus bavard qu'il aligne les pastis. Ses histoires de chasse sont assez surprenantes. Nous apprenons qu'il a une clientèle très aisée qui vient du monde entier.

Enfin, nous passons à table, il était temps, je commence à bégayer. Bernard aussi. Les paillettes nous attendent pour dormir, demain est un autre jour. Je suis surpris, le réveil n'est pas aussi laborieux que les libations de la veille auraient pu le laisser craindre. Une bonne douche froide et petit déjeuner au restaurant sur le Djoliba.

Kassim arrive. Jean-Claude met un 4 x 4 à notre disposition et nous allons au village des potières, à Kalabougou. Car ce sont les femmes qui travaillent, et donnent ainsi à l'économie locale ses lettres de noblesses.

Ces poteries d'un rouge carmin très spécifique sont vendues dans tout le Mali et même au delà des frontières.

Les femmes foulent la terre aux pieds et tournent les poteries par boudins de terre successifs agglomérés uniquement par le travail des mains et de l'eau.

Ensuite les hommes apportent la paille sous laquelle seront positionnées les poteries qui seront ainsi cuites non pas au four mais à ciel ouvert. La cuisson a lieu une fois par semaine et le lundi les poteries sont acheminées par pinasses tout le long du Niger.

Nous sommes accueillis par les enfants qui se battent pour devenir notre guide. Nous distribuons ce qu'ils appellent des petits "jetons" Ce sont des piécettes de 50 francs CFA.

L'un d'entre eux émerge de la mêlée. Ce sera lui notre guide. Comme hier matin, nous sommes très bien accueillis. Kassim en tant que Keïta, famille noble, est un atout dans nos pérégrinations.

La visite terminée, nous avons droit au traditionnel bakchich au chef. Nous repartons avec de très belles assiettes creuses en terre.

De retour à Sagou, nous flânon dans les avenues bordées de maisons coloniales, qui, malheureusement, sont en mauvais état, mais qui réhabilitées seraient magnifiques. Dommage que l'Etat ou les collectivités ne se penchent pas sur le problème.

Bernard, dans son délire existentiel, nous annonce qu'il va se porter acquéreur de l'une d'entre elles. Je souris, j'ai l'habitude ; déjà à Bamako il voulait acheter "Le Lido", une ancienne boîte de nuit sur la route de Kati. Ensuite, c'était une maison dans la Cité Farako. En fait, il nous fait des crises de conscience post-colonialiste et n'a pas bien compris qu'en 50 ans les choses ont bien changé.

Sur la route du retour, nous passons devant les boucheries à ciel ouvert. Des demi-quartiers de bêtes pendent à des crochets. Les mouches pullulent et les chiens assis sous ces présentoirs attendent patiemment, on ne sait quelle pitance.

Kassim m'annonce que nous devrions en prendre un peu pour le diner du soir. Je ne suis pas très

enthousiaste, mais après tout, bien lavé. En rigolant, Bernard, qui est descendu se renseigner sur le prix du kilo, m'annonce qu'il y a une promotion, le boucher fait deux kilos pour le prix d'un. Comme je m'étonne, il précise un kilo de viande, un kilo de mouches. Bon, allez pour un kilo de viande et Inch Allah. Il rapporte ce précieux butin sanguinolent dans un morceau de papier kraft. Il a été taillé à la machette sans aucun respect de la coupe et des morceaux.

Nous rentrons à Farako à la nuit tombée.

Le reste de la semaine se passe au fil de l'eau, découverte de la ville et de ses alentours. Nous retournons faire quelques bordées sur nos terrains de chasse favoris, et bientôt ce sera le retour en France. Le matin de son départ, il m'annonce qu'il reviendra, qu'il est tombé raide dingue de l'Afrique.

Le soir nous l'accompagnons à Sénou, l'avion est à 23 heures.

A bientôt Bernard, ma porte te sera toujours ouverte mon ami.

*



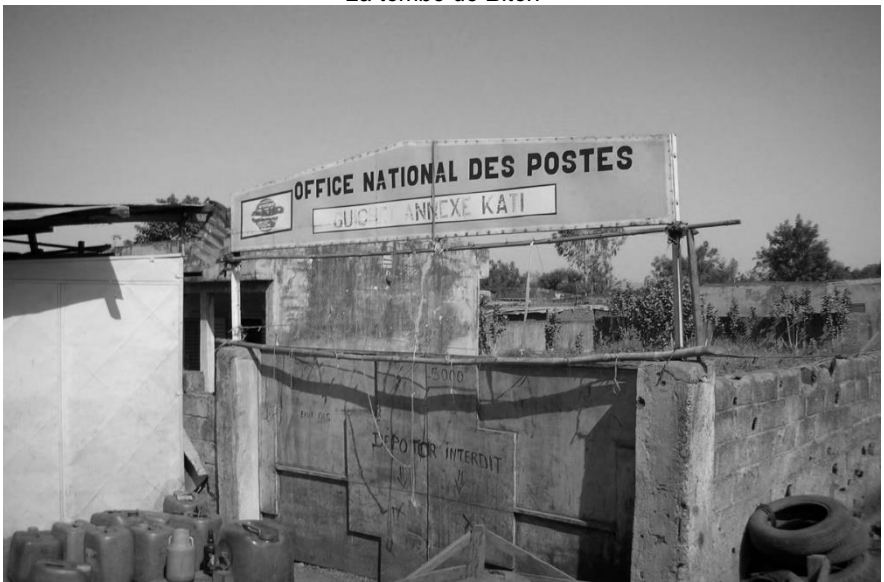
Au marché de Kati



Le cinéma en pleine air à Kati



La tombe de Biton



au marché de Kati



Le camp Jacana



Pirogue pour traverser le Djoliba



Devant les poteries



La boucherie

- Bill, Bill, écoute !

Mais qu'est-ce qu'il a à hurler comme ça Marcel, il a fait une over dose de pastis ou quoi !

- Bill écoute moi, j'ai rencontré une fille.

- Tu as rencontré une fille ! mais tu en rencontres tous les soirs.

- Oui mais celle là, c'est pas pareil, laisse-moi te raconter.

J'étais à la Terrasse avec Pierre, tu sais le directeur de la Résidence Konaté. Au bar, on buvait un petit pastaga bien mérité après la journée de boulot. A cette heure là, il n'y a pas grand monde et tout d'un coup, un lâché de "Mangalanies". Elles devaient être cinq ou six. Elles s'assoient à une table, et j'en vois une qui s'approche de Pierre et l'embrasse.

Il me la présente : Fatimata, elle a travaillé en peu pour moi en tant que femme de chambre, mais elle a démissionné pour créer son petit commerce de Bazin.

Nous discutons et j'apprends qu'elle est Guinéenne de Conakry. Qu'au décès de son papa, la belle-mère n'a pas été tendre avec elle. Qu'il règne dans son pays une instabilité politique effarante.

En effet, le pays passe allégrement de la dictature à un régime militaire et d'un régime militaire à une

fausse démocratie en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Le climat d'insécurité est absolu, l'économie est moribonde, c'est un régime de terreur. Elle a préféré fuir et s'installer au Mali.

Après le court passage chez Pierre elle a en effet créé ce négoce de Bazin.

Elle achète les meilleures pièces de coton damassé en provenance des Pays-Bas.

Elle les fait teindre avec des colorants naturels comme l'indigo, puis elle les donne à un frappeur de basin qui les enduit de gomme arabique, les tape sur un billot jusqu'à obtenir une rigidité proche du carton. Ces pièces sont ensuite données à des tailleurs qui les transforment en "boubous riches", qui seront brodés par des sénégalais passés maître dans cette discipline.

Ces boubous seront portés aussi bien par les femmes que par les hommes lors des grandes cérémonies.

ATT, le président de la République malienne, en possède une collection impressionnante.

Lorsque cette transformation est terminée, elle charge un taxi brousse et livre sur Conakry, où une cousine écoule la marchandise.

En effet, elle ne veut plus rester en Guinée et n'y séjourne que pour ses transferts.

Avec tous les frais, cela ne lui rapporte pas une fortune, mais lui permet de vivre. Pour un gros rapport, il faudrait le faire à grande échelle, et là, c'est

une autre organisation, ainsi qu'une mise de fonds importante.

- Bref Bill, nous avons pas mal discuté, j'ai trouvé cette jeune femme intéressante, courageuse, et claire dans sa tête. Ça change de toutes ces petites fofolles superficielles qui ne pensent que mode, maquillage, bijoux, et surtout comment trouver un Toubab avec carte bancaire gold pour subvenir à leurs besoins.

Nous sommes convenus de nous revoir demain. Une quinzaine de jour passent, je revois Fatimata presque tous les jours, une complicité s'est établie entre nous. Elle me plait bien cette jeune femme même si elle a 30 ans de moins que moi, surtout si a elle trente ans de moins que moi..

Nous sommes en avril et il fait une chaleur à mourir.

Mes formations se terminent et je décide de rentrer un peu en France.

Je possède un appartement à Perpignan, une voiture au garage, je vais en profiter pour voir ma maman, qui après deux AVC est en gériatrie à l'hôpital d'Aix-les-Bains. La pauvre elle a une fin de vie bien pénible, elle qui avait toujours brillé de mille feux. Je suis triste de la voir ainsi. J'ai même pensé la rapatrier à Bamako, mais les médecins m'en ont dissuadé :

Chaleur, équipements hospitaliers très anciens et médecine plus que primaire...

Soudain, il me vient une idée un peu folle. Fatimata vit avec trois copines dans une chambre non climatisée, dans un gourbi après l'ambassade de Chine sur la route de Koulikoro.

Je serai absent au moins un mois et demi. Je lui propose de garder ma maison en mon absence, non pas que je n'ai pas confiance en Kassim et Zoubida, mais une présence officielle me paraît être sécuritaire.

Je lui explique le topo, elle ne le montre pas, mais je vois que ma proposition lui va droit au cœur. Non seulement cela lui permet de quitter ses copines "folles dingues" mais de plus elle apprécie la confiance que je lui témoigne.

C'est réglé, vers 21 heures elle se joint à Kassim qui m'amène à l'aéroport. Je serai demain matin à Paris ensuite vol vers les Pyrénées Orientales.

Je débarque à l'aéroport de Senou vers 19 heures. Je suis confronté au comité d'accueil habituel, les cokxers qui proposent des hôtels pas chers, des promesses de "bonheur", des taxis "blabla", du change sous le manteau et tout ce qu'ils peuvent vendre. Il faut bien vivre.

Au loin, dans la foule, j'aperçois Kassim et Fatimata. Le plus pénible est de récupérer mes bagages et de passer la douane. Il y a toujours des passe-droits qui ne font pas la queue, ils connaissent le cousin de la tante du frère de l'oncle d'un douanier.

Crotte de caniche ! j'ai oublié mon sésame, on ne m'y reprendra pas.

Enfin, au bout d'une bonne heure j'arrive à m'extirper de la mêlée.

Nous roulons vers Farako, la saison des pluies vient de commencer, cela se sent, au sens propre du terme, je trouve qu'il se dégage des effluves différentes de celles que j'avais l'habitude de sentir à mon départ, ou bien est-ce que j'ai perdu l'olfactif africain ?

Demain, je verrai Salia. Je dois remettre en route d'autres formations dont une avec le FAFPA comme financeur. Le FAFPA est l'équivalent de nos organismes mutualisateurs de fonds dans la cadre de la formation professionnelle.

Grâce à la publicité faite par le biais de l'Ambassade de France lors de mon coup d'essai, mais aussi grâce à quelques bakchichs, j'ai acquis une notoriété qui m'a permis de me faire valider et d'obtenir un numéro d'agrément, non seulement auprès du FAFPA mais aussi auprès du ministère du travail et de la formation. J'ai bien l'impression que je me suis solidement implanté. Pas mal pour un toubab qui, il y a un an, ne connaissait personne et n'avait pas pignon sur rue.

Aujourd'hui je suis de toutes les cérémonies et lorsque Brice Hortefeux vient en visite officielle, je suis invité dans la résidence personnelle de l'Ambassadeur et lui suis présenté comme étant le français qui travaille avec la France au Mali dans le domaine de la formation.

Saperlipopette, je n'ose même plus me regarder les chevilles, elles ont dû enfler.

Mon tissu relationnel s'est considérablement étoffé et mon carnet d'adresses me permet d'obtenir la majeure partie de ce que je souhaite. Le tout étant de savoir à qui octroyer le bakchich, de l'estimer à sa juste valeur, et toutes les portes s'ouvrent, avec déférence et courtoisie.

Le lendemain je propose à Fatimata de rester définitivement à la maison. Elle est jolie, intelligente, mais pas dans le sens que nous européens donnons

à l'intelligence. Non, c'est une intelligence intuitive basée sur un sixième sens que nous ne possédons plus, une sorte de réminiscence de l'intelligence reptilienne. Cannibalisés que nous sommes par nos médias, nos aprioris judéo-chrétiens, nous avons perdu cette spontanéité qui permet aux africains d'aller à l'essentiel, sans s'embarrasser de préjugés, mais entourés de palabres qui, si on les maîtrise, sont tout de même loin d'être idiots et permettent de faire passer n'importe quelle décision. Comme on dirait en France, le tout enrobé dans du papier de soie.

Elle n'est pas démonstrative, mais je sens qu'elle est folle de joie. Cette jeune femme est gentille par essence même, et la gentillesse n'est ni la soumission, ni un renoncement, ni une démission. Et puis je n'ai plus envie de courir la "mangalanie"

Au fait, vous ai-je expliqué la raison pour laquelle je les ai surnommées des "mangalanies" ?

En Bambara, une mangalanie c'est une petite biche de la brousse.

Les miennes écument le bitume en Djakarta, des 100 centimètres cubes, bruyants, polluants, fabriqués en Corée, très abordables au niveau du prix, environ 300 000 francs CFA. Du coup la ville en est engorgée et comme les utilisateurs font des courses effrénées en slalomant entre les voitures, le tout sans casque, les accidents sont nombreux et souvent très invalidants.

Encore bien lorsqu'il n'y a pas de morts répandant leurs cervelles sur la chaussée.

Donc, les accessoires de la mangalanie, c'est non seulement la jupette, le string, le petit haut dévoilant le nombril, les talons aiguilles, le maquillage accrocheur, la coiffure à l'européenne, mais aussi le Djakarta pétaradant.

Certaines ont même inscrit leur numéro de téléphone au creux des reins, comme un tatouage. Elle est pas belle la vie !

En fait, ces gamines ont fait un pacte avec leurs corps, elles considèrent que leurs culs sont des ascenseurs sociaux.

Après, comment voulez-vous que le pauvre "toubab" ne tombe pas dans le piège.

Pour moi, terminé et comme tu le dis Bill, il faut bien faire une fin.

*

Nous voici à nouveau à Senou, nous attendons deux nouveaux amis que je me suis faits lors de mon dernier séjour à Perpignan.

Ils m'ont été présentés par Julien un ami commun. Ils sont tous les deux à la retraite et tenaient une boulangerie je ne sais où.

J'ai du avoir le malheur de leur dire qu'ils seraient les bienvenus en Afrique. Les voilà qui débarquent.

Ils doivent rester une dizaine de jours. J'ai fait débarrasser mon bureau qui a repris sa destination initiale, celle d'être une chambre. Il est vrai que cela ne m'arrange pas trop, car j'ai deux formations qui tournent. Mais bon, le Mali est grand, ils vont pouvoir se balader.

Peut-être est-ce là une erreur d'appréciation. Le lendemain avant de partir à la mine, je leur donne tous les renseignements dont ils peuvent avoir besoin pour passer un séjour agréable : Adresse de loueurs de voitures, de l'office de Tourisme HOMATHO. Je leur indique les endroits à voir, marchés etc... Je sens comme un froid.

Lorsque je rentre le soir je retrouve Jean-Charles scotché devant la TV à regarder un match de football de la coupe d'Afrique des nations.

En aparté Fatimata me fait savoir qu'ils n'ont pas bougé de la journée, lui devant la télé et elle à somnoler.

Je suis un peu surpris, mais je me dis que c'est la fatigue du voyage. Lorsque je veux regarder la TV pour avoir les infos françaises, je le vois grimacer parce que je lui coupe son match.

Et crotte de Léopard à poils durs ! je suis chez moi, j'ai tout de même bien le droit de regarder les infos devant mon petit pastaga.

Deux jours se passent. Ils n'ont toujours pas bougé, se laissent nourrir, et dès que je rentre j'ai droit à : "alors ! qu'est-ce qu'on fait ?"

Mais qu'est-ce que c'est que ces pinpins. Je leur ai dit que je les accueillerais, mais je n'ai jamais dit que j'étais l'annexe de "Voyages sans frontière" D'autant plus que j'ai du boulot et que, quand bien même le souhaiterais-je, il m'est impossible de me libérer comme ça.

Et puis, ils m'énervent avec leurs mines de chiens battus frustrés de ne pas avoir leurs gamelles.

Kadija me dit que je devrais essayer de me libérer un peu pour les balader.

Dans 48 heures j'ai l'effectif d'une formation qui part en entreprise, je vais m'arranger avec Salia et les convoyer en pays Dogons. Je suis trop bon ou trop con.

Nous quittons Farako au petit jour, car même si je sais que nous ne pourrons rallier le Pays Dogon dans la journée, compte tenu des visites sur la route, il ne faudra tout de même pas trainer. Pour le premier jour du voyage, la feuille de route est la même que celle qui avait été établie avec Bernard.

Ils ont droit à Biton Coulibaly, à la visite de Ségou, au village des potières.

Nous dormons à l'hôtel de la Terrasse qui donne sur le Niger. Ce n'est pas le grand luxe, mais les chambres sont climatisées. Heureusement, car nous n'avons cessé d'entendre Jean-Charles se plaindre de la chaleur. Pour un ancien boulanger c'est surprenant, car j'imagine qu'il devait faire chaud dans le fournil. Je décide de le surnommer « père ronchon ».

Le lendemain matin, nous filons sur Mopti surnommée la Venise du Mali. A priori ceux qui ont donné ce surnom à ce cloaque immonde n'ont jamais été à Venise.

Nous arrivons vers midi, en effet j'ai décidé que nous visiterions Djenné au retour.

Franchement ce port, à mon avis, n'a d'intérêt que par le fait qu'il est le dernier carrefour d'échanges avec le Nord Mali.

Il est stratégiquement situé au confluent du Niger et de son affluent le Banni. C'est une ville importante de 115 000 résidents ou toutes les ethnies se côtoient : les pêcheurs Bozo bien entendu, qui ravitaillent le reste du pays en capitaines, (ce succulent poisson roi du Niger), les Peuls, nomades accompagnant les troupeaux, les Songhaïs, les Bambaras, les Dogons qui sont à la porte de leur territoire, les Marakas et les Touaregs qui descendent du Nord. Tout ce petit

monde, se mélange et s'apprécie en respectant les coutumes et la culture de chacun.

Nous trainons un peu dans les rues, qui du fait des expositions de montagnes de poissons séchés au soleil, posés sur des toiles cirées à même le sol, sont d'une puanteur qui ferait reculer un vieux bouc.

Les maliens adorent ces poissons séchés. Une fois Fatimata a essayé de m'en faire goûter. J'ai pourtant mangé pas mal de choses dans ma vie : du steak de baleine au Canada, du castor, du bison et même des sauterelles grillées au Maroc, mais alors là ! ce truc infecte qui sent la vieille merde, franchement je n'ai pas pu.

Nous sommes sollicités par des vendeurs de colifichets et autres souvenirs bidons. Nous déclinons ces offres, non sans mal car ils ont des difficultés à nous situer, il est vrai qu'avec nos deux perpignanais, couleur Jacob et Delafon, en short, T-shirt et basket d'une rare discrétion, il est difficile de ne pas les prendre pour des touristes, voir même pour des baufs.

Nous quittons la Venise malienne sans regret, nous nous dirigeons vers Sévaré à une trentaine de kilomètres, porte du pays Dogon.

Nous roulons depuis une dizaine de minutes lorsque je perçois un léger flottement dans la conduite de

Kassim. Je suis surpris car c'est un chauffeur hors paire, de plus il ne boit pas une goutte d'alcool...

Je vais pour l'interroger lorsqu'il me dit :

- Patron j'ai un problème avec la direction, je ne tiens plus la voiture.

- On va s'arrêter Kassim, tu as peut-être heurté quelque chose.

Tout le monde descend, on regarde partout, en dessous, rien d'anormal.

Nous décidons de repartir. Mais là vraiment la voiture devient quasiment incontrôlable.

- Peut-on arriver jusqu'à Sévaré Kassim ?

- Je vais essayer en conduisant tout doucement.

- Vas-y mon grand et imagine que tu convois de la nitroglycérine.

Tant bien que mal nous arrivons à l'entrée de Sévaré, et par chance nous visualisons un Hôtel de brousse.

Je propose un arrêt. Nous prenons possession de nos chambres et Kassim m'informe qu'il va se mettre en quête d'un mécano.

Le temps passe et Kassim n'est toujours pas de retour, nous allons diner là.

Onze heures, je préviens la direction de mettre une chambre chauffeur à la disposition de mon ordonnance. C'est ainsi que je l'appelle, il se sent valorisé et monter d'un cran dans l'échelle sociale.

Tout le monde au lit. Demain il fera jour.

Six heures trente, je suis le premier au petit déjeuner.

Kassim, qui m'a rejoint, m'informe qu'il a fait remorquer la voiture dans la nuit et que le mécano est dessus. Il semblerait que ce soit un roulement de fusée de roue qui ait lâché, ou quelque chose comme cela.

Il pense que la voiture sera prête vers neuf heures. Quand je pense qu'en France, un chef d'atelier en blouse blanche, avec sa valise de diagnostics informatisée, imbu de sa personne, m'aurait donné un rendez-vous pour dans quinze jours, et encore dans le meilleur des cas. Vous imaginez demander à un mécano français de bosser la nuit ?

Dix heures, Kassim revient avec le 4 x 4, je passe payer le mécano. Ce n'est même pas cher, je me confond en remerciements et ajoute un billet de dix mille à la note, pour service rendu. Le type est aux anges. Dans le rétroviseur je le vois agiter la main.

Nous rallions Bandiagara ou Adama, le guide recommandé par Touré directeur de l'HOMOTHO nous attend.

Il faut savoir que les guides sont maintenant officialisés par un diplôme et qu'il ne faut pas avoir recours à ceux qui ne sont pas capables de montrer l'original de leur carte, car il circule de fausses cartes photocopiées.

Il nous précède sur son Djakarta et nous amène au camp du grand Castor, où le grand Castor en personne nous attend.

Effectivement, il est grand, très grand même, filiforme, pour ne pas dire maigre, une cinquantaine d'années, mais un bon sourire avenant.

Nous prenons possession de nos chambres et bien évidemment le boulanger n'est pas satisfait, pas de douche dans la chambre ni sanitaire. Je lui explique que c'est un camp de brousse, le Club Med c'est autre chose. Il tord le nez, je commence à avoir l'habitude. S'il continue comme ça, il va se ramasser un bourre-pif avant de rentrer à la capitale

Je sirote tranquillement mon pastis avec le grand Castor en attendant le reste de la troupe. Bien que musulman, il n'en sacrifie pas moins à la boisson marseillaise avec entrain. Il m'explique un peu les Dogons et je m'aperçois que cet ancien guide est un véritable puits de science.

Ils sont environs 300 000, arrivés entre le XIII et le XVI siècles sur ce plateau qui s'étend du Niger au Burkina-Faso. Il s'élève progressivement jusqu'à la falaise de Bandiagara qui culmine à presque 700 mètres sur une longueur de 200 kilomètres. C'est le résultat des fonds abyssins et du retrait de la mer qui occupait toute cette surface.

Le paysage est grandiose, vertigineux, arboré de baobabs, tamarins, balanzans et karités

Ils vivent paisiblement d'environ 300 villages de pisés dressés face à la plaine du Niger, au rythme des saisons, honorées par des danses rituelles.

La vie des Dogons est imprégnée de mythes venus du fond des âges. Leur Dieu Créateur est AMMA.

Ils prétendent qu'il aurait lancé des boulettes de terre dans l'espace où elles se seraient transformées en étoiles. Puis il aurait modelé deux poteries blanches, le soleil et la lune.

Toujours d'après leur mythologie, AMMA aurait alors tiré la terre d'un boudin d'argile. Huit "Nommos", des petits génies aux yeux rouges et aux corps verts seraient nés de cette argile. Ils ont donné naissance aux huit familles qui sont devenues les huit tribus du peuple Dogons.

Mais ce qui est surprenant et intéressant c'est que les Dogons affirment que les huit "Nommos" viennent de Sirius. De plus les grands prêtres savent depuis longtemps que Sirius est accompagnée d'une autre étoile, Sirius B découverte par les astronautes en 1836 et identifiée comme naine blanche en 1915. Cette étoile met 50 ans pour faire le tour de Sirius et les Dogons, qui ne connaissaient pas toutes ces données scientifiques, célèbrent depuis toujours la fête du "Sigui" pour fêter cet événement.

Pour figurer cette étoile, ils ont choisi l'objet le plus petit dont ils disposent, la variété fonio du millet, céréale qui constitue leur principale nourriture.

En langue Dogon "Po Tolo" (Sirius B) est minuscule mais très lourde.

On sait depuis 1920 que les naines blanches, des étoiles en train de mourir, bien que petites, ont une incroyable densité.

Les chefs spirituels que l'on nomme des Hogons, sont formels :

" Des créatures amphibies ont atterri sur terre il y a fort longtemps. Elles ont transmis leur savoir à quelques initiés. Ces créatures, les Nommos, sont les guides de l'Univers, les pères du genre humain"

Ce qu'il faut admettre c'est que les connaissances des Dogons en astronomie dépassent largement leurs capacités d'observation ou de calcul. Ainsi ils savaient que Jupiter a quatre satellites principaux, que Saturne a des anneaux, que la terre tourne autour du Soleil et que les étoiles sont des corps en mouvement perpétuel.

De qui les Dogons tenaient-ils ce savoir ?

Je lui pose la question mais là, pas de réponse, d'ailleurs est-ce que quelqu'un a la réponse ?

Puis, comme je m'étonne de la magnificence de son campement, il m'explique qu'il a fait le guide plus de 30 ans pour de riches clients et clientes, et qu'il y a

une dizaine d'années l'une d'entre elles, une suédoise, lui a proposé de le sponsoriser.

Je commence à comprendre pourquoi ce surnom de grand Castor lui est resté.

Il devait certainement se servir non seulement de ses connaissances mais aussi de son appendice caudal pour la plus grande satisfaction de ces dames.

Après le déjeuner Adama vient nous chercher pour notre première excursion. Dogon de père en fils depuis des générations, il connaît particulièrement bien son sujet.

Nous sommes sur le plateau, et nous apercevons des femmes qui semblent piler quelque chose.

Adama nous demande de ne pas approcher trop près, elles seraient effarouchées. Il nous explique qu'elles pilent des oignons dans des cuvettes naturelles de la roche afin, une fois pressés, d'en faire des boules de la taille d'une balle de tennis qu'elles expédieront ensuite sur tous les marchés de la région, et même de Bamako. Ce concentré d'oignons est très prisé dans la cuisine des "gastromomes" locaux. Je me souviens que nous avons vu sur le trajet une foultitude de champs d'oignons irrigués par un système de rigoles avec vannes d'arrêt. Il nous dit que c'est une partie conséquente de l'économie locale. Elles répondent très courtoisement à nos signes d'amitiés, mais pas moyen de les approcher.

En continuant sur le plateau nous tombons sur un tracé mystérieux entouré de galet. Cela ressemble un

peu à un damier, mais avec des traces. Nous apprenons que c'est le Hogon du village qui trace ce dessin dans le sable le soir à la nuit tombée et qu'il vient le lendemain pour interpréter les traces laissées par le renard dans la nuit.

Dieu de Dieu, ça me paraît aussi nébuleux que la météo en France. Bon, allons-y pour le renard. Et qu'est-ce qu'il dit le renard?

Adama nous répond qu'il n'en sait rien et que seul le Hogon est capable de répondre.

Nous arrivons maintenant devant des grottes, et nous faisons halte sous un abri sous roche naturelle. Pause eau fraîche, il était temps, on pourrait se déshydrater rapidement avec ce 40° sous abri.

Adama nous prévient que nous allons descendre par une faille naturelle, empierrée sur une longueur d'environ un kilomètre et demi de façon à aller visiter un village Dogon.

Il est en tête, je le suis, puis les perpignanais et Fatimata avec Kassim en arrière garde.

Nous attaquons les premiers mètres entre deux parois rocheuses écartées l'une de l'autre d'environ deux mètres. C'est très pentu et les pierres plates ont tendance à rouler sous les pieds, mais c'est faisable. Heureusement, nous sommes bien chaussés.

Seulement voilà, au bout de deux ou trois cent mètres, cela se corse, nous sortons du goulet et

maintenant nous n'avons plus le rocher que sur notre gauche.

A droite le vide qui donne sur la plaine du Niger, magnifique, féérique, mais casse gueule, d'autant plus que c'est de plus en plus pentu et qu'il n'y a rien pour se rattraper en cas de glissade.

Il s'agit de faire plus que très attention. Cela me paraît tellement dangereux que je m'inquiète des accidents auprès d'Adama. Il me répond que d'habitude il n'emmène pas les touristes sur ce sentier, mais que Touré lui a demandé de nous montrer quelque chose d'inhabituel.

Il est complètement con, ce Touré, à mon retour je vais aller le voir.

C'est à des situations comme celles-ci que l'on s'aperçoit que l'on n'a rien de commun avec les bouquetins.

Ça fait une heure que nous frôlons la catastrophe, quand enfin notre guide nous annonce que dans dix minutes nous arrivons. C'est pas trop tôt, je n'ai plus un poil de sec.

Il m'explique que les gens du village où nous allons le font parfois deux fois par jour et sans problème. Grand bien leur fasse !! Je suis très content pour eux. Enfin, nous débouchons sur le village. Des enfants nous attendent en piaillant et caquetant comme des poules. Tu parles, ils les ont vus arriver de loin les

Toubabous. Ils ne doivent pas en voir souvent. Nous distribuons quelques piécettes qui déclenchent un concert de cris et de chants mêlés que ne renierait pas un groupe musical de Rapp de jeunes du 93. Hard, very hard.

Le Dougoutiki nous attend et comme c'est la tradition, c'est son épouse qui nous conduit à travers le village. Comme Jean-Charles n'en loupe jamais une, il décrète vouloir absolument acheter une porte de bois sculptée de grenier Dogon. Le guide lui explique que cela ne se fait pas, que c'est un peu comme si en France un touriste voulait repartir avec la porte de sa cave. Je vous dis qu'il va l'avoir son bourre-pif.

Au bout d'une heure de palabres interminables avec les femmes du village, mais où sont les hommes ? Adama nous signale que c'est l'heure du retour.

Nous nous répançons en remerciements, accompagnés des traditionnels billets de mille.

Et là ! Stupéfaction, Adama nous informe qu'il faut revenir par le même chemin que celui que nous avons pris à l'aller.

Je rouspète un peu et lui demande s'il n'y avait pas une autre solution, il me répond que si, mais qu'il aurait fallu laisser Kassim à Bandiagara et qu'il serait venu nous chercher en voiture par la route au village suivant à environ 10 kilomètres d'ici.

- Mais mon petit Adama, tu aurais pu nous laisser le choix dans l'option au moment du départ !

Ça y est il boude.

Cette fois Kassim prend la tête suivi par Fatimata, le guide, les perpignanais et votre serviteur qui ferme la marche.

Bizarrement, je trouve que la montée est moins pénible que la descente pendant laquelle, les jambes demi-fléchies, il fallait tout le temps se freiner et se retenir en sollicitant les cuisses. La seule qui a l'air de souffrir, c'est Fatimata qui est tour à tour tirée par Kassim ou poussée par Adama. Les perpignanais s'en tirent bien. Du coup j'annule l'option bourre-pif.

Enfin nous débouchons à nouveau sur le plateau. La nuit ne va tarder à tomber ? Nous rentrons en rencontrant au loin des femmes qui portent de lourdes jarres d'eau sur la tête. Elles se découpent en contre jour sur la ligne d'horizon. Lorsqu'elles nous aperçoivent elles nous font des signes de la main auxquels nous répondons avec enthousiasme.

Arrivés au campement chacun se précipite sous la douche froide et réparatrice.

Nous nous retrouvons au bar. Pastis et encore pastis. Le grand Castor n'en revient pas que nous ayons pratiqué la faille. Il nous en témoigne une certaine considération. Nous ne sommes plus des touristes ordinaires. J'ai l'impression que sans nous en rendre compte, nous avons vécu une sorte d'initiation.

Allez dernier pastis, brochettes de bœufs, riz sauce arachide et dodo.

Le lendemain matin, nous comptons nos cour-batures et annonçons tout de go à Adama que nous refusons de vivre une autre journée comme la précédente.

Nous resterons à Bandiagara décrète-t-il. Ouf !

Nous visitons cette bourgade de fond en comble.

Nous avons droit au Punulu, mais que nous ne voyons que l'extérieur, car il nous est interdit d'y entrer. En effet cette case circulaire, un peu à l'extérieur du village, abrite temporairement les femmes pendant leurs règles, car elles sont considérées comme impures pendant cette période et ne doivent adresser la parole à personne. A la fin de leur séjour dans le Punulu, elles se purifient le corps avec de l'huile de l'arbre "sa" qui répand la fécondité.

Nous voyons aussi la case à palabres des hommes. Elle se compose de six colonnes de roches naturelles dressées vers le ciel et sur lesquelles reposent des fagots de bois accolés en guise de toit. Le toit est très bas de façon à ce qu'un homme en colère ne puisse pas se lever, ce qui est très malin pour éviter les disputes.

Enfin, nous arrivons à la place où se tient la maison du Hogon, le prêtre du Lebé, ancêtre mythique qui incarne les forces vitales et est représenté par un serpent.

Sa maison, sacrée, est facilement reconnaissable avec des colonnes qui toutes ont une signification.

A sa désignation par les sages du village le Hogon est déshabillé, lavé, rasé. Une cérémonie de funérailles enterre sa vie passée. Il revêt les vêtements noirs de Hogon et entre dans une autre vie faite de chasteté. Nul ne peut le toucher.

Après palabres avec Adama, j'ai le privilège inouï de pouvoir franchir la barrière qui entoure la superbe chaise en plastic sur laquelle il trône. J'ai même le droit de l'approcher pour une photo.

Il est d'une puanteur repoussante, et Adama m'explique qu'il ne se lave plus mais que le Lebé, le fameux serpent, vient le laver la nuit. Et bien je ne le félicite pas le Lebé, il fait très mal son boulot. Quelle horreur, j'ai l'impression d'être assis sur une décharge municipale, c'est certainement moins pire.

On ne traîne pas, je baille quelques billets de mille au serviteur du Hogon et on s'éloigne rapidement de ce cloaque.

Chaque village a son Hogon qui est parfois aussi le Dougoutiki, c'est-à-dire le chef du village. Il perpétue

la tradition animiste, mais au dessus de chaque Hogon, il y a le Grand Hogon, chef spirituel de tous les Dogons. Il est élu par les anciens de la tribue d'Arou. Il est ainsi au sommet de la pyramide des autres Hogons

L'animisme est une croyance en une âme, une forme vitale animant les êtres humains liés par la pratique sociale. Cette croyance est portée par la tradition orale, elle s'applique aussi aux animaux et aux objets. Pour les anciens l'existence ne commence pas avec la naissance physique.

La naissance est le résultat d'un processus qui implique que l'humain qui naît existe déjà dans le plan divin et spirituel. La naissance est donc perçue comme l'incarnation physique d'un être qui existait déjà sous la forme spirituelle dans le monde spirituel.

Le monde dans lequel ils sont n'est pas le seul monde qui existe, il existe aussi le monde spirituel divin avec le créateur, les ancêtres, les esprits. Ces mondes physiques et spirituels sont liés, connectés par des lois et des principes qui les unissent pour ne former qu'un seul monde dans lequel le physique et le spirituel sont liés.

L'initiation c'est l'ensemble des épreuves par lesquelles l'humain qui est, par les ancêtres, un être divin, un Dieu incarné, se forme, suit le cycle de la vie

et rejoindra la condition divine qu'il avait auprès du Créateur avant son incarnation dans le monde où nous sommes.

Cela suppose que l'humain doit se connaître lui même profondément, afin d'évaluer son potentiel divin.

Pour ce faire il doit subir une formation tout au long de sa vie au moyen des épreuves qui sont des initiations. Nous le voyons, il n'y a pas une initiation mais des initiations.

Il y a l'initiation à la naissance, les cérémonies que l'on fait à l'enfant lorsqu'il est bébé. Les initiations à la vie sociale, les initiations à la puberté et à la sexualité, les initiations à l'âge adulte, les initiations lorsqu'on devient âgé etc.

La mort est une initiation. Les rites pratiqués dans les cérémonies de funérailles sont des rites initiatiques qui permettent au défunt de traverser la mort et d'accéder à la vie éternelle dans l'au delà.

Le jugement divin est une initiation. L'initiation s'achèvera lorsque la personne après la mort affrontera le jugement divin afin de devenir juste et Saint dans l'au-delà. Il deviendra un ancêtre pour ceux qui restent dans le monde physique.

L'initiation commence donc dès la naissance et se poursuit même dans l'au-delà. Par l'initiation l'être humain avance et rejoint de manière graduelle la condition divine totale. Donc, à la mort, l'âme se

sépare du corps et garde sa personnalité pour une nouvelle existence, ce sont les "mânes" des ancêtres.

Ce pays Dogon est fascinant. Je crois que pour le comprendre vraiment, il faudrait y rester au moins un bon mois et encore aurions d'autres choses à découvrir.

Nous rentrons au campement et bien entendu nous sacrifions à l'apéro du soir avec le Grand Castor qui nous attend de pied ferme. Je crois qu'il nous a adopté, enfin moi, c'est certain.

Neuf heures, départ pour le retour. Je promets à Adama et au Grand Castor que je reviendrai. Nous échangeons nos numéros de téléphones.

Plus tard, J'ai tenu parole.

Nous n'avions pas visité Djenné à l'aller et c'est donc maintenant que nous allons le faire. D'autant que ce n'est pas très loin, environ 130 kilomètres de Mopti. Djenné se situe sur une île entre deux bras du Baní l'affluent du Niger.

Nous devons prendre un bac, mais nous laissons Kassim et la voiture sur la berge.

Djenné, qui signifie le génie des eaux en langue Bozo, est une ville de moyenne importance environ 15 000

habitants, surtout connue pour sa mosquée classée au patrimoine mondiale de l'UNESCO. En effet, c'est la plus grande mosquée du monde en Banco. Elle peut accueillir plus de 1 000 fidèles et mesure 75 mètres sur chaque côté, plus de 20 mètres de haut avec des murs de 20 à 40 centimètres d'épaisseur. Son toit repose sur 90 piliers en bois et ses murs sont traversés de branches de palme afin d'absorber les fissures qui proviennent des différences de températures et d'hygrométrie.

Vers 1260, Kombokoro, roi de Djenné, se convertit à l'Islam. Il détruit son palais et fait construire une grande mosquée à sa place. En 1819, Djenné est annexée à l'Empire de Macina et Sékou Amadou fait détruire cette mosquée pour en construire une autre. En 1906, le Gouverneur Colonial français, William Ponty, accepte, à la demande du marabout Almanay Sonfo, de reconstruire à l'identique l'ancienne mosquée du roi Kombokoro.

Elle est donc reconstruite en Banco traditionnel, dit Djenné-Ferey. Ce sont des boules ou des cylindres de terre crue séchée (adobe) qui sont ensuite liées par de la terre crue mouillée (boue). Tous les ans les habitants de Djenné se réunissent pour recrépir la Mosquée qui a évidemment souffert des intempéries.

Une deuxième fabrication de Banco est de plus en plus utilisée, car elle nécessite moins d'entretien.

C'est ce qu'on appelle le "Toubabou-Ferey", car ce procédé a été introduit par les européens. On mélange de la terre crue avec de la balle de riz ou de la paille, comme le faisait les égyptiens, et on laisse fermenter un bon mois au soleil.

La terre devient dure, épaisse et résistante à la pluie, ensuite on façonne les briques dans des gabarits et on les laisse sécher au soleil pour construire des maisons qui offrent l'avantage d'être toujours fraîches.

Il en reste environ 2000 à Djenné. Nous déambulons à travers les rues de sable au milieu de ces maisons. Certains habitants nous saluent. En Afrique et particulièrement au Mali, la politesse est spontanée. Quand je pense qu'en France on ne regarde même pas son voisin de palier dans l'ascenseur.

Vers midi nous quittons Djenné. Kassim nous attend sur l'autre rive, il n'est pas le seul. Des vendeuses à la "banabana" nous harcèlent pour nous vendre des colliers et autres colifichets. Je laisse Fatimata négocier et ma foi elle s'en tire bien, elle a obtenu quelques très beaux colliers à des prix dérisoires entre 2 et 3 euros pièce. Je pense qu'ils en vaudraient 20 ou 30 de plus en France.

Je les appelle des "banabana" car à Dakar au Sénégal, on est constamment poursuivi par des

vendeurs à la sauvette qui vendent de fausses Ray-Ban, de faux Mont Blanc et autres fausses Rolex en interpellant les touristes avec des "Bouana Bouana" que j'ai contracté en "Banabana"

Nous déjeunons rapidement à San dans un campement où Salia a placé deux stagiaires en entreprises. Ils me reconnaissent et sont aux petits soins. Le directeur nous offre l'apéritif et nous sert même du beaujolais à table, insigne faveur.

Nous repartons rapidement car il nous reste quelques 600 kilomètres avant de rejoindre Bamako, et avec les routes, même goudronnées, les moyennes horaires doivent être revues à la baisse.

Le lendemain je reprends mes activités à l'école, le soir nos perpignanais doivent reprendre l'avion.

J'ai lâchement prétexté une réunion à l'Ambassade pour ne pas faire partie du comité de départ, cette corvée revient de fait à Fatimata et Kassim.

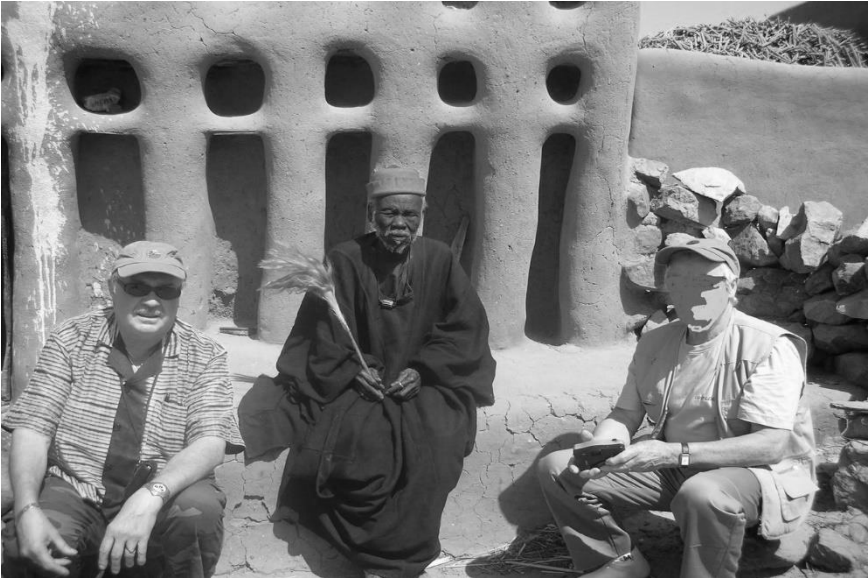
Allez Tchao la boulange, bon retour dans ton monde étriqué de retraités nombrilistes, de petits vieux passionnés de pétanques, de lotos de province, de rami du samedi soir, de jardinage, de petits enfants merdeux et boutonneux.

Nous n'avons pas grand chose en commun, je te rends à ton antichambre de la mort.

*



Adama et le Grand Castor



Avec le Hogon



La case à Palabre



Grenier Dogon



Trekking vers le village Dogon



Village Dogon

La reprise se fait sur les chapeaux de roues. Les affaires marchent super bien, d'autant plus que j'ai développé une activité d'audit en entreprise, dont je m'occupe personnellement et que je facture au prix fort, compte tenu du manque d'expert dans ce domaine.

En ce moment je suis sur le Laïco, ex Sofitel repris par la famille Kadafi et dirigé par un jeune manager qui a fait ses études au Maroc, et applique des principes de gestion autocratique qui ne sont pas en adéquation avec l'état d'esprit des maliens.

Il n'a pas pris en compte le système de "cousinage" qui, au Mali, préside à toute relation humaine.

Je vous le rappelle, et j'insiste, ce système de "cousinage" semble assez similaire à celui des castes en Inde. Il existe une hiérarchie des familles qui se détecte par l'utilisation de leurs noms.

Si un plongeur est d'une famille ancestralement supérieure à celle du chef de service, il faut savoir que le plongeur du restaurant pourra très bien mettre en doute l'autorité de son chef de service, sans que celui-ci ne puisse l'imposer.

Un autre exemple : Un accrochage en voiture, les antagonistes vont s'étriper, c'est certain, ils vont en venir aux mains, et tout d'un coup les voilà qui se congratulent et se tapent sur les épaules avec des cris de joie. Ils ont découvert que par cousinage ils étaient proches. La paix est faite.

Chaque famille a son rang. D'abord, les familles nobles comme les Keïta, les Coulibaly, puis les familles de "métiers" comme les Fané qui étaient des forgerons, et enfin les familles du peuple, pour ne pas dire d'esclaves.

Un Toubab qui veut s'implanter doit parfaitement connaître ces finesses s'il veut s'intégrer. D'autant que l'humour malien est inexistant et qu'ils sont particulièrement susceptibles, certainement une réminiscence de l'époque coloniale.

En tout état de cause j'ai au moins deux semaines de travail. Je dois avoir des entretiens individuels, mais aussi de groupe de parole avec les chefs de services et aussi avec le reste de tout le personnel qui se monte à quelques 120 personnes

Cela ne va pas être facile d'annoncer à Karim, le Directeur, que le principal problème, c'est lui.

Mais, après tout, bien enveloppé dans du papier de soie...

J'ai eu la sagesse de scinder ma facture en trois : 30% à la commande, 50 % à mi-parcours et 20 % à la restitution.

Cela fait maintenant quelques mois que je vis avec Fatimata et un soir, à son sujet, mon ami Bill m'interpelle :

- Tu sais Marcel, elle n'est pas heureuse la petite.
- Comment pas heureuse, elle a tout ce qui lui faut, le gîte, le couvert, l'argent de poche, que puis-je de plus. On s'entend bien.
- Vois-tu Marcel le problème est là, vous vous entendez bien, mais elle a besoin de reconnaissance, d'être reconnue.
- Explique-moi Bill, là, je ne pige pas, c'est quoi être reconnu, pour elle ?

- Facile, Marcel, lorsque vous êtes ensemble, elle est la petite copine exotique du Toubab qui est en train de réussir au Mali, mais elle n'a aucune reconnaissance sociale personnelle.

- Et alors, Bill tu as la solution ?

- Et mon Marcel, épouse-là. T'as dépassé les 60 ans et il faudra bien que tu fasses une fin. Si tu ne veux pas finir seul comme un pestiféré.

Ici ça va, tu es reconnu socialement, mais si tu retournes un jour en France, tu seras quoi ? tu seras qui ?

La curiosité que l'on exhibe une première fois dans les réunions de copains pour qu'il raconte, mais qu'on ne réinvite plus, parce que les femmes l'ont regardé avec envie, envie de sa vie d'aventurier qui les aurait changées de leurs vies d'épouses de fonctionnaires ventripotents.

Tu finiras seul dans ton 70 m² à Perpignan. N'oublie pas que tu n'es pas Catalan, alors pour l'intégration, bonjour !

On n'invite plus les célibataires, par contre avec une épouse, c'est différent, ça fait moins peur.

- Ecoute Bill, deux choses, d'abord même célibataire je ne suis pas prêt à draguer la gente féminine du troisième âge, avec ses fesses en gouttes d'huile, et ses seins en gants de toilettes ou en oreilles de cocker.

Ensuite, tu connais ma vie ; au niveau des mariages, ça a toujours été un fiasco. Tu comprendras que je n'ai pas particulièrement envie de remettre le couvert.

- Marcel, c'est ta vie, mais réfléchis tout de même à notre conversation.

Il commence à m'emmerder ce matelas de merde. Ce moralisateur de supermarché, avec ses idées à la con. Qui lui a donné la parole à cet objet dont la vocation première était d'abord d'être inanimé ?

Du coup je n'en dors pas de la nuit.

Au matin ma décision est prise. D'abord l'essai, ce sera le PACS et si l'essai est concluant la transformation, effectivement le mariage, mais plus tard.

Le soir même j'en parle à Fatimata, je l'a sens heureuse mais aussi frustrée. Je lui explique les subtilités du PACS, en lui faisant miroiter que le mariage civile se fera après, en France, ce qui l'aidera ensuite à obtenir la nationalité française.

Là, je marque un point, un point énorme, elle est prête à tout accepter. L'ascenseur social est en route.

Elle se projette déjà dans le futur. Elle serait la seule de sa famille à obtenir la nationalité française, bâton de Maréchal s'il en est.

J'en suis sur, elle imagine déjà la tronche de sa belle-mère, de ses demi-tantes, des cousines, des nièces et de toutes les autres jalouses patentées de sa famille qui l'ont rejetée et mal traitée au décès de son papa. Fatimata la française, Fatimata avec une carte d'identité et un passeport français, quelle revanche !

Allez ma belle, Bill m'a convaincu, les dès en sont jetés.

Mardi, 11 h 30. Nous sommes dans le Bureau du Consul de France. Je le connais bien, il est charmant et paraît heureux de célébrer cette cérémonie.

Enfin, cérémonie est un bien grand mot. En réalité c'est plus un protocole d'accord qu'autre chose, ça dure un peu plus de dix minutes. Nous passons dans le petit salon qui jouxte son bureau, il fait servir du champagne et quelques amuses-bouche. Nous avons notre certificat de PACS.

Fatimata malgré son désenchantement, comprend que c'est tout de même une première porte d'ouverte. En tant que femme je suis certain qu'elle a déjà mis en place une stratégie à moyen terme, et je l'accepte. Il y a longtemps que j'ai compris qu'une femme doit

coucher pour réussir, mais qu'un homme doit réussir pour coucher.

*

Depuis quelques mois tout est calme. Bernard est revenu passer une semaine. Il a loué un 4 x 4 et s'est octroyé les services d'un chauffeur, nous le voyons peu, mais Il est toujours accro de l'Afrique et de ses rêves africains.

En début décembre Fatimata me convainc d'aller à Conakry pour faire connaissance de sa famille et pour un mariage religieux. J'y avais déjà pensé et j'étais certain qu'elle en viendrait là. C'est une tradition dans les familles africaines, on ne vit pas en couple si l'on n'est pas marié religieusement. Pour eux c'est plus important que le mariage civil.

Et pour moi cela n'a que très peu de valeur, moins en tout cas que le PACS. Et puis cela me permettra de connaître la Guinée.

Je me suis renseigné, il paraît que c'est un pays magnifique, mais dans un tel état qu'il apparaît en 167^{ème} position en terme de PIB, la moyenne d'âge n'excède pas 50 ans et un enfant sur cinq meure avant 6 ans.

Sur le papier, ils sont beaucoup plus riches que le Mali. Ils sont les premiers producteurs de bauxite au monde avec les deux tiers de la production ; ils ont aussi de l'or, des diamants, du fer, de l'uranium, du phosphate, du manganèse ainsi que près de 600 kilomètres de côtes sur l'Océan Atlantique.

Leurs frontières avec la Guinée-Bissau, le Sénégal, le Mali, la Côte d'Ivoire, le Libéria, la Sierra Léone, devraient leur permettre des échanges commerciaux de qualité.

Les quatre grandes régions sont très différentes les unes des autres : la région maritime, la moyenne Guinée montagneuse avec le massif du Fouta Djallon et le mont Loura qui culmine à 1530 mètres, la Haute Guinée au Nord, région de savane et enfin la Guinée du Sud, dite Guinée forestière, offrent une diversité de ressources non négligeable.

Les fleuves Niger, Sénégal, Gambie et leurs nombreux affluents prennent leurs sources en Guinée. Ce qui a valu à la Guinée le surnom de '*Château d'eau*' de l'Afrique de l'Ouest.

La saison des pluies va de mai à d'octobre, pour ensuite être suivie d'une saison dite sèche. On y cultive le riz, le mil, le manioc, le palmier à huile. Alors ! qu'est-ce qui fait que ce pays paradisiaque est un enfer ?

La guinée faisait partie de l'AOF (Afrique Occidentale Française) depuis 1901.

En 1958, elle est le seul pays de l'AOF à rejeter, par référendum, la proposition du Général De Gaulle concernant l'intégration des colonies AOF au sein d'une communauté politique et économique avec la France, ce que l'on appellera la France-Afrique.

Elle subit d'une part, un embargo de fait, étant complètement isolée des autres pays d'Afrique de l'Ouest et, d'autre part, sombre dans l'obscurantisme social et commercial, ainsi que dans un régime de terreur avec l'avènement de Sékou Touré, dictateur rétrograde.

Les écoles n'enseignent plus en français mais en Soussou, les administrations pratiquent à outrance le premier sport national en Afrique, avant même le football, c'est à dire la corruption. L'armée est reine.

L'opposition est systématiquement réprimée dans le sang, l'emprisonnement, la torture, et la mort.

Le peuple a faim. Les infrastructures, laissées par les français, ne sont plus entretenues et tombent en

ruine, et ce, malgré les richesses dont dispose ce pays.

Plus d'électricité, plus d'eau courante, plus de chemin de fer, plus de routes praticables, plus d'hôpitaux ni de système de santé, plus d'écoles. Les intellectuels disparaissent, la presse écrite, parlée et visuelle est complètement muselée. C'est le principe de base de toute dictature, inféoder le peuple par l'ignorance. Ces pauvres gens vivent dans la terreur.

Au décès de Sékou Touré en 1984, Lassana Conté offre un espoir, mais il sera de courte durée. Le despotisme appelle le despotisme et le chantier est énorme, d'autant que les relations internationales ne sont pas rétablies. La Guinée est complètement isolée et ne peut entrer dans le système de monnaie commune aux autres pays de l'Afrique de l'Ouest, le Franc CFA. Elle conserve son franc guinéen qui n'a aucune valeur et ne permet pas les échanges.

Nous sommes en 2007 et l'armée vient de réprimer les grèves générales dans le sang. On parle de 180 morts, mais ce ne sont que les chiffres officiels. La mer a rejeté des cadavres pendant plusieurs jours. Est-ce vraiment le bon moment de partir ? Fatimata a beau me répéter qu'elle est guinéenne et que nous ne risquons rien, quoique n'étant pas trouillard, j'ai tout de même une certaine appréhension.

Nous décidons d'emmener avec nous notre mécano, Raffa. Il est tout content d'aller à notre mariage et emporte avec lui une trousse d'outils de première nécessité. On ne sait jamais en cas d'avarie.

A 11 heures la voiture est prête, il est convenu que nous nous relaierons au volant. La première partie se passe sans problème. La route est goudronnée et en assez bon état. Nous atteignons la frontière vers 13 heures.

Je me suis bricolé un ordre de mission bleu blanc rouge. Que n'arrive-t-on à faire maintenant grâce à l'informatique. Grosse impression.

Nous passons les deux, Malienne et Guinéenne en moins d'une heure, sans même avoir été fouillés. Un record.

Nous sommes maintenant sur le RN1 en direction de Kankan, et c'est là que je constate que nous avons une idée de ce qu'est une route nationale totalement différente suivant que l'on soit français ou guinéen. Celle-ci est certes goudronnée, ou l'a été, mais elle est constellée d'énormes trous, en fait de véritables fondrières, que Kassim évite en zigzagant avec une certaine dextérité. Par contre notre vitesse ne dépasse pas le 40, 50 dans le meilleur des cas.

Nous ne serons jamais ce soir à Conakry.

Nous arrivons péniblement à Kourassa, je propose une halte ravitaillement.

Nous nous arrêtons dans une rôtisserie de bord de route à ciel ouvert. Ils ont un four façon tandoori et cuisent des morceaux de je ne sais quel animal avec force fumée. La seule chose que je sais c'est que ce n'est pas du cochon, ils sont presque tous musulmans. Les Chrétiens sont en zone forestière. Raffa et Kassim ont l'air de trouver ça à leur goût. Fatimata a refusé d'en manger prétextant qu'elle n'avait pas faim. Ça aurait dû m'alerter. J'y goûte, j'ai d'abord cru que c'était de la merde et à la deuxième bouchée, j'ai regretté que ce n'en soit pas. C'est immangeable, enfin pour un toubab. Mais comment font-ils mes deux lascars, ils doivent avoir un secret, je les observe du coin de l'œil, ils se purlèchent les babines. Moi, je rends les armes, j'abandonne. Nous achetons de l'eau fraîche, et nous reprenons notre slalom automobile.

Vers 17 heures la nuit commence à tomber et nous n'avons même pas atteint Dabola. Je décide de ne pas relayer au volant, la route est trop dangereuse, mes deux pinpins ont l'habitude, pas moi.

Nous nous trainons lamentablement lorsque Kassim m'annonce que nous allons manquer de gaz oil.

Il est 19 heures et nous n'avons pas vu de station depuis des kilomètres.

Fatimata m'informe que de toute façon, par mesure de sécurité, les stations ferment vers 18 heures. Et ben nous voilà bien, en rade au milieu de nul part, car

mon Kassim, pour un problème de place, a préféré privilégier les roues de rechange au détriment des bidons de carburant. C'est un choix, mais en ce moment il ne me paraît pas très judicieux. J'implore Allah, Mohamed, Jésus-Christ et tous les autres vendeurs d'espoir, qu'ils nous exaucent et fassent que surgisse de terre une station service ouverte.

Ils ont dû nous entendre car au détour d'un virage dans le lointain il semblerait que cela en soit une.

Crotte de caniche, elle est fermée. Qu'à cela ne tienne nous tambourinons à la porte. Un grand échelas apparaît, les yeux chassieux, un vieux fusil de chasse à la main.

Fatimata lui explique la situation en peul. Il a l'air d'avoir pitié et accepte de nous faire le plein. Elle m'annonce le montant de la facture, j'ai un coup au cœur, c'est du caviar qui coule de ses pompes. Fatimata me rassure c'est en francs guinéens.

- Mais, j'en ai pas des francs guinéens ma chérie !

Le type accepte de prendre du CFA, mais à un taux de change exorbitant. Je n'ai pas le choix. Il a gagné sa journée le bougre.

Pour le retour je le saurai, avoir toujours du franc guinéen et se ravitailler à chaque fois que l'on croise une station ouverte de façon à avoir tout le temps le plein ou presque.

Nous venons de passer Mamou et nous dirigeons vers Kindia, je ne sais même pas quelle heure il est, tout le monde est crevé et somnole dans la voiture, sauf Kassim qui est au volant.

Il annonce un barrage de militaires à environ 500 mètres. Raffa et Fatimata nous disent de faire attention, il y a beaucoup de coupeurs de routes la nuit. Ils arrêtent les véhicules, ils détroussent les passagers, violent les femmes, volent les 4 x 4, et parfois pire.

Nous sommes sur nos gardes, je décide que nous ne descendrons du véhicule sous aucun prétexte et dis à Kassim de laisser tourner le moteur à l'arrêt.

Ils sont sept ou huit avec des uniformes et des armes dépareillées. J'exhibe mon sésame qui ne leur fait ni chaud ni froid. A l'arrière Fatimata s'explique avec eux en soussou. Elle me dit que ça se présente mal, qu'ils veulent qu'on descende. Je sens que la situation n'est pas claire. Un des énergumènes tente d'ouvrir une porte arrière. Heureusement j'avais eu le réflexe de verrouiller de l'intérieur. Je donne un léger coup de coude dans les côtes à Kassim. Il comprend et enfonce l'accélérateur au maximum. La boîte automatique répond et les huit cylindres arrachent le Toyota en un centième de seconde. Les gars n'ont pas le temps de réagir, celui qui était accroché à la porte arrière vient de prendre une méga gamelle.

Un coup d'œil dans le retro, ils s'agitent comme des beaux diables, il y en a même deux qui tirent dans notre direction, mais nous sommes déjà hors de portée de leurs vieilles pétoires.

Ouf ! J'ai l'impression qu'on a eu chaud aux fesses. Chacun se remet de ses émotions.

Domage que nous n'ayons pas le temps et que nous n'ayons pas fait cette route dans la journée, car les paysages ont l'air magnifiques, nous sommes loin des zones désertiques du Nord Mali.

Vers 2 heures du matin, nous constatons qu'il fait presque froid.

Enfin nous arrivons à Mamou. Ensuite ce sera Kindia, Coyah et enfin Conakry.

Nous nous languissons tous d'une douche, d'un petit déjeuner et d'un peu de repos.

Vers 6 heures nous entrons dans Conakry, voilà 19 heures que nous sommes partis, et ce pour faire 950 kilomètres ce qui nous vaut une moyenne royale de 50 kilomètres heure. Vive les autoroutes européennes.

Fatimata nous dirige dans Conakry qui s'éveille. De ce fait nous évitons le gros des embouteillages. Nous allons chez une de ses cousines, Aïcha, chez qui nous serons hébergés.

Nous voici enfin arrivés. La seule chose dont j'ai besoin, mais alors un besoin impérieux c'est d'une douche. Je laisse les garçons décharger la voiture et Fatimata en grande conversation avec cette cousine qui commercialisait son bazar, et qu'elle n'a pas vue depuis 2 ans.

Pas d'eau chaude, tant pis, de toute façon de Novembre à Avril nous sommes en saison chaude, et pour être chaude, elle est chaude, alors l'eau froide c'est plutôt agréable.

Je suis tout moussu et attaque le rinçage, lorsque tout d'un coup plus d'eau.

J'alerte la troupe car je pense que c'est une arrivée qui a malencontreusement été coupée. Que nenni ! Fatimata m'explique que hors les quartiers résidentiels où se trouvent les ambassades, les facultés, et autres hôtels particuliers réservés aux riches toubabs et autres ministres, tout Conakry subit la loi du délestage. Ce qui veut dire que nonobstant le fait que la Guinée soit très arrosée et possède de nombreux cours d'eau, depuis le départ des français ils n'ont absolument pas développé les systèmes d'adduction d'eau.

De plus, ils n'ont pas entretenu les centrales électriques existantes, n'en ont pas construit de nouvelle et la population supportent les mêmes délestages au niveau de l'électricité. Ce qui veut dire

que certains quartiers ont de l'eau pendant trois jours et qu'ensuite c'est le quartier suivant, idem pour l'électricité. C'est gai ! Et qu'est-ce que je fais moi tout savonneux ? Dois-je attendre deux ou trois jours que l'eau revienne ?

Fatimata m'explique le principe de la douche africaine. Elle arrive avec deux grands sceaux d'eau claire, et débrouille-toi mon bonhomme. Oh ! Je sens que je vais me plaire dans ce pays. Vite un hôtel civilisé.

Les ablutions et autres civilités terminées, nous devons aller rencontrer la belle mère, ainsi que le reste de la famille. Ils vivent tous dans une concession à Dixim II ; C'est justement un quartier résidentiel non loin de Taouyah fréquenté par les expatriés, c'est aussi le quartier des restaurants, discothèques et autres bars de nuit.

Nous nous présentons devant un énorme portail gris. Immédiatement deux gamins se lèvent de leur chaise, nous ouvrent le portique en grand et nous dirigent vers un auvent de tôle protecteur de chaleur pour les voitures.

Nous entrons dans une grande maison brute de béton où dans l'entrée la "marâtre" nous attend.

Marâtre est le terme ancien utilisé pour désigner ce que nous appelons maintenant les belles-mères. Cette femme de taille moyenne, bien mise de sa personne, se tient raide comme la justice, sans un sourire et me regarde à peine. Quelques salutations d'usage et elle va s'enfermer avec Fatimata.

Oh mais si je ne te plais pas ma bonne vieille, c'est pareil, je ne vais pas venir te manger dans la main, d'ailleurs j'ai l'impression que nous avons le même âge et je ne suis pas décidé à prêter allégeance.

Au bout d'une vingtaine de minutes Fatimata réapparaît seule. Elle m'annonce que la belle-mère est vexée car nous ne séjournons pas chez elle, mais chez la lointaine cousine. J'aime mieux cela mais je fais tout de même remarquer que ce n'est pas de mon fait. Elle me dit qu'elle a eu peur de gêner en arrivant avec un homme auquel elle n'était pas encore mariée et ne savait pas quelle serait la réaction de " Jupiter". Jupiter, car en une seconde je décide de lui octroyer ce surnom, je trouve qu'il lui va bien. Toujours est-il qu'elle est moins bloquée qu'elle en a l'air.

Après m'avoir expliqué que sa chambre de jeune fille est prête et nous est dédiée, qu'il y a la climatisation ainsi qu'une salle d'eau attenante, qu'ici l'eau et l'électricité ne sont jamais coupées, nous décidons de rester.

Les garçons retournent chez Aïcha pour rapatrier les valises. Au retour ils ont des chambres de réservées dans la famille. En fait je m'aperçois que nous étions attendus avec bienveillance. Mais c'est une taiseuse Jupiter. Je vais faire comme elle et peut-être se libérera-t-elle.

Je découvre la concession, c'est grand comme un lotissement, entièrement clos et chaque membre de la famille y a sa maison, mais tout ce petit monde vit tout de même en communauté.

Je suis présenté et même quelque peu exhibé à tous les tontons, tatas, demi-sœurs, demi-frères, cousins et cousines.

Tu penses ! un toubab va entrer dans la famille.

J'apprends que le papa, Alpha, qui est décédé il y a 3 ou 4 ans, était un homme respecté et honoré. Il avait été ambassadeur un peu partout, et même à Washington.

Il a acheté ce terrain et installé toute sa famille avant de monter à l'Orient Eternel. Il a aussi fait construire la grande mosquée qui se trouve derrière la concession. Je crois qu'il m'aurait plu cet homme, un humaniste.

Nous déjeunons dans la grande salle à manger familiale. Francette, une nièce à Fatimata, est arrivée d'Italie où elle vit, mariée avec un italien. Elle nous a

préparé des spaghettis aux fruits de mer frais, qu'elles sont allées acheter sur le port à la criée. Un vrai régal. J'adore la cuisine italienne.

Dans l'après midi nous recevons la visite de 3 notables en boubous blancs et enturbannés.

Fatimata m'explique que c'est l'Imam qui va nous unir et ses deux acolytes. Elle se retire et me laisse en tête à tête avec eux.

Après les salutations d'usages, l'Iman m'explique qu'il ne peut pas nous marier si je ne suis pas musulman. Tiens ! c'est pas con ça, j'aurais du y penser. Effectivement je vois mal le curé de notre Dame du Bon Repos marier une chrétienne et un musulman devant le Saint des Saints.

Alors que faire ? Devons-nous repartir ?

Il me rassure et m'explique avec beaucoup de diplomatie que si je le veux bien, demain matin il peut me convertir à la religion musulmane.

Celle-là, je ne m'y attendais pas.

Je lui demande si je devrais abjurer ma propre religion. Il me dit que ce n'est pas nécessaire.

J'en reste pantois d'admiration, la double nationalité est courante, mais je ne savais pas qu'il pouvait en être de même pour les religions. Il me dit que c'est tout à fait exceptionnel et qu'il le fait par devoir de mémoire pour Alpha, ce grand bienfaiteur qui a

répandu ses largesses sur toute la communauté musulmane du quartier.

En conclusion, je lui rétorque qu'aucune religion monothéiste n'a le monopole de Dieu. Il acquiesce avec une petite grimace, mais il acquiesce tout de même

Rendez-vous est pris pour demain 10 heures à la mosquée, je dois venir seulement accompagné de Kassim.

Après toutes ces palabres et autres salamalecs j'éprouve le besoin d'un peu de solitude avec ma "fiancée".

Nous décidons d'aller diner à la fraîche dans un restaurant de Taouyah au bord de la plage.

Lorsque je vois les prix des poissons et autres crustacées et fruits de mer, j'en tombe de ma chaise : c'est donné, cadeau.

Je décide de me faire une langouste grillée. Fatimata qui n'aime pas les crustacés opte pour une dorade royale grillée.

Je n'ai encore jamais vu une langouste et une dorade de cette taille pour une personne dans un restaurant. Voilà qui me réconcilie avec Conakry.

Nous rentrons vers dix heures et je m'inquiète de ne pas voir arriver Gilles et Edith, ainsi que la petite fille de cette dernière, Eunice. J'adore ce prénom Eunice

d'origine gréco-latine et remis à la mode par les Anglais protestants du XVII^e siècle

J'espère qu'il ne leur est rien arrivé. Ils nous suivaient à quelques heures. Gilles sera mon témoin.

Les gardiens me disent de ne pas m'inquiéter et que lorsqu'ils arriveront ils les conduiront à leur campement, car au même titre que Raffa et Kassim, ils seront logés dans la famille.

Gilles fait parti de mes amis. Il a rencontré Edith, qui est esthéticienne, dans un salon de coiffure. Elle est ivoirienne, super sympa et très belle. Bien entendu elle a 15 ans de moins que lui et cherchait un père pour la gamine.

C'est ce matin que je dois « m'emusulmaner ». Aucune appréhension. Pourtant lorsque nous pénétrons dans la mosquée, accueillis par l'Imam et ses deux sbires, c'est noir de monde. Je ne m'y attendais pas. Kassim m'explique que c'est la première fois qu'un blanc européen chrétien se converti dans la mosquée construite par Alpha, et que personne dans le quartier ne veut ni ne peut manquer ça.

Un coup de chance, ils n'ont pas fait venir la presse et la TV, enfin j'espère !!

Je suis devant l'Imam dans la position très inconfortable du "sodomite". J'espère qu'ils ne sont pas dangereux derrière... Il commence un laïus en arabe auquel évidemment je ne comprends rien.

Au bout d'un temps, qui me paraît interminable, il me fait signe de me relever. Kassim est obligé de me donner un coup de main. Je ne sais pas comment ils font pour rester dans cette position aussi longtemps. L'Iman me fait approcher de lui et me demande de répéter ce qu'il va dire, après lui.

Tant bien que mal j'essaie de répéter, mais il n'a pas l'air satisfait de ma prononciation car je dois recommencer plusieurs fois. Il commence à m'énerver ce guignol, l'arabe n'a jamais été ma langue maternelle.

Enfin, le pensum est terminé et en français cette fois il me demande quel nom j'ai choisi.

Comment quel nom j'ai choisi ? Mais, je m'appelle Marcel et depuis tout petit encore.

Kassim me souffle qu'il faut que je choisisse un nom musulman.

Mais enfin personne ne m'avait rien dit. J'ai un éclair de lucidité et je réponds Alpha.

Je sens un mouvement de respect et d'admiration dans l'assistance. Je crois que je leur ai fait plaisir. Emprunter le nom de ce saint homme est un grand honneur et pour le disparu et pour moi. Je serai El Adj Alpha pour le restant de mes jours. Les portes du monde musulman me sont maintenant ouvertes.

A ce moment il se passe quelque chose qui au départ me paraît normal mais qui par la suite va encore me surprendre. Ils organisent une quête, jusqu'à là c'est

semblable à bon nombre de religions, mais lorsque dans un grand drap on m'amène le produit de cette quête, j'en tombe de la commode. Je ne sais pas quoi faire.

Heureusement, Kassim m'informe qu'à la sortie, la tradition veut qu'on le remette à l'Imam. Ah ! Je me disais aussi...

Nous rentrons et j'ai la joie de trouver Gilles ; il aurait dû arriver hier après midi, mais il a cassé un axe de roue dans une fondrière. Heureusement il a pu faire réparer à Mamou, ils ont pris une chambre à l'hôtel et sont repartis à l'aube.

Pendant mon initiation, Fatimata, sa sœur Aïchata et Francette sont allées faire des courses pour moi au marché. Elles reviennent avec une djellaba, des mules, et une kippa blanche, tiens une kippa ?

Le mariage a lieu cet après-midi et je suis prié, en bon musulman, de me vêtir ainsi.

Mais avant, Fatimata doit aussi subir une initiation, elle va quitter symboliquement sa vie de jeune fille pour entrer dans sa vie de femme.

Elle s'enferme avec les femmes et Jupiter dans la chambre de cette dernière. Elles y restent une bonne demi-heure, et elle réapparaît enfin toute de rouge vêtue avec un voile rouge sur la tête, les mains posées sur les épaules de sa sœur Aïchata, Kassim

est derrière et la protège d'une ombrelle constellée de petits billets de banque.

Une horde de houris féminine les suivent en poussant des youyous stridents.

La colonne sort de la maison et va faire tout le tour des maisons de la concession. Je ne suis pas convié et je reste dans mon fauteuil avec Gilles et Edith qui n'a pas fait partie du convoie car elle est chrétienne. Il faudra que l'on m'explique la signification de ce rituel, car même si j'en perçois l'essentiel, j'aimerais bien en avoir la signification rationnelle.

La troupe est de retour et c'est encore une surprise qui m'attend, alors que je m'attendais à aller à la mosquée, le mariage se passera dans le grand salon de la maison.

Des chaises ont été mises en salle de cinéma ainsi que sur les côtés. Aïchata place la famille en fonction des préséances, c'est qu'il s'agit de ne pas se tromper.

Nous sommes au premier rang, Gilles, Edith, Kassim et moi ; Raffa est en bout de rang. Une chaise vide à ma gauche, mais qu'ont-ils fait de ma "fiancée" ?

Et enfin, elle apparaît conduite par Jupiter. Elle est splendide, elle a un port de reine, dans une superbe robe en organdi blanche, maquillée et coiffée par des professionnelles, je le tiens d'Edith, une experte.

On voit qu'elle a des origines Peul, elle ne fait absolument pas négroïde, avec ses traits fin, son nez aquilin, son teint café au lait. Il a raison Bill, elle est très belle.

Les flashes des appareils photos crépitent. Gilles mitraille, j'aurai des souvenirs.

Devant nous, l'Iman assis en tailleur avec ses deux assesseurs, commence sa litanie. De temps en temps, dans ce charabia j'entends El Adj Alpha, c'est moi et Fatimata, mais ce n'est pas comme chez les chrétiens, aucune demande de consentement mutuel.

Au bout d'un petit quart d'heure c'est fini. L'Iman nous remet un certificat de mariage religieux en deux langues, partie gauche en arabe et partie droite en français. Il a valeur légale en Guinée et dans toute l'Afrique. Je pourrai aussi bien l'exhiber à tous les rappeurs « nique-ta-mère » de la Courneuve, c'est la preuve que je suis musulman. Ils n'en croiraient pas leurs yeux ces débiles sous développés du bulbe.

Ensuite nous passons à la cérémonie des cadeaux. C'est quelque chose, nous nous retrouvons avec au moins trois trousseaux complets, des vaisselles et autres objets ménagers dont je me demande ce que nous allons pouvoir faire. Nous sommes déjà bien pourvus à la maison et comment rapporter tout cela.

Les redistribuer ici à la famille serait mal venu, c'est eux qui les ont offerts. Nous convenons de les laisser en promettant de revenir les chercher plus tard. L'honneur est sauf.

Maintenant c'est l'heure des libations. Je suis crevé et je décide de rester au frais dans le salon. D'ailleurs, comme il y a deux ou trois cent personnes, nul ne s'apercevra de mon absence.

Ah ! Ils ont fait fort dans la famille et j'apprends que cela fait 3 jours que les femmes cuisinent sous la houlette de Jupiter. Finalement cette femme est surprenante, sous ses abords austères, elle se révèle humaine. Peut-être est-ce un masque? Peut-être veut-elle cacher une sensibilité qui ne lui paraît pas être en corrélation avec son statut de gardienne du temple et du souvenir. Alpha est toujours présent.

Fatimata a disparu à l'extérieur, cannibalisée par la famille. Gilles et Edith m'ont rejoint, la petite Eunice s'est fait des copines et joue dehors.

Gilles a eu la sagesse d'apporter de Bamako une bouteille de pastis, des glaçons, de l'eau et ça va déjà mieux.

Les libations vont durer toute la nuit et aussi le lendemain. J'en profite pour visiter un peu la ville. Nous allons au marché et je m'aperçois que le "Damier" est en face.

Le Damier a été créé par un vieux copain savoyard qui s'est installé il y a 25 ans et a fait fortune. Son

magasin c'est un peu le Fauchon de Conakry. Il est chocolatier de formation. Au premier étage il a installé un restaurant de luxe fréquenté par toute la gentry locale, les expats, les diplomates, les ministres, les notables.

Je m'assois, commande une coupe et je le demande : "un ami de France". Il arrive et semble défaillir, il n'en croit pas ses yeux, presque 30 ans que nous ne nous sommes pas vus, il n'a pas trop changé, moi non plus puisqu'il m'a tout de suite reconnu. Il m'interroge, que fais-tu ici? J'explique, le Mali, Fatimata, le mariage, il n'en revient pas, il est sur le cul.

Nous vidons encore quelques coupes et nous nous quittons en nous jurant de nous revoir.

Au retour, j'annonce que j'ai retrouvé mon vieux copain André le propriétaire du Damier.

Grosse impression dans la famille, ils ne pouvaient imaginer que je connaisse des gens aussi importants. Jupiter commence à me regarder différemment.

Le lendemain midi, alors que les libations continuent de plus belles, nous déjeunons entre nous à la maison, Gilles, Edith, Fatimata, Aïssata, Aïcha, Francette et moi, surprise, surprise ! il y a un couvert de plus et nous voyons arriver Jupiter, qui sans un mot s'assoit en bout de table à la place d'Alpha. Nous échangeons un regard avec Fatimata, j'ai compris,

gagné, je suis adopté. Le déjeuner est presque joyeux, j'arrache même quelques sourires à ma belle-mère.

Demain, nous repartons ; un tonton m'a demandé de ne plus rouler de nuit, il est transitaire et me dit que même lui ne met pas ses camions sur la route la nuit, il me dit aussi que nous avons eu de la chance, beaucoup de chance.

Nous partirons au lever du jour, vers 5 heures, de façon à arriver à la frontière pour la nuit. De l'autre côté nous serons en sécurité.

Je raconte à Bill notre randonnée en Guinée. J'ai droit à des reproches du style :

- C'était imprudent, tu savais que les routes de Guinée n'étaient pas sécurisées. Tu aurais dû prendre l'avion, etc.

- Mais Bill ! Je voulais visiter en même temps.

- C'est ça, tu as visité de nuit, et qu'est-ce que tu as vu à part les coupeurs de route ?

- Mais je pensais ne rouler que de jour, je ne connaissais pas l'état de la route.

- Ok, Marcel, tu veux toujours avoir raison, il n'empêche que je le répète, tu n'as pas été prudent, tu as mis la vie des occupants de la voiture en danger.

- Allez, Bill nous sommes tous là, alors

*

Chacun a repris ses petites habitudes. J'ai repris le boulot, et il y en a... Toutefois depuis notre retour je

trouve que Fatimata n'est plus la même, moins joyeuse. Serait-ce le mariage qui l'a traumatisée. Elle est partie au marché avec Zoubida, j'interroge Bill :

- Dis moi Bill, tu ne trouves pas que Fatimata est un peu triste en ce moment ?
- C'est bien que tu abordes ce sujet, Marcel, j'allais justement t'en parler. Tu vois, en fait, elle s'ennuie la petite.
- Comment elle s'ennuie, mais elle a tout ce qu'il faut ici.
- Justement elle a tout, sauf peut-être une existence sociale. Vois-tu, avant de te connaître, elle avait son petit commerce de Bazin. Ça l'occupait, la recherche des tissus chez les importateurs, les négociations avec les teinturières, les "tapeurs", les brodeurs. Puis le transport vers Conakry, les négociations avec sa cousine Aïcha qui commercialisait sur place. Tu comprends, elle existait.
- Oui Bill, je comprends, mais tout ce boulot pour si peu de bénéfices.
- Là n'est pas le problème, Marcel, elle existait, c'est tout. Ici elle passe son temps à t'attendre.
- Ok Bill, merci, comme d'habitude ton analyse est bonne, je vais y réfléchir.

Le lendemain, j'ai une conversation avec Fatimata, elle me confirme qu'elle aimerait bien faire quelque chose.

Le soir même je passe à l'école de couture de Sambou Fané, il en est, non seulement le propriétaire et directeur, mais il est aussi Président de la Fédération de la Haute Couture Malienne. C'est certainement l'homme que je connais qui possède un des carnets d'adresses les plus garnis de Bamako. Il connaît tout de monde et surtout tout le monde le connaît. Il m'a déjà invité à la remise des diplômes de son école. Un show à l'américaine, un parterre de personnalités impressionnant.

C'est le genre de personnage qui monte sans rendez-vous à Koulouba au Palais chez Amadou Toumani Touré (ATT), le Président de la République, et si ce dernier est présent, il est reçu.

Je lui expose la situation, je sais qu'il apprécie beaucoup Fatimata.

Nous sommes d'accord sur le fait qu'il ne lui faut pas un job de salariée, elle est trop indépendante. Il me dit posséder un local vide bien placé au grand marché. Le marché des africaines, juste après le stade Modibo Keïta. Elle pourrait y créer un petit commerce d'épicerie. Pourquoi pas? C'est pas si bête. Nous convenons d'y aller le lendemain.

Nous voici au local, environ 50 m², c'est suffisant pour ce qu'on veut faire. Des produits de première

nécessité, pas trop périssables, comme du sucre, de l'huile, de la farine, des pâtes, etc.

Ça a l'air de plaire à Fatimata, l'affaire est faite, je règle 6 mois de loyer d'avance.

Le lendemain, Kassim a embauché un de ses frères et tout le monde s'attelle au nettoyage. Un bon coup de peinture, on installe des rayonnages, on fait installer un compteur électrique particulier et le tour est joué.

Je cours les grossistes pour ravitailler le magasin. J'ai aussi créé un GIE (Groupement d'Intérêt Economique), une structure juridique qui pourra toujours nous permettre de diversifier les activités. Dans l'objet, j'ai inclus la notion d'import-export.

Une semaine plus tard, nous sommes prêts à ouvrir. Nous avons organisé un pot d'ouverture auquel nous invitons les commerçants voisins et quelques amis, Sambou Fané, bien entendu, et aussi Vieux N'Diaye qui est agent général d'une grosse compagnie d'assurances dont les bureaux sont à côté du commerce.

Il est aussi député et politiquement très influent par son frère, ministre du travail et de la formation, ancien maire de Bamako. Ca peut toujours servir.

La stratégie est simple. Je souhaite que Fatimata ait une occupation, mais pas qu'elle se tue au boulot. Kassim l'emmènera au Marché à dix heures et la ramènera à la nuit tombée. Elle fermera le dimanche.

*

Pendant ce temps, j'élargis mon réseau de connaissances. C'est primordial en Afrique. Je viens de rencontrer, toujours chez Sambou, une femme courageuse et digne de considération : Bibi Maly Sangho. Elle gère un Orphelinat à Hamdallaye ACI 2000 et nous convenons que je viendrai le visiter prochainement.

La semaine suivante, je suis à l'Association de Sauvegarde Pour l'Enfance. Bibi m'accueille avec gentillesse et la visite commence. Je suis surpris, c'est très propre, organisé.

Il y a trois sections, la pouponnière, les petits de un à trois ans et ensuite les plus grands. Tous ces enfants sont propres, souriants, joueurs, bien nourris et habillés.

Nous passons dans le bureau et Bibi m'explique un peu son fonctionnement. Elle recueille des enfants qui ont été abandonnés par des parents sans ressource dans l'impossibilité de les nourrir. Il lui arrive même des enfants encore plus marqués. Elle m'entraîne à nouveau à la pouponnière et me montre un bébé auquel je n'avais pas fait attention, il est couvert de petites plaies et cicatrices sur le visage.

- Tu vois, Marcel, ce bébé, la police me l'a apporté il y a huit jours. Ce sont des enfants qui les ont alertés. Ils jouaient en bordure du cimetière d'Hamdallaye et

ils ont entendu des petits cris et sanglots dans le cimetière.

Ils sont allés voir et derrière une tombe, ils ont trouvé ce bébé. Les rats avaient commencé à lui manger le visage.

- Mais comment est-ce possible des choses comme ça Bibi ?

- Tu sais les enfants abandonnés dans les rues, dans des caniveaux, c'est tous les jours.

Les petites bonnes de quatorze, quinze ans, arrivent de la brousse en croyant au miroir aux alouettes. Elles sont embauchées dans de riches familles de notables, qui les payent une misère sous prétexte qu'elles sont nourries et logées. Quel salaire ! En générale 5 ou 6000 francs CFA par mois (dix euros). Elles ne savent ni lire ni écrire, elles sont corvéables à merci, c'est souvent 6 h / 22 h non stop.

Elles sont parfois violées par le patron ou le fils du patron, voir les deux. Lorsqu'elles se retrouvent enceintes, elles sont jetées à la rue.

Bien entendu, elles n'osent ni ne peuvent plus rentrer chez elles au village, elles n'en ont ni les moyens financiers ni le courage d'affronter la communauté dans leur état ; c'est la honte et l'opprobre sur toute la famille.

Elles traînent leur misère, parfois tombent même dans la prostitution. Lorsqu'elles accouchent, où elles peuvent, elles savent qu'elles ne pourront pas élever

cet enfant du péché qu'elles n'ont pas souhaité, elles l'abandonnent.

- Mais Bibi tu as au moins 150 enfants ici, comment es-tu financée ?

- Tu ne peux pas savoir comme c'est difficile Marcel. Aucune subvention de l'Etat. Heureusement j'ai des associations étrangères qui me soutiennent, particulièrement au Canada et en Suisse, mais quand même, il manque toujours trois sous pour en faire quatre.

Je suis bouleversé, je repars le cœur en bandoulière. De retour, je raconte ma visite à Fatimata, je vois des larmes dans ses yeux. Il faut absolument que je fasse quelque chose pour aider cette femme et ces enfants. Mais quoi ?

Quelques jours se passent, je n'arrête pas de penser à l'Orphelinat, j'en parle à tout le monde autour de moi.

Un soir, nous sommes avec Gilles et Edith et d'un seul coup, eurêka, j'ai trouvé. Nous allons monter une Association, nous l'appellerons "Cœur Mali". Son objet sera de venir en aide à cet orphelinat. Premièrement, la créer, secundo faire adhérer un maximum de gens, notables, expatriés, intellectuels et toutes personnes pouvant nous accompagner dans

notre objectif, tertio, nous allons mettre en place très rapidement deux concepts pouvant générer des aides substantielles.

Premièrement, sur le modèle de ce qui se fait en France à la sortie des grandes surfaces : Nous mettrons des caddies afin de récolter un maximum de denrées de première nécessité, mais non périssables comme le riz, les pâtes, le sucre, le lait en poudre, l'huile etc.

Il y a trois grands supermarchés, deux vers Qunzanbougou, Azar et la Fourmi et un autre de l'autre côté du fleuve. Ils sont fréquentés par des gens à fort pouvoir d'achat.

Evidemment, ils sont la propriété de riches familles libanaises, comme tout ce qui pèse lourd économiquement au Mali. Je vais prendre contact avec eux et obtenir les autorisations. Je prendrai aussi contact avec le lycée français afin que des jeunes se postent en faction pour recueillir les dons. Il faudra aussi distribuer des prospectus à l'entrée des magasins, car cette opération ne s'est jamais faite à Bamako, et si l'on veut qu'ils donnent à la sortie, il faut expliquer.

Nous passons plus d'une semaine avec quelques membres dévoués du bureau pour mettre en place cette stratégie. Mais ça marche, je sens comme un engouement.

Enfin, le week-end prévu de la récolte arrive. Tout est en place. Des banderoles devant les magasins, mes petits étudiants et étudiantes sont super motivés. Les prospectus sont prêts. Go !

Je passe le week-end à motiver mes troupes et à distribuer des boissons, chaque binôme est remplacé toutes les deux heures, c'est un maximum, 2 heures au soleil, ils sont jeunes, mais tout de même.

Fatimata et Edith se démènent avec efficacité.

Gilles m'assiste ainsi que quelques membres du bureau de l'association.

Les caddies se remplissent à une vitesse folle. Seul problème, je n'avais pas prévu un tel succès, rapidement il faut prévoir un lieu pour entreposer, et aussi une camionnette.

Le père d'un des étudiants nous met un hangar à disposition, un autre amène un fourgon. Nous sommes sauvés.

Bibi fait aussi sa tournée des points de distribution, elle n'en revient pas. Elle me tombe dans les bras et fond en larmes

- Arrête Bibi, tu vas me faire chialer aussi.

Le lundi matin nous faisons l'inventaire de ce que nous avons récolté, c'est impressionnant.

Bibi décide une remise officielle des marchandises.

Quelques jours plus tard, nous nous retrouvons dans la cour de l'Orphelinat, dressée en salle de cinéma. Je n'en reviens pas, Bibi a du inviter la moitié de Bamako, je repère un ou deux ministres. Ça leur va bien d'être là, ils n'ont jamais donné un rond de subvention.

Elle a même invité la presse et la Télé.

Elle ouvre la séance avec un très beau et court discours de remerciement à "Cœur Mali". Et comme je suis sur l'estrade, elle me passe vicieusement le micro. Je ne m'y attendais pas à celle là. D'ailleurs je ne m'attendais à rien de ce qui arrive. Je pensais que nous serions dans l'intimité.

Elle sait mettre son organisme en scène la Bibi, la promo, ça la connaît. Après tout, elle a raison, plus on parlera de son Orphelinat, mieux ce sera.

Bien, me voilà maintenant obligé d'y aller de mon laïus. Je m'en tire pas trop mal, les flashs crépitent, la télé filme.

Puis, c'est le moment des "sucreries". Ils ont raison d'appeler ça des sucreries, ce sont des jus de fruits locaux dans lesquels il y a plus de sucre que de fruits. Après ils ne comprennent pas la raison pour laquelle ils ont tous du diabète.

Le soir avec mon équipe restreinte, nous nous octroyons un restaurant Chinois.

Le lendemain, nous avons trois minutes à la TV. L'affaire est lancée.

Nous aurons encore une opération spectaculaire en Décembre. Mes étudiants se déguiseront en Père Noël et un photographe passera dans toutes les écoles maternelles. Les photos des petits sur les genoux du père Noël seront vendues aux Parents. Le profit servira à ravitailler encore une fois l'Orphelinat. Là encore, le succès dépassera nos prévisions. Ils n'ont jamais vu cela.

Puis "Cœur Mali" mettra en place un système de parrainage à destination des européens et plus particulièrement de la France.

Un couple pourra parrainer un bénéficiaire de l'orphelinat pour 15 euros par mois avec une durée minimum d'un an. Cette somme permettra de pérenniser la scolarité et la vie d'un enfant. Elle sera déductible des impôts, nous nous sommes fait valider par Bercy.

Sans que je l'aie voulu cette notoriété, autour de ma personne en tant que Président de Cœur mali, assoit plus encore mon implantation. Je m'en rends compte tous les jours. Je n'ai plus aucun souci pour approcher les hautes personnalités bamakoises. Non seulement

je suis invité à la résidence de l'Ambassadeur de France pour chaque manifestation officielle, mais aussi dans d'autres Ambassades.

Il a fait du chemin en trois ans, le petit "toubabou", tombé de l'avion, les mains dans les poches.

*

Je suis très contrarié, je dois en parler, je ne peux pas garder cela sur le cœur.

Tu vas comprendre Bill à quel point les africains de l'ouest, ceux de nos ex-empires coloniaux peuvent être parfois fourbes et malhonnêtes.

Fatimata mon petit bébé, mon ange, la femme de ma mort.

Son père est décédé en 2003, il y aura cinq ans en décembre, sa maman et première femme de ce monsieur était elle aussi décédé depuis 15 ans.

Il s'est remarié avec ce qu'ils appellent là bas une marâtre, tu sais Jupiter, je t'ai parlé d'elle à l'occasion du mariage. Tu verras que le terme, dans ce cas doit être interprété dans sa seconde signification "mauvaise mère".

Tu vois déjà qu'il est important ce terme, car en France on utiliserait le mot "*belle mère*" et dans ce mot "belle mère" il y a "belle" C'est ce que qui fait toute la différence entre la France et La Guinée Conakry. Marâtre et Belle mère

En décédant son papa qui était ambassadeur à laisser à Dixime II, un quartier huppé de Conakry, une très grande et belle concession à sa descendance et à sa dernière épouse, tu sais là ou nous nous sommes mariés religieusement.

Lorsque le Papa est décédé la famille a bien évidemment été convoquée pour l'ouverture du testament.

Fatimata étant la seule descendance du Papa et de sa première épouse à été volontairement écarté de cette lecture, si bien que jusqu'à ce jour elle ne savait toujours pas qu'elle était aussi héritière.

Il ya quelque jours elle reçoit un coup de téléphone de son demi-frère Moctar qui vit à Paris. Il lui demande de signer une procuration à une demi-sœur de Fatimata, mais sœur entière du dit Moctar, même père, même mère, comme l'on dit en Afrique de l'ouest, car avec la polygamie, tu imagines les familles tuyau de poêle.

Cette procuration permettra à cette sœur d'assister à cette réunion chez un notaire de Conakry.

Il ne précise ni le nom, ni l'adresse, du notaire, ni la date ni l'heure, et surtout ni l'objet de la réunion.

Non ! C'est signe une procuration et fais là moi passer.

Tu comprends mon Cher Bill que je m'énerve, car je flaire immédiatement la magouille africaine.

Sur mon conseil Fatimata contact donc son frère Moctar à Paris pour demander des renseignements afin de téléphoner au notaire de façon à connaître l'objet de la réunion.

Et là, c'est le mutisme le plus complet, il ne sait rien, n'est au courant de rien, n'a pas vu les indiens ni les flèches.

Bien entendu il nous prend pour des couillons puisque qu'il a reçu chez lui a Paris une sœur pendant quinze

jours, qu'elle l'a mis au courant de la situation, et qu'il a contacter Fatimata à ce moment là.

De plus il est mandaté pour avertir un frère au Canada et une sœur au USA.

Donc il est en possession des informations que nous souhaitons. Ce qu'il veut c'est une procuration en blanc, sans objet, qui sera remise à une personne de connivence avec lui, sa mère et ses frères et sœurs pour déposséder Fatimata. Tu penses bien Bill que je m'insurge et que je vais leur montrer à ces africains que le droit du sol chez eux ne fait pas force de loi, que ces dernières excitent, qu'elles sont calquées sur le droit français et que j'ai suffisamment de relations (ministres, députés, notaires, avocats) pour leur montrer que moi vivant, personne ne peut déposséder mon épouse.

J'ai donc envoyé une lettre recommandée avec AR au triste Sieur Moctar et depuis, le portable de Fatimata n'arrête pas de sonner. Les tontons, les tatas les demi-frères les demi-sœurs..

J'ai dit à Fatimata, qu'elle ne doit avoir qu'une seule réponse: Cette affaire est maintenant entre les mains de mon avocat.

En fait j'ai pris contact avec la Présidente de la chambre des notaires de Guinée, elle se propose de diffuser une note auprès de tous les notaires du pays afin que ces derniers soient prévenus qu'il y a tentative de spoliation d'héritage et qu'ils prennent des dispositions pour préserver les biens de Fatimata.

Ca va leur faire drôle à ces petits ayatollahs.

Mais tout de même elle est inquiète. Elle se demande s'il n'y aura pas des représailles à l'africaine. Si elle pourra revenir en vacances sur la concession de son papa. Elle sait qu'elle ne sera pas la bienvenue. Je l'a sens affectée, et moi aussi je doute maintenant. Ou nous appliquons la justice avec les conséquences affectives, ou elle se laisse déposséder.

Après réflexion, il s'avère que pour une africaine la famille est le plus important, plus important que l'argent, nous laissons tomber.

*

J'ai l'habitude d'avoir toujours des euros à la maison, dans une pochette dans laquelle je range aussi des papiers importants.

Cette pochette est dans une armoire fermée à clé dans la chambre. Bill veille en notre absence.

Cette fois, j'ai 1000 euros en 5 billets de 200 euros.

Ce matin, j'ai besoin de 400 euros pour régler la vacation d'un intervenant français. Les euros

l'arrange plus que les Francs CFA. Je le comprends, il doit voyager prochainement.

En ouvrant la pochette je suis surpris de voir dépasser le bout d'un billet jaune, cela m'étonne de moi qui suis méticuleux et ordonné. J'ouvre le soufflet et stupeur, il ne reste que ce billet de 200 euros, les autres ont disparu soit 800 euros, plus de 500 000 francs CFA, sept mois de salaire d'un fonctionnaire classe C. Une fortune ici.

Je ne dis rien. Le soir, au retour de Fatimata, elle m'affirme que jamais elle ne se serait servie sans me le demander. D'ailleurs, elle n'avait pas connaissance de cette cache.

De plus, avec son petit commerce elle gagne un peu sa vie et s'il lui manque quelque chose je suis là.

Ce ne peut pas être Zoubida, elle n'a pas les clés, et puis elle n'est pas assez maline pour ça.

Qui reste-t-il ? Kassim. C'est le seul qui a accès au jeu de clés complet, il sait où je le range, il lui aura été facile de faire faire un double des clés de la chambre et de l'armoire.

Je ne veux pas le croire. Je le paye une fois et demi le salaire d'un chauffeur lambda. Je lui octroie des primes à tout bout de champ, le couvre de cadeaux.

La dernière fois que je suis rentré de France, je lui ai rapporté une sono Toshiba et un superbe blouson en cuir.

Le matin, lorsqu'il rentre d'avoir accompagné Fatimata au marché, je le prends entre quatre yeux et lui annonce la nouvelle.

- Kassim, j'ai 800 euros qui ont disparus.

- C'est pas moi patron, je ne rentre pas dans ta chambre et ne fouille pas ton armoire.

Le fourbe, je ne lui ai jamais dit que l'argent était dans l'armoire de la chambre. Je viens juste de lui annoncé que j'avais 800 euros qui avaient disparus.

J'ai maintenant la certitude que c'est lui, même s'il me jure sur Allah, sa mère, ses frères et toute sa famille qu'il n'y est pour rien.

Je suis dans une colère froide, je lui prends les clés de la voiture et fonce à l'école. Sans lui.

Je passe une très mauvaise journée. Kassim, qui faisait partie de la famille, qui avait assisté à notre mariage à Conakry. Kassim qui, depuis mon arrivée en Afrique, a partagé toutes mes joies, mais aussi quelques galères. Kassim à qui j'avais donné ma confiance. Le salaud, me faire ça. S'il avait besoin d'argent, il n'avait qu'à me le dire, je l'aurais aidé comme je l'ai d'ailleurs déjà fait.

Le soir, je passe au marché chercher Fatimata et lui fait part de ma tristesse d'avoir été trahi.

Elle sent que je suis très affecté, elle ne dit rien. Je lui en suis reconnaissant, je crois bien que le moindre mot me ferait fondre en larmes. Je soliloque tout seul, jure comme un palefrenier, le salaud, je vais le faire jeter en prison. Je vais l'anéantir, le réduire en poussière. La colère m'emporte.

Quand nous rentrons, il n'est plus là. Zoubida m'informe qu'il a pris son baluchon et qu'il est parti vers midi.

Il a bien fait, je ne sais pas ce que j'aurais fait, si je l'avais trouvé en face de moi.

Le lendemain j'ai son frère François au téléphone. François est un type très bien. Il est employé polyvalent au Centre Médicosocial Français. Je le connais pour l'avoir rencontré aux obsèques d'un de leurs frères. La famille avait apprécié et s'était sentie honorée que je vienne en ce moment pénible. Ces gens-là m'avaient semblé très dignes et respectables.

François me supplie de ne pas déposer plainte, qu'il va me rembourser, que la famille est mortifiée. Qu'ils veulent me rencontrer. J'accepte de surseoir à ma décision, je recevrai la famille demain soir.

Ils sont tous là, j'en connais quelques uns, la maman qui est une brave femme, François pour lequel j'ai une certaine considération. La litanie des explications oiseuses commence.

Il a changé, lorsqu'il venait pour son jour de repos, la famille ne le voyait plus, il trainait le soir dans les "maquis". Il s'était même mis à boire de la bière au grand dam de la branche musulmane de la famille. Si ça continue, je vais être tenu responsable de son dévoiement.

Ils me supplient de ne pas envoyer Kassim en prison. L'honneur de la famille, ils rembourseront. Je stoppe la plaidoirie et annonce que je rappellerai François demain matin.

Dès qu'ils sont partis, Fatimata se fait elle aussi l'avocate de Kassim.

A quoi cela servirait-il de déposer plainte, elle pense que la famille est suffisamment punie de la malhonnêteté d'un des siens, qu'il n'est peut-être pas nécessaire d'en rajouter

Et puis Bill s'y met aussi.

- Efface ta colère Marcel, sache pardonner, toi aussi t'as fait quelques conneries dans ta vie. Et puis, tu sais les prisons bamakoises c'est l'enfer, ils ne sont même pas nourris, c'est la famille qui s'en charge. Au

niveau de l'hygiène, c'est inexistant, et les mœurs, je ne te dis pas.

Bon, bon, ça va tous les deux, n'en rajoutez pas. Demain j'appellerai François.

Ce dernier est soulagé et se confond en remerciements, je lui annonce que c'est un peu grâce à Fatimata qui est intervenue après leur départ. Je le sens très ému. Il est chrétien et m'annonce qu'il ira brûler un siège à la Cathédrale de Bamako à notre intention.

Ah ben ! Je suis bien content, j'espère que par miracle ça fera réapparaître mes 800 euros.

Le soir en rentrant je trouve Zoubida qui a passé une partie de la journée à récurer la porcherie de Kassim. Lorsque je pense que je venais de faire refaire entièrement sa chambre : peinture neuve, ventilateur au plafond.

Zoubida m'annonce que c'était un capharnaüm indescriptible. Elle me tend un sac en plastique et là je tombe de la commode. Tout s'explique, il y a des centaines de tickets de PMU. J'ai compris, il était devenu accro au jeu, et passait tout son fric à l'encouragement de la race chevaline. C'est terrible une addiction. Là, je ne peux rien pour lui si ce n'est souhaiter que ça lui passe. Mais ça m'étonnerai.

Bon, une page est tournée, seulement je me retrouve sans chauffeur. Ça ce n'est pas grave, je peux conduire à Bamako. C'est surtout son rôle d'ordonnance qui va me manquer.

Il était mon éminence grise et tout le monde le connaissait. Je vais le regretter ce petit con.....

*

Je suis avec Vieux N'Diaye devant une bière dans un "maquis" qui, s'il est vide à cette heure de la journée, doit certainement être très animé à la nuit tombée. Rien qu'à voir le look des serveuses, si tant est qu'elles ne soient que serveuses.

Je n'en reviens pas, Vieux N Diaye m'annonce qu'il en est un des principaux actionnaires. Il m'étonnera toujours mon Député. Dans la conversation il me dit aussi avoir des champs de mil, de cacahuètes et que

sais-je encore dans un village de brousse sur la route de Koulikoro à environ une heure de route d'ici. Il est en train de faire construire une maison et une bâtisse qu'il aimerait ensuite exploiter en élevage avicole. Nous prenons rendez-vous pour Samedi et je viendrai le visiter sur place avec Fatimata, qu'il apprécie beaucoup.

Je roule depuis 45 minutes et je ne vois toujours pas le repère qu'il m'a indiqué pour tourner à gauche vers Sikoulou. C'est dans ces moments que je regrette mon Kassim. D'autant plus que ni moi ni Fatimata ne parlons le Bambara.

Enfin j'aperçois ce qui devrait être une station service. Les distributeurs me rappelle nos stations services des années cinquante avec le bras-levier sur le côté, qu'il fallait actionner pour que le mélange se fasse dans deux cylindres en verre et qu'enfin nous puissions récupérer le précieux liquide dans des bidons. C'est tout à fait ça.

Je tourne à gauche et j'avise un vieux devant une case.

Je m'arrête et demande poliment Sikoulou, il me répond dans un charabia incompréhensible avec forces gestes tout aussi incompréhensibles. Je dois avoir un air idiot car il insiste, enfin je lui dit Ibrahim Vieux D'Diaye et lui donne ma montre. Il a compris, il me fait signe tout droit, suivre la piste et m'indique le

trois de la montre, OK j'y serai dans un quart d'heure. Je la récupère, qu'il ne pense pas que c'est cadeau, le babouin.

Ce n'est pas une piste c'est une torture, encore pire que tout ce que j'ai déjà vécu. Ça doit être meuh-meuh à la saison des pluies.

Enfin, au bout de cinq à six kilomètres, nous débouchons dans une clairière et nous voyons un grand bâtiment en construction sur notre gauche, au milieu de quelques cases, ce ne peut être que là.

Nous sommes en approche et deux gamins nous accueillent et nous dirigent vers la propriété.

Je gare la voiture. Nous les suivons, c'est vraiment le chantier à la malienne, tout est commencé, rien n'est fini.

Le député nous accueille en tenue décontracté, polo blanc et short bleu. Je ne l'ai jamais vu comme cela.

Il nous fait visiter sa propriété, c'est très grand, très grand, il nous annonce qu'il est en train de forer pour trouver une nappe phréatique. Parce que l'eau ici c'est primordial. Pour l'électricité, il y a les groupes électrogènes. C'est la brousse.

Nous restons environ deux heures, il nous expose ses projets. Je dois reconnaître que c'est un havre de paix

à une heure de Bamako centre, loin de la pollution, du bruit, des nuisances dues au manque d'hygiène.

J'apprends que Sikoulou en Bambara veut dire la colline au karité. Avant que les femmes ne fabriquent le charbon de bois, cette colline regorgeait de karité. D'ailleurs, Vieux N'Diaye, en temps que politique influent, est intervenu pour que cette déforestation cesse, d'autant plus que le karité est particulièrement prisé pour la fabrication des produits cosmétiques et aussi depuis peu comme adjuvant du chocolat.

Nous rentrons sur la Cité Farako, et je me sens tout chose de ce dépaysement.

Sur le chemin du retour nous nous arrêtons au Paysan Noir. C'est un restaurant, enfin un restaurant est un bien grand mot. Quelques tables et chaises basses sous un acacia centenaire. Une remise qui sert de cuisine où le chef prépare deux ou trois plats qui sont la base de sa carte, dont un capitaine qui à notre avis est le meilleur de toute la région. Il le poêle et le sert avec des bananes, tomates et oignons rissolés, une pure merveille et tellement copieux.

Nous avons pris l'habitude d'y aller souvent le dimanche avec notre ami Bruno. Il est directeur d'une société de recouvrement de créances, mais je pense qu'il a très vite compris que recouvrer une créance en Afrique est une gageure digne du remplissage du tonneau des Danaïdes.

Il ne se passe pas 3 jours, Vieux N'Diaye m'appelle.

- Viens me voir demain à Sikoulou, j'ai quelque chose à te montrer.

Je suis de nouveau là-bas. Vieux m'accueille et nous sortons de son domaine, nous sommes sur un terrain qui jouxte sa propriété.

- Cette terre si tu la veux, elle est à toi Marcel.

- Explique Vieux.

-Tu vois la case à gauche, Coulibaly a besoin d'argent, il est vendeur, mais moi j'en ai suffisamment. Laisse-moi faire, 1000 mètres, 600 000 francs CFA
Je fais un rapide calcul cela fait environ 1 000 euros.

- Mais vieux, c'est constructible ?

- Laisse tomber Marcel, tu es en Afrique et je suis député.

J'ai presque toujours pris des décisions à l'arrache. L'intuition n'est pas que féminine.

- Ok Vieux j'achète.

- Laisse moi faire avec Coulibaly, il ne faut pas qu'il sache que c'est un "toubab" qui se présente, autrement il va te faire grimper à l'échelle.

- Ok mais après ?

- Dès qu'il aura accepté la vente tu verras le Dougoutiqui, c'est le chef du village, et tu obtiendras le procès verbal de palabres.

- Procès verbal de palabres ? quésaquo ?
- C'est le principal document à obtenir en brousse, il atteste que ce terrain ne sera pas réclamé par un parent du vendeur sous un quelconque prétexte. Il fait office d'acte de vente, et doit obligatoirement être délivré et signé par le Dougoutiki et ses deux adjoints.
- Ah bien, voilà qui surprendrait quelques notaires français de ma connaissance.

Je me suis entouré pour la rencontre avec le Dougoutiki. Un stagiaire de ma formation tourisme, Charles, m'accompagne, il est Dogon déjà validé guide et connaît parfaitement le système.

J'ai un nouveau chauffeur, il ne vaut pas Kassim, mais Fatimata est avec moi et elle est black.

Sur les conseils de Charles nous avons embarqué deux caisses de "sucreries", une citron, une orange, quelques babioles comme des piles, des rouleaux de scotch, des couteaux de cuisine, quelques pièces de tissus, etc. Tout s'achète, surtout une signature en bas d'un bout de papier.

Nous arrivons devant la case du Dougoutiki, il nous attend, éventé par un gamin ; c'est à ce genre de détail qu'on reconnaît le notable...

Charles se répand en paroles d'amabilité, il prend des nouvelles de la famille du chef à la quatrième génération. Ça m'énerve redoutablement, mais il faut en passer par là.

Enfin au bout d'un bon quart d'heure, le notable, vêtu de haillons, nous autorise à nous asseoir dans des fauteuils en plastique qui un jour ont dû être blancs. Il y a longtemps.

Je surprends Fatimata à tordre le nez pour loger son auguste postérieur sur ce trône, il semblerait qu'il ne soit pas à son goût, je la comprends. Je suis certain que même un clodo du pont de l'Alma aurait des réticences. Il y a des traces qui ne trompent pas. Heureusement, elle n'est pas en pantalon blanc, un coup de pot.

Nous voilà installés et le dialogue s'engage entre Charles et le Dougoutiki. Ça dure, ça dure, ça dure une éternité, par moment j'entends mon nom de baptême musulman, El Hadj Alpha. Charles me regarde, j'acquiesce bêtement. Comment peut-on acquiescer autrement que bêtement quand on ne comprend rien ?

Charles fait signe au chauffeur, c'est le moment des cadeaux.

Le Dougoutiki esquisse une grimace, non c'est un sourire. C'est pas possible, il se marre quand il se brule ce mec. Charles m'annonce qu'il est d'accord, qu'il est prêt à signer mais qu'il veut un geste de bonne volonté pour le village

- Quel geste de bonne volonté Charles ?

- Et bien voilà, ils ont une équipe de football de gamins et ils manquent de tout.

- Accordé, je fournirai les maillots, les shorts, les chaussures et même un ballon, le tout siglé à l'égide l'Institut Français de Formation bien sur.

Le chef est rayonnant. Cette fois, l'affaire est dans le sac.

- Bon, alors Charles on signe ?

Oui, mais il n'a pas ses adjoints. Ils travaillent en brousse dans les champs de cacahuètes.

Il commence à me les briser menues le Chef. Ça fait trois heures que nous sommes là. Démerdez-vous les gars, cavalez me chercher ces deux conards.

Le chauffeur et Charles sautent dans le 4 x 4. Je les vois revenir trente minutes plus tard avec deux énergumènes loqueteux qui s'avèrent être les adjoints.

Encore une ou deux sucreries et c'est la signature. Je suis stupéfait de constater que le Chef ne sait pas écrire. A mon avis, il ne doit pas savoir lire non plus, il a fait une croix.

Encore quelques salamalecs et autres promesses et nous sautons dans la voiture avec les précieux documents.

*

Il y a une quinzaine de jours j'ai remis mon rapport à Karim, le Directeur de l'hôtel Laïco, sur l'audit que j'ai effectué auprès de la totalité de son personnel.

Je suis à nouveau dans son bureau, je m'attends à ce qu'il ne soit pas très satisfait. Il est toujours difficile pour un chef d'entreprise de s'entendre dire qu'une partie des problèmes de gestion des ressources humaines proviennent de ces propres lacunes. J'ai mis énormément de papier de soie pour emballer mes conclusions, mais il n'est pas dupe.

Il n'y fait aucune allusion, au contraire. Il est conscient qu'il y a un malaise et que cela risque de déboucher sur une grève, telle celle qu'avait vécue son prédécesseur avant la reprise et le changement de nom de l'hôtel.

Il m'explique qu'il a subi des pressions au plus haut niveau et a été obligé de reprendre le personnel dans sa totalité.

Il a décidé de mettre en place des actions de formation et me demande de faire des propositions.

Je m'y attendais et j'ai apporté avec moi des référentiels séquentiels et modulaires qui seront mis en place au sein de l'entreprise.

Nous convenons de démarrer par les femmes et valets de chambres qui semblent être la catégorie la plus vindicative.

Les modalités sont rapidement traitées. J'ai du pain sur la planche et au minimum 2 à 3 mois de travail.

Deux choses me turlupinent. Premièrement, je sais pertinemment que les formations n'ont jamais acheté la paix sociale, si ce n'est à très court terme.

Deuxièmement, je n'ai pas de formateur spécialisé dans le service des étages. Le soir en racontant ma journée à Fatimata, je lui expose le problème.

Et là, elle a une idée de génie, pourquoi n'y avais-je pas pensé ?

- Mais mon chéri, tu as Makhisa

- Mais bien sur ! Makhisa.

Makhisa est une cousine de Fatimata qui est arrivée de Conakry il y a un an, pour fuir elle aussi le climat d'insécurité qui y règne. Bien sur, elle n'avait pas de boulot, je suis intervenu et l'ai fait engager comme gouvernante à l'hôtel Radisson dont les murs appartiennent à Konaté.

Le lendemain, je l'appelle et lui expose le problème. Elle doit justement prendre ses vacances la semaine prochaine.

L'affaire est conclue. Nous allons nous retrouver demain soir et commencer à travailler sur le référentiel.

*

Les travaux ont commencé à Sikoulou. Sébastien, un jeune architecte DPLG Français que m'a présenté Patrice, m'a fait des plans.

Ca sera sympa, une pièce à vivre, une chambre, une salle d'eau et surtout une immense terrasse couverte avec cuisine d'été.

J'ai trouvé des maçons. Ils font encore les moellons à l'ancienne. Ils mélangent sable et ciment à la pelle et ensuite remplissent des gabarits. Ils démoulent et étalent les moellons ainsi obtenus sur le sol afin qu'ils sèchent. Pas trop vite tout de même, ce qui oblige à les arroser assez souvent, car avec le soleil le séchage se ferait trop rapidement.

Ca me plairait que des maçons français voient cela.

Les gars creusent ensuite les fondations, toujours à l'ancienne, pelles et pioches, le tout sous un soleil brulant. Je les ravitaille en sucreries et surtout en eau fraîche, mais je ne peux pas rester toute la journée à les surveiller. Et c'est là mon erreur.

Je trouve que je passe une quantité impressionnante de ciment en comparaison du sable. J'interroge Sébastien qui me donne les normes. Environ 800 litres de graviers fins, 400 litres de sables et 350 kilos de ciment.

Je fais un rapide calcul et je m'aperçois que depuis le début des travaux j'ai passé le double de ciment.

Un soir je m'en ouvre à Vieux N'Diaye qui passe du temps dans sa propriété. Il me conseille de surveiller le chef maçon à son départ le soir.

Le lendemain j'ouvre le chantier comme tous les matins et je retourne à mes affaires. Les gars terminent vers 17 heures ; je reviens, planque la voiture dans un petit bosquet à environ 100 mètres. Il ne m'a pas vu, il ne reste que le chef. Je m'approche à pas de loup en faisant bien attention de ne pas me faire repérer. Au bout d'une dizaine de minutes je vois Adama qui est en train de plier ses affaires.

Mais que fait-il ? son Djakarta est déjà en marche, il charge deux sacs de ciment sur le porte bagage arrière et s'envole comme un moineau.

Le pourri, j'ai compris, s'il me fait le coup à midi et le soir, c'est quatre sacs qui disparaissent par jour.

J'en parle à Niamé, c'est le Directeur Général de la police nationale.

- Ne t'inquiète pas, demain soir je te passe deux fonctionnaires de la police, il sera pris sur le fait. On l'embarquera.

Le lendemain soir, je charge les deux archers du roi dans la bagnole et je réitère l'approche de la veille.

Nous sommes en planque à l'angle du mur de clôture de Vieux N'Diaye.

Ça ne rate pas. 17 heures, les deux apprentis sont partis, Adama démarre sa pétoire et charge un sac. Les deux sbires jaillissent de leur planque et se jettent sur le maçon.

Explications en Bambara. Il n'est pas bien le bougre.

Je dépose les deux fonctionnaires et Adama à la gendarmerie.

Je perds un maçon, mais je gagne du ciment.

Trois jours plus tard, je récupère une autre équipe grâce à Pierre Traoré qui a été promoteur et connaît tout le monde dans le milieu du bâtiment.

Il n'est d'ailleurs pas surpris de ce qui vient de m'arriver, et me conseille d'être omniprésent sur le chantier. Lui-même appliquait cette consigne lorsqu'il était en activité.

Le problème c'est que je n'ai pas que ça à faire, j'ai mon école et mes propres interventions.

Je résous le problème en embauchant Alassane, un garçon de 22 ans qui m'a été chaudement recommandé. Je lui achète un vélo. Le matin je le conduirai à l'ouverture du chantier, et si je ne peux pas le récupérer le soir, il pourra ainsi revenir.

Son job : surveillant de chantier, en espérant qu'il ne se fera pas acheter.

Le chantier avance cahin-caha, avec ses avatars, dont un particulièrement récurrent.

Je vous le livre brut de béton. C'est tout de même au cours de la construction de cette maison que j'ai compris une chose qui préside à tous projets en Afrique : *"les Suisses ont inventé la montre, mais ce sont les africains qui ont inventé l'heure"*.

Ainsi, lorsque je convoque une réunion de chantier à 10 heures, exemple les corps d'états principaux : maçons, plombiers, électriciens. S'il y en a un qui arrive à l'heure, c'est qu'il s'est trompé de rendez-vous.

Alors évidemment vous, devant votre home cinéma, une bonne bière à la main, ça vous fait sourire, mais si vous aviez vécu certaines de ces situations, peut-être auriez-vous repris le premier avion pour l'hexagone.

J'en a vu un max qui l'on fait, ils imaginaient l'Afrique comme la bouée de sauvetage de ce qu'ils fuyaient en Europe : un divorce, un contrôle fiscal, un mal-être, une intégration sociale ratée. Et bien non, l'Afrique c'est comme partout dans le monde, elle n'accepte pas les ratés. J'ai des exemples. Paix à leurs rêves et bon retour au RMI.

En Afrique, il n'y a ni sécurité sociale, ni bons de la mairie, ni CAF, ni aide au logement, ni tout ce qui fait qu'un salaire en France est doublé au niveau des charges.

Non ! En Afrique il faut simplement une sacrée paire de Couilles.

Bienvenue les amis.

Alassane, mon surveillant de chantier m'a donné satisfaction, je décide de le pérenniser en tant que gardien. Il ne s'y attendait pas et s'avère être très satisfait.

Un soir que Fatimata m'a accompagné et que nous revenons du chantier, en arrivant à environ un kilomètre du goudron je vois un villageois, son épouse et trois enfants qui font du stop. Je n'ai pas pour habitude de m'arrêter, mais cette fois, je ne sais pas pourquoi, peut-être une intuition, je freine et arrive à la hauteur de l'homme.

Il m'explique que son plus petit est très malade et qu'il ne peut pas aller au dispensaire. Il est vrai qu'il n'y a pas de moyens de transports et qu'à part ma voiture et celle de Vieux, il ne doit pas en passer beaucoup sur cette piste qui mène à nulle part, si ce n'est dans les champs de cultures.

Je les empile à l'arrière. Il parle un français parfait, m'explique qu'il est l'instituteur du village et qu'il est allé une fois à Paris dans le cadre d'un échange culturel.

Il me dit aussi bien me connaître, qu'il voit souvent passer ma voiture, et que c'est pour cette raison, qu'il a pris le risque de m'arrêter.

Nous arrivons au dispensaire, il se répand en remerciements et souhaits de toutes sortes pour moi et ma famille.

Je le reverrai souvent, son enfant a été sauvé. Il me considère comme un saint. J'apprendrai bien plus tard qu'il n'a de cesse de m'encenser et que c'est aussi pour cela que le village nous a adopté.

Un jour, je lui apporterai une grosse batterie de camion pour qu'il ait un peu de lumière le soir dans son école. Une autre fois Fatimata apportera des vêtements à sa plus grande fille.

Au moment de la maturité, comme il cultive un champ d'oranges, j'aurai droit à de magnifiques fruits à chaque fois que nous nous croiserons. Je suis certain que c'est grâce à lui que j'ai pu faire mes travaux en toute quiétude. Pas touche au Toubab ! Il a sauvé mon fils.

Cela fait maintenant 4 mois que le chantier est en cours et nous arrivons à la fin. Tout au moins pour ce qui concerne le projet initial, car pendant la construction nous sommes convenus avec Fatimata que ce ne serait peut-être pas idiot de faire construire une annexe avec 3 chambres à louer en chambres d'hôtes et aussi table d'hôtes avec restauration locale, type poulet yassa, capitaine du fleuve, gambas grillées, brochettes diverses etc.

Je vois très bien le concept. Dépaysement complet pour les occupants, exotisme à tout va, photos souvenirs. Et de plus, pourquoi ne pas acheter un Sotrama WV et de le transformer pour organiser des minitours de 3 ou 4 jours à destination des touristes. Mais, pour ce faire il faudra que je trouve de l'eau, car la citerne c'est peut-être pas mal, mais en dépannage. Pour une occupation plus ponctuelle, c'est trop contraignant.

Je fais venir un sourcier et nous allons forer juste derrière la maison, il prétend trouver l'eau entre 12 et 14 mètres.

En attendant la suite de la réalisation de ces projets, nous commençons à profiter de notre résidence secondaire et comme j'ai fait construire une paillette devant dans la cour, c'est la fête tous les dimanches. J'ai même trouvé un accordéoniste et nous recréons l'ambiance du vieux Paris avec des airs des années cinquante, soixante. Ce qui est surprenant c'est que nos amis maliens les connaissent presque tous.

C'est aussi un outil de relations publiques très apprécié. Mon cher voisin Vieux N'Diaye y a établi son quartier général et tous les dimanches il amène de nouveaux notables, hommes politiques, personnages importants de la société civile et même de hauts gradés militaires.

Sikoulou devient rapidement un endroit branché. Il est de bon ton d'aller passer le dimanche chez le Toubab, d'autant plus que, toujours grâce à Vieux N'Diaye, la

communauté sait maintenant que je suis aussi musulman, enfin, sur le papier.

Je suis définitivement adopté, j'ai épousé une africaine, et chez moi ce n'est pas un ghetto d'expatriés.

Ce qui se produit dans toutes les maisons de dirigeants d'entreprises françaises. Ils se réunissent entre eux pour ressasser toujours les mêmes conneries sur le pays et les gens qui les ont accueillis et dont ils tirent financièrement profit.

Parmi eux on compte aussi les salariés de l'éducation nationale française, les coopérants, enfin globalement tous ceux qui, en étant en poste ici, doublent ou triplent leurs salaires, s'entourent de personnels qu'ils méprisent, vivent en autarcie et retournent en été et à Noël dans leurs petites villes de Nantes, Nancy ou Angoulême pour jouer les kakous.

J'avais quelques comptes à régler avec ces tristes Sirs, voilà qui est fait.

*



Rôtisserie de campagne



Station service en brousse



Sikoulou, la colline aux karités



Sikoulou en construction



Réunion de chantier



La maison avec la terrasse Sikoulou



La paillotte devant le maison à Sikoulou



Le village de Sikoulou

Nous venons de toucher un nouveau Consul Général de France.

En tant que membre du comité, je suis convié à la première présentation des formations qui seront retenues pour l'année à venir. Bien évidemment j'en présente deux, comme d'habitude : une de niveau cinq, employés polyvalents et l'autre de niveau quatre, assistants de direction en hôtellerie-restauration.

Le comité vote très favorablement, mais je vois bien que cela n'a pas tellement l'approbation du Consul qui, en tant que Président de ce jury, a son mot à dire. Il a tergiversé, cherché la petite bête et fait tout pour discréditer ces deux formations, qu'il ne connaît pourtant pas.

Heureusement, les membres du jury ont insisté en mettant en avant le fort taux de placements des stagiaires formés. Ce qui n'a pas été du tout du goût du Consul. Je ne sais pas ce que je lui ai fait à cet homme, mais il n'a pas l'air de me porter dans son cœur.

J'ai la réponse quelques jours plus tard par Sandrine, l'amie psycho qui a été en poste au Consulat de Dakar et qui l'a bien connu lorsqu'il était Vice-consul à Saint-Louis du Sénégal.

Ca y est, j'ai tout compris, dans l'appellation Vice Consul, il y a le mot vice. Et lui, il a été livré en termes de vices. Il est pédé qu'il n'en peut plus. Je n'ai pas dit homosexuel, non, c'est volontairement que j'utilise le mot pédé. Il semblerait même qu'il ait dû quitter Saint-Louis assez rapidement, avant que la rumeur concernant son attirance pour les petits garçons, et la publicité concernant les parties fines qu'il organisait chez lui, n'éclaboussent le Consulat de France.

Toujours est-il que je sens bien que je n'aurai plus jamais la même cote que celle que j'avais du temps de son prédécesseur.

En plus, nous avons aussi un nouvel ambassadeur. Il faudra que j'aille me présenter. Un Monsieur « *de* », nommé par le quai d'Orsay. La particule ça pose un homme aux affaires étrangères. Les couloirs en pullulent. Plus tard son épouse sera Ministre dans le gouvernement Hollande.

Nous sommes en mars, les grosses chaleurs ne vont pas tarder et nous décidons d'aller passer deux mois en France.

Fatimata ne connaît pas, ni l'Europe ni bien entendu la France

Je dépose son dossier pour le visa de tourisme.

Lorsque je retourne le chercher quelques jours plus tard, j'ai la stupeur de constater qu'il a été refusé.

Je téléphone à un ami qui travaille au service des visas, et demande des explications. Il m'apprend qu'il ne peut rien faire, que le veto vient directement du Consul lui même.

Non mais ! Pour qui il se prend ce trou du cul?

Je prends ma plus belle plume et j'écris directement au Président de la République Sarkozy. Une lettre circonstanciée, où je rappelle mes interventions pour la formation des binationaux à Bamako, le taux de placement de 96 % de nos stagiaires dans le tissu professionnel local.

J'insiste sur ma présentation à Brice Hortefeux à la résidence de l'ambassadeur lors de sa venue et la satisfaction qu'il m'a témoignée de savoir que mes actions fixaient les binationaux dans leur pays d'origine.

Je me plains évidemment de ce refus de visa touristique en faisant valoir que je me suis officiellement pacsé au Consulat et marié religieusement avec celle à qui je souhaite faire découvrir notre beau pays.

J'ai timbré la lettre et je la remets à un français qui rentre et la postera de Roissy.

Sapristi, ça ne traîne pas, quinze jours plus tard, je suis informé qu'un courrier de la Présidence de la République est arrivé pour moi au Consulat par la valise diplomatique. Je dois aller le chercher.

En me remettant ce précieux document, mon ami au service des visas me dit de rapporter le dossier ainsi que le passeport de Fatimata et que le visa sera prêt le lendemain.

Il ne doit pas être bien le sale pédé. Bien fait pour son cul !!

Par contre, moi je me suis grillé, mais qu'importe. Les affaires marchent à plein régime, je refuse des contrats.

De toute façon je vais le lui faire payer, j'ai déjà un plan.

*

6h30, nous atterrissons à Roissy. Avec le décalage horaire il doit être 4h30 à Bamako. Cinq heures de vol. Ma petite Fatimata n'avait jamais pris l'avion, elle est toute chafouine.

Nous rallions Orly. Elle est stupéfaite des embouteillages et de la circulation sur l'autoroute et les périphériques. C'est pas difficile, tout l'étonne. Il est vrai que ça la change de l'Afrique profonde.

Perpignan, taxi, l'appartement. Je lui annonce qu'elle est chez elle, elle n'en revient pas.

Je reprends possession de ma voiture que je remise dans un garage fermé pendant mes absences. Je rebranche la batterie, elle démarre au quart de tour la brave petite. Il faut dire qu'elle n'a même pas 10000 kilomètres au compteur, je l'avais acheté neuve avant de partir.

Nous restons quelques jours dans les Pyrénées Orientales, nous rencontrons quelques amis, tout le monde veut la connaître. Nous sortons un peu, nous passons quelques soirées au Casino de Collioure. Nous fréquentons quelques restaurants. Nous visitons un peu l'arrière pays. Magnifique. La mer, la montagne, le soleil. Dommage qu'il y ait le vent et les catalans, si non le pays serait charmant.

Au bout de quelques jours, nous partons en Savoie, à Aix les bains, où ma pauvre maman est en gériatrie à l'hôpital, à la suite de son deuxième AVC.

Je tiens absolument à ce qu'elle fasse la connaissance de Fatimata, car un pressentiment me dit qu'elle n'aura certainement pas l'occasion de la revoir. Elle a 83 ans.

Nous logeons dans l'appartement familial, à Tresserves. Je lui fais visiter la région, nous faisons le tour du Lac, et nous allons à Annecy en passant par le col de Leschaux et le Semnoz.

Là, Fatimata a la surprise de sa vie. Nous sommes à 1700 mètres d'altitude en début avril et elle voit la neige pour la première fois de sa vie.

Heureusement, j'avais prévu le coup. Doudoune et moon boots rouges du plus bel effet.

Ma petite panthère noire, toute de rouge vêtue, s'amuse comme une fofolle dans la poudreuse blanche immaculée. Je suis même obligé d'y mettre gentiment un terme. Bien entendu, quelques photos viennent immortaliser ce moment pour la famille africaine. Une Guinéenne dans la neige, ils vont en tomber sur le cul à Conakry.

Ensuite, c'est la visite du vieil Annecy. Le soir nous dinons chez Luciano, mon rital préféré. Nous nous connaissons depuis 20 ans et il possède une trattoria à la frontière Suisse.

48 heures plus tard nous repartons pour Paris. Fatimata m'en parle depuis que nous nous connaissons.

Nous visitons le Paris des Touristes, rien ne m'est épargné : la Tour Eiffel, le Sacré Cœur, l'Arc de

Triomphe, les bateaux mouches. Qu'importe, j'ai tellement envie de lui faire plaisir que je m'avale toutes les queues sans sourciller, stoïque.

Au bout de deux semaines nous avons envie de rentrer. Mais je sais pertinemment que je ne pourrai pas refaire le coup de la Présidence de la République une deuxième fois au Consul. Alors, un soir que nous dînons avec quelques amis, et que je narre nos aventures consulaires, un vieux pote professeur à Bichat me suggère de faire entrer la médecine en lice. Il va contacter un de ses anciens disciples à l'hôpital Saint-Jean de Perpignan. Elle sera hospitalisée pour des examens assez longs et comme la date d'expiration de son visa arrivera à échéance pendant son hospitalisation, l'hôpital interviendra pour qu'elle obtienne une carte de séjour temporaire de trois mois.

Je suis surpris, mais il m'affirme que ça marche et que pour raisons médicales on ne peut rejeter quelqu'un.

- Mais elle n'a rien Jean-Claude.
- Ça Marcel, ce n'est pas ton problème, laisse-moi faire. C'est un de mes anciens élèves, il ne peut rien me refuser.
- Mais je dois rentrer, moi j'ai mon business.
- Qu'est-ce que tu veux ? qu'elle soit régulière en France ou qu'elle prenne le risque de ne plus pouvoir revenir ? Compte tenu de l'état d'esprit dans lequel est ton fonctionnaire...

Nous en discutons longuement avec Fatimata. Elle est d'accord. Et puis j'ai une cousine à Perpignan, elle ne sera pas totalement seule.

De retour dans la capitale de la Catalogne française j'appelle Jean-Claude et lui donne le feu vert.

Tout se passe comme il l'avait prévu. Hospitalisation, obtention du titre de séjour temporaire de trois mois. Nous mettons en œuvre la prolongation et la demande d'un titre pour un an.

C'est une galère administrative, mais le dossier est bouclé avant que je ne reparte, car je dois repartir seul, si elle veut obtenir ce précieux sésame, elle doit rester.

En arrivant à Bamako, je me précipite au Consulat pour prévenir les autorités de la situation, car normalement Fatimata devait se présenter à son retour. Par la suite, j'apprendrai avec un grand plaisir que ce pédé de Consul ne décolère pas.

Je suis surpris, car je pensais qu'il aimait se faire sodomiser...

Je reprends mes activités, mais je n'ai plus la même niak sans mon petit colibri.

Je traîne un peu le soir, je vais deux ou trois fois à Sikoulou, mais le moral en a pris un coup.

Je m'aperçois que je m'y suis vraiment attaché à cette petite gamine. Gamine ! il est vrai que c'est une femme, mais elle a quand même trente ans de moins que moi.

Le portable sonne, c'est elle.

- Mon chéri, j'ai reçu mon titre de séjour pour un an.
- Super extra, je règle quelques affaires et je saute dans un avion, j'arrive.

Je suis comme un fou dans la maison, Bill me demande si je ne suis pas un peu malade. Je lui explique la situation.

- Moi aussi je suis heureux, Marcel, je l'adore cette petite. Ramène-nous la très vite.

Cela fait quatre mois qu'elle était seule à Perpignan et elle s'est très bien débrouillée.

Nous discutons sérieusement. C'est décidé, nous allons nous marier. Après tout, pour moi cela ne fera que la quatrième fois.

Et oui, mes amis, que voulez-vous, moi je ne peux pas vivre dans le péché, quand j'aime j'épouse. Et je vous interdis de rire, bandes de vilains.

Les formalités sont expédiées et le 24 Octobre, nous sommes à la Mairie de Perpignan. Juste quelques

amis et témoins, une petite fête à la maison en toute intimité.

Quinze jours plus tard nous repartons.

*

Je viens d'être prévenu par le Consulat du décès de ma maman. Je suis bouleversé.

Nous n'étions pas très fusionnels, mais je l'aimais ma petite maman. Et je n'étais même pas près d'elle lorsqu'elle est parti, je m'en veux.

Pourtant, lorsque je l'avais vu la dernière fois, à l'occasion de notre mariage, j'avais fait un saut à Aix les Bains, elle ne paraissait pas plus mal que d'habitude.

J'essais de prendre un vol Air France, bien entendu tout est complet. Par un ami j'attrape une place sur Aigle Azur pour le soir.

A Orly, comme je suis classé rouge VIP, Air France m'accepte à la dernière minute sur un vol intérieur pour Perpignan.

Je saute dans la voiture et j'avale les 600 kilomètres sans même m'en rendre compte.

Je n'arrête pas de me faire des reproches. Mourir seule, c'est terrible et ce n'est pas ma sœur qui se serait déplacée. Elle a renié sa mère ainsi que moi

depuis plus de 10 ans, lorsqu'elle a découvert, je ne sais comment, que notre père n'était pas son géniteur.

En quoi ça la concerne, papa l'avait élevé sans discrimination, au contraire il l'adorait. Et puis on n'a pas à juger ses parents. Elle ne viendra d'ailleurs pas à l'enterrement et je crois que je ne la reverrai plus jamais.

Il n'y a pas grand monde derrière le cercueil, les gens vous oublient vite et elle était hospitalisée depuis trois ans. J'écrirai un poème sur ce thème. Peut-être un jour vous le ferais-je lire.

Je ne traîne pas en France, je passe voir le notaire, et retour à Bamako.

*

Je dine avec Philippe chez Marc, un perpignanais qui tient un petit restaurant derrière l'hippodrome. Philippe est commandant, il travaille pour les renseignements à L'Ambassade de France. Il m'explique que le nord du Mali, depuis Gao jusqu'aux frontières du Niger et de l'Algérie, est le « pré gardé » des Touaregs qui se sont alliés aux arabes afin de

régner sur le trafic de la cocaïne en provenance de Colombie, et du Venezuela.

Ils tiennent toute la zone de Tabenkor. La poudre remonte ensuite vers la méditerranée via le Maroc, l'Algérie et la Libye. C'est le commerce illégal le plus rentable du monde.

Il faut se souvenir qu'en 2009 un 747-200 a atterri en plein désert dans la région de Gao en provenance du Venezuela, transportant environ 10 tonnes de poudre blanche qui ont été déchargées et transbordées dans une escadre de 4 x 4

L'avion a ensuite été incendié. « Air cocaïne » était né.

L'argent de la drogue est le nerf de la guerre. Les combattants d'Al qu'Aïda ont besoin de cash pour s'armer et financer leurs opérations. Le pays va être en proie au chaos, les politiques ne tiendront pas : tu ferais mieux de vendre ce que tu as et de partir pendant qu'il en est encore temps.

Avant peu, cela va devenir intenable, et les biens des européens ne vaudront plus rien, ils seront récupérés. Lorsque je lui dis que justement je m'étonnais d'avoir croisé dernièrement des caravanes de Touaregs avec leurs chameaux en plein cœur de Bamako, il me répond que rien que cela est annonciateur d'une

prochaine déstabilisation de la capitale. L'Ambassade a déjà prévenu le quai d'Orsay.

Nous nous quittons sur un excellent cognac Delamain, il n'y a que chez Marc que j'en trouve.

Le soir j'expose la situation à Fatimata. Elle me rappelle une conversation que nous avons eu quelques temps auparavant avec Gilles, notre témoin à Conakry.

Il m'avait dit que son patron, un malien malin qui s'était enrichi dans l'exploitation des mines, et accessoirement aussi des mineurs cherchait un pied à terre dans la cité Farako.

C'est vrai qu'elle est agréable cette cité ; A quinze minutes du centre ville, au milieu des manguiers et en contre bas d'une cascade. Bien viabilisée et surtout habitée par des notables propriétaires. Je pense être le seul blanc et j'ai été parmi les premiers à construire. J'appelle Gilles et lui fait part de mon projet de départ et de vente.

Le lendemain soir il est là avec son patron, lequel visite rapidement, me demande le prix et s'enquiert de savoir si je laisse la maison meublée et décorée.

Je réponds que oui sauf pour le matelas, sans lui expliquer qui est Bill. Il ne comprendrait pas.

Il a l'air assez pressé et s'en va sur une promesse de me recontacter rapidement.

Trois jours plus tard, Gilles m'appelle et m'annonce que c'est OK pour son Boss.

- Dis Gilles et le prix ?

- Il s'en fou, il est riche à milliards et là il s'offre un jouet.

- Crotte de léopard, si j'avais su, j'aurais demandé plus.

La semaine suivante je suis chez Maître F.D. Zouboye. Elle a fait ses études à Montpellier et c'est la Présidente de la chambre des notaires de Bamako. Grande classe, elle a tout préparé, il n'y aura plus qu'à signer. Cette fois c'est relativement facile car la maison a été construite par la SEMA dans le cadre d'un programme municipal. Nous attendons Adama, moi j'étais à l'heure.

Enfin le voilà avec 45 minutes de retard. Maître Zouboye à l'air de trouver cela normal. Tant mieux.

Nous signons les documents, mais je fais préciser que je serai encore usufruitier de la maison jusqu'au 31 décembre. En effet la transaction s'est concrétisée si rapidement que je n'ai pas pu prendre mes dispositions. Je dois clore mes activités et mettre ma société en sommeil, je ne veux pas la dissoudre, et si je revenais ? Et puis j'ai aussi Sikoulou dont je dois m'occuper.

L'acheteur accepte, j'ai l'impression qu'il a vraiment envie de ma maison.

Au moment de payer, j'ai la surprise de ma vie. Il ne sort pas son carnet de chèques mais pose une petite valise en aluminium sur la table. Il l'ouvre, elle est pleine de liasses de billets de banque. Plusieurs dizaines de millions de francs CFA

- Mais Maître, il m'est impossible de recevoir un paiement en espèces. En France, nous sommes sous surveillance bancaire, à cause du blanchiment d'argent et vous allez devoir me faire une attestation de vente justifiant le virement que je ferai de mon compte bamakois à mon compte en Europe.

- Je suis au courant. Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir, ces liquidités vont passer par mon compte étude et dans 48 heures, je vous établis un chèque à votre nom.

Ouf ! j'ai eu chaud, me voilà rassuré et je ne me pose même pas la question de savoir comment l'acheteur va justifier de cette sortie en comptabilité. Il n'y a qu'en Afrique qu'on peut vivre cela. J'imagine la tête d'un comptable en France, le pauvre.

Nous sommes fin octobre et certains maintenant que nous allons quitter le Mali en fin d'année, Fatimata me demande de partir à Conakry voir sa famille, ne sachant pas si nous reviendrons un jour.

Dans le fond nous avons bien fait de ne pas les attaquer pour la question du testament.

Elle argue du fait que le transport est moins long et moins coûteux depuis Bamako que depuis la France. Bien entendu, je suis tout à fait d'accord, mais je refuse qu'elle prenne un taxi brousse et lui offre le voyage en avion.

Avant son départ nous fermons son échoppe au marché. Sans regret, ça ne marchait pas. Il y a quelques paramètres que je n'avais pas pris en compte.

Pour s'implanter au grand marché, il est préférable non seulement de faire partie d'une des six ou sept grandes familles de commerçants implantées depuis plusieurs générations, mais aussi ne pas être étranger. Je ne savais pas que les maliens de base, incultes et formatés par des quand-dira-t-on ancestraux, globalement, n'appréciaient pas les Guinéens.

De plus, nonobstant que j'ai tout fait pour ne jamais être présent sur l'exploitation, ils ont tout de même appris que Fatimata était commanditée par un Toubab ; alors tout cela, plus le fait qu'elle fermait relativement tôt et le dimanche, a fait qu'ils l'ont non seulement boycottée, mais qu'ils ont aussi propagé des rumeurs, toutes plus farfelues les unes que les autres, mais tout de même destructrices.

Nous prenons un soldeur et nous bradons le stock.
J'ai perdu un peu d'argent, mais il fallait en sortir.
Je conserve le GIE.

*

Cela fait quinze jours que mon petit chat est dans sa famille, je n'ai des nouvelles par téléphone que de temps en temps, car les communications avec Conakry sont exécrables.

Elle rentre demain, je vais la chercher à l'aéroport.

Je lui trouve une petite mine, elle a l'air très fatiguée et semble couvrir une grippe.

Un peu de repos, un bon pavé de bœuf, deux ou trois effergans et il n'y paraîtra plus. Enfin, c'est ce que je croyais, car trois jours plus tard, non seulement cela ne va pas mieux, mais elle a même de la fièvre, beaucoup de fièvre.

Demain matin, à la première heure, nous irons au centre médicosocial français.

Dans la nuit je me réveille, elle délire. Je m'affole. Heureusement, malgré l'heure, il y a beaucoup de monde dans la cité. C'est la Tabaski, la fête de fin de ramadan. J'avise un jeune homme et lui demande de l'aide. Nous allons chercher Fatimata dans la chambre et nous la portons sur le siège arrière de la voiture, elle continue à délirer. C'est impressionnant. Gentil, me voyant très choqué, le gamin reste avec moi. Je me précipite à la Polyclinique Pasteur dans ACI 2000. Heureusement ce n'est pas loin.

Les urgences. Un jeune interne de garde la prend en main et me vire, malgré mes récriminations :

- Ca ne sert à rien, Monsieur, vous gênez, laissez-nous faire. Revenez demain matin de bonne heure.

J'ai le cœur brisé, nous rentrons à Farako. Je ne sais comment remercier ce jeune homme, je lui donne 5000 francs CFA. Dans un premier temps, il les refuse, mais j'insiste en lui disant que c'est pour fêter la Tabaski. Cet argument l'emporte. Je ne t'oublierai pas mon garçon.

Le lendemain à 8 heures, je suis à la clinique ; je rencontre un médecin et demande quel est le diagnostic.

Il y a un blanc.

- Monsieur, les examens ne sont pas terminés, je ne peux rien dire.

- Puis-je au moins la voir ?

- Oui mais cinq minutes pas plus, elle est très fragile.

Elle ne délire plus, me reconnaît, esquisse ce qui pourrait-être un sourire. Brave petit soldat.

Mais qu'est-ce qu'elle a nom de Zeus ? encore une connerie qu'elle a dû attraper à Conakry.

Je ne lui montre pas mon inquiétude, cela ne ferait que la traumatiser encore plus qu'elle ne doit l'être.

Je lui annonce que le médecin m'interdit de rester plus longtemps.

Et là, va s'en suivre une des thérapies les plus oiseuses qui soit.

Ils ne savent pas ce que c'est, alors ils y vont par tâtonnement.

Pourtant, cette clinique Pasteur, la plus onéreuse de tout Bamako, est habituellement réputée pour son sérieux.

Au bout d'une semaine, elle a l'air d'aller un peu mieux et il la relâche avec comme toute consigne du repos mais aucun protocole médicamenteux.

Bien entendu, au bout de 48 heures je suis obligé de la ramener. Ils vont me la tuer ces connards.

Les jours passent avec parfois une amélioration puis des rechutes. Au bout d'une quinzaine de jours et après une ponction financière de près de deux millions de Francs CFA soit un peu plus de 3000 euros. Ils n'ont toujours pas trouvé ce qu'elle a. Mais ils savent très bien se faire payer. De toute façon si l'on ne paye pas, ils jettent le patient à la porte. On est loin, mais alors très loin de notre système hospitalier français.

il y a une foultitude de gens qui pourraient être soignés, mais qui décèdent faute de moyens. Quelle honte.

Enfin, un matin, le professeur Traoré me convoque dans son bureau.

- Monsieur, avez-vous la possibilité de rentrer en France ?

- Docteur c'était notre objectif, mais pour d'autres raisons.
- Alors dépêchez-vous, prenez le premier avion et faites la hospitaliser en urgence.

Le lendemain, j'ai deux billets Air France pour le soir. Je suis à nouveau dans le bureau du professeur.

- Mais enfin Docteur qu'a-t-elle?

- Je ne peux rien affirmer mais si c'est ce à quoi je pense nous n'avons pas les moyens de la soigner ici. Je vais vous faire un certificat de non contagion pour Air France et nous allons la booster, nous allons lui passer deux poches de sang. Bon courage Monsieur. Bon courage, il est marrant lui, ça ne me rassure pas du tout.

J'ai prévenu quelques amis qui viennent la voir avant le départ, Gilles et Edith, Bruno et Adeline.

Il a l'air d'un chat crevé mon petit oiseau des îles, mais quel courage, elle ne se plaint pas et au contraire semble heureuse que nous rentrions en France. Elle sait le système hospitalier français bien meilleur qu'ici, je crois que ça la rassure.

Tu vois Bill, les hommes ont peur de la mort. Pour maîtriser cette peur, ils ont inventé Dieu, le Diable, le bien, le mal, les ténèbres, la lumière, le blanc, le mal, la dualité.

Ils n'ont pas compris qu'ils n'étaient que des composants chimiques venus du fond de l'Univers, poussières d'étoiles, et que la mort était le retour à cet état. Acides aminés et autres.

Dominer sa peur pour être plus fort que la mort. La voilà la solution Bill. Mais pour comprendre, intégrer, tout cela, il faut une sacrée dose de courage car c'est dénier l'espoir. L'homme a besoin d'espoir, d'ailleurs l'art de bien vieillir ne consiste-t-il pas à conserver quelques espérances.

Aller, mon vieux Bill, ne t'inquiète pas je ne te laisserai jamais tomber. Tu vas nous suivre par bateau. Dans moins de 15 jours tu nous rejoins en France. A bientôt mon grand ami.

*

Nous sommes dans l'avion. Dans 5 heures nous allons atterrir, puis gare de Lyon le train pour Perpignan, je n'ai pas pu obtenir de billet d'avion, et direct à l'hôpital. Pourvu qu'ils trouvent. J'ai bon espoir, nous sommes en France. La meilleure médecine du monde.

Merde, de merde, de merde, nous sommes le 10 décembre et il fait un froid de loup. De plus, du fait des conditions climatiques, les trains ont du retard. Je regarde mon bébé, elle est courageuse, je la sens frigorifiée, au bout du rouleau, pourtant elle me sourit, enfin si tant est que l'on puisse appeler ce rictus un sourire.

C'est le week-end, à l'hôpital au service des maladies tropicales, nous tombons sur un jeune Interne. Il regarde Fatimata, la fait marcher dans le couloir une fois, deux fois, trois fois, il lui fait tendre les mains, enfin la fait asseoir. Il vient vers moi :

- Monsieur je pense savoir ce que c'est.

Mais qui c'est ce jeune toubib, c'est Dieu ? Ces connards là bas, en trois semaines, à part me piquer du fric, ils n'ont pas été capables d'établir un diagnostic, et lui, en 5 minutes, il pense savoir ce que c'est.

- Elle reste ici, nous allons commencer les examens, vous pouvez rentrer chez vous. Je vous appelle.

Le téléphone sonne.

- Les examens sont terminés, venez dès que vous pouvez.

Je n'ai pas vu le temps passer. J'étais dans un état second. Je saute dans la voiture, brule un feu rouge. Je me précipite au service des maladies tropicales.

- Monsieur c'est une méningite bactérienne. La ponction lombaire est catégorique. C'est très grave, elle a beaucoup trop attendu. Nous allons faire le maximum.

- Non, vous ne pouvez pas la voir. C'est très contagieux. Demain peut-être.

En sortant du service je rencontre le jeune interne. Je ne peux m'empêcher de lui demander :

- Mais comment avez-vous fait pour diagnostiquer cette méningite en cinq minutes. Et là ! j'ai la surprise de ma vie.

Il me dit avoir fait dernièrement un stage de trois mois à l'hôpital CHU Point G à Bamako, chez le Professeur Hamar Traoré, celui qui nous a conseillé de rentrer en France. Des méningites, il en a vu passer. C'est une maladie subsaharienne fréquente. D'ailleurs, il va se spécialiser dans le secteur des maladies tropicales.

Merci Jean-Philippe. Jamais je ne t'oublierai. Bonne chance à toi, tu deviendras un très grand, ça c'est mon diagnostique à moi, et je sais qu'il est bon.

Ils ont été extraordinaires. Elle peut sortir pour Noël. Nous allons chez des amis à Collioure. Pas très forte la gamine. Si elle n'était noire, je dirais même qu'elle est pâlichonne. Nous ne restons qu'une heure ou deux et nous rentrons à Perpignan.

*

Te reverrai-je Afrique ancestrale, Bamako, ville de tous les paradoxes, et vous mes amis africains qui m'avez accueilli avec gentillesse et respect, et vous tous mes amis expatriés français, canadiens, suisses, belges qui m'avez accompagné, et aussi rattaché souvent avec nostalgie au vieux continent.

Aurais-je fait un assez long voyage pour enfin laisser couler mes larmes.

J'ai 65 ans, encore une autre vie va commencer.

Encore une...